

RÉMY DE BORES - BERNARD COLIN
PATRICK GODARD - NATHALIE ROUYER

RENCONTRES DU 27^e TYPE

NOUVELLES



RENCONTRES DU 27^e TYPE

RÉMY DE BORES
BERNARD COLIN
PATRICK GODARD
NATHALIE ROUYER

RENCONTRES
DU 27^E TYPE

NOUVELLES

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

© 2006 - Rémy de BORES - *Les éditions Rebelyne*

© 2006 - Bernard COLIN - *Les éditions Rebelyne*

© 2006 - Patrick GODARD - *Les éditions Rebelyne*

© 2006 - Nathalie ROUYER - *Les éditions Rebelyne*

Écrire est toujours un art plein de rencontres. La lettre la plus simple suppose un choix entre des milliers de mots, dont la plupart sont étrangers à ce que vous voulez dire.

Alain

Le succès, ça rend modeste quand t'es pas trop con. Et grâce à lui, tu rencontres des tas de surdoués qui n'y accèdent jamais.

Coluche

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde.

Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ?

D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain.

Où allaient-ils ? Est-ce qu'on sait où l'on va ?

Denis Diderot

Une rencontre, ce sont des yeux, des mains, des sexes et des jambes.

- Des jambes !? Pourquoi des jambes Demyre ?

- Piotr mon ami, je vais être franc, n'oublie pas les pieds au bout de ces jambes, parce qu'il te faudra bien partir un jour...Demyre

Orbes et Piotr Goradd

(Dialogues autour d'un flacon d'ambrosie)

PROLOGUE EN MANIÈRE DE SOUVENIR

La neige tombait sur les trois hectares de jardins anglais, les transformant en jardins à la finlandaise en ce frais week-end de printemps. Le château du Charmois, sorte de Moulinsart lorrain, construit au XVIII^e siècle par un peintre surnommé le Provençal, vivait au ralenti. Les rares visiteurs se déplaçaient dans un silence feutré autour des étals, feuilletaient avec circonspection les opuscules soumis à leur curiosité, souriaient distraitemment aux auteurs avides de compliments, puis reposaient doucement l'ouvrage sur son fragile lutrin. Une mécanique bien huilée fonctionnant sans heurt comme se doit de l'être un salon du livre et de la poésie.

Et fort opportunément, les poètes étaient en nombre, se succédant sur l'estrade pour déclamer quatrains, sonnets, alexandrins et prose rimée. Chacun, visiteur ou participant applaudissait la performance en connaisseur.

Mais, comme dans toutes les doctes assemblées, il y avait des trublions, au nombre de quatre et particulièrement dissipés. Amateurs de basses plaisanteries, calembours, à peu près et autres contrepèteries, ils pouffaient en cœur à l'évocation de la mort, se tordaient de rire sur les sanglots longs de l'au-

tomne, s'esclaffaient des amours contrariées.

Quatre mauvais sujets, quatre romanciers, pour tout dire, quatre diseurs de mauvaises aventures. La jeune écervelée érudite aux cheveux emmêlés ; le fort des halles fort en gueule à gueule d'ange ; le faux juif errant aux yeux malicieux et le patriarche rigolard embusqué derrière sa barbe grisonnante.

Et comme on dit, qui se semble s'assemble. Il y eut, pendant ce long intermède littéraire, alors que la neige et le froid ruinaient les espoirs des organisateurs, fort échange de textes en vers et en prose, des traits de génie, des traits acérés, des mots sacrés, de sacrés mots, des mots érotiques, de bons mots ; toute une cuisine de verbes, d'adjectifs et de compléments d'objet, parfois sans objet, assaisonnée d'adverbes, de prépositions et de propositions.

Ce furent, certes, les propositions qui l'emportèrent. Quand le salon ferma ses portes, un timide soleil retrouvé scella le destin des trois compères et de la commère. Ils résolurent de se retrouver un jour, sur cette même terre, mais pas forcément en ce même lieu et se promirent d'unir leurs destins dans un vaste recueil où se mêleraient leurs quatre mains, aucun d'eux n'était ambidextre.

Le thème ? Tout simplement la rencontre ou les rencontres en les espérant aussi fructueuses que celle-là.

Dont acte...

LA MAISON DE CAMPAGNE

PAR RÉMY DE BORES

Né à Versailles, la ville solaire en 1947, ce faux parisien s'est installé en Lorraine pour fuir la vie agitée de la capitale. Informaticien depuis toujours, il crée ses histoires de la même manière que ses logiciels : avec logique et précision. C'est au cours de longues promenades entre vallées et collines qu'il imagine les mondes et les paysages, souvent fort lointains, ainsi que ses personnages troublants, incongrus ou agaçants. Pour le reste, il puise dans la plus grande et plus éclectique des bibliothèques : Internet.

La vieille horloge comtoise bat les secondes, tic... tac... tic... tac... Son balancier de cuivre accroche le fier soleil et projette un reflet sur le mur d'en face, nu, crépi à la chaux. Le sol est fait de pierres usées par les ans, polies par les milliers de balais, serpillières et brosses qui se sont succédés au fil des siècles. À mi-chemin entre la porte et la fenêtre se tient une antique table de merisier, un peu de

guinois, abîmée par l'usage et flanquée de deux chaises paillées et d'un tabouret de chêne tripode. Dans la cheminée monumentale ronronne un poêle en fonte émaillée verdâtre dont l'opercule de mica rougeoit. Au coin du couvercle, une cafetière d'aluminium réchauffe le café du midi. Un immense tableau, représentant un sous-bois printanier, égaye cette pièce austère, sobrement revêtue de crépi et de bois verni.

À droite, une porte ouverte donne sur ce qui semble une cuisine presque incongrue avec ses appareils d'émail blanc et ses meubles de formica et un escalier de deux marches monte vers la salle de bain, pièce rapportée au toit plat nichée entre la maison et le mur mitoyen. À gauche, une autre porte, basse taillée dans l'épaisseur du mur, ouvre sur un salon confortable aux fauteuils de peluche grenat de part et d'autre d'un fourneau de faïence. Un animateur, particulièrement jovial, annonce à un candidat invisible qu'il a gagné un dictionnaire en 12 volumes. Un public tout aussi invisible applaudit à tout rompre. L'animateur hystérique donne rendez-vous pour le lendemain, même heure, pendant qu'une musique criarde s'élève opportunément pour faire taire le bavard.

La vieille dame, bouche ouverte, ronfle pendant qu'un chat roux ronronne sur son estomac. La table de verre qui jouxte son fauteuil déborde de médicaments, pilules, gouttes, comprimés, échappés des boîtes ouvertes, fouillis chamarré de plaquettes brillantes et de perles colorées. Une tasse de café presque vide achève de refroidir, inutile. Au son d'une musique guillerette, une dame respectable avoue sans honte quelques désagréments dus à l'âge. Elle est remplacée par une autre femme, beaucoup plus jeune croquant à pleines dents une bouchée au chocolat.

La pendulette aux angelots dorés, trônant sur un bahut de bois sombre, sonne sept coups brefs. La vieille dame hoquette dans son sommeil mais n'ouvre pas les yeux. Un rideau de tulle frémit sous la brise tiède. Une pie se pose sur le rebord de la fenêtre pour becqueter un peu du pain rassis. La forme immobile dans le fauteuil ne l'effraie pas. Elle dîne sans se presser, hochant la queue. En contrebas, un ruisseau paresse entre les vieux saules. Au loin un tracteur halète sous le poids de la remorque regorgeant de grains. C'est l'époque de la moisson, le temps est sec, le ciel à peine dérangé par quelques stratus et de rares cumulus blancs.

Derrière la maison, dans la longue prairie qui monte en pente douce vers le cimetière, deux jeunes enfants jouent : un garçon blond et une fillette rousse, d'une demi-douzaine d'années à eux d'eux, en salopettes bleues et t-shirts rose pour la fille, rouge pour le garçon. Ils courent en poussant de grands cris, se poursuivent et roulent dans l'herbe chaude. Nanny Jane les surveille, assise en tailleur sur un banc de pierre, à l'ombre d'une pergola de roses trémières. Un livre à la jaquette colorée est posé près d'elle et les écouteurs vissés dans ses oreilles distillent *Ummagumma*. Sa tête oscille lentement au rythme des Pink Floyd.

Jane est belle, d'une beauté de top-modèle, toute en longueur et langueur, des jambes interminables, des bras filiformes, un buste étroit, des seins minuscules plantés hauts, des hanches à peine marquées, des fesses dures, un cou effilé et un visage d'ange. C'est dans ce visage que résident sa beauté et l'essentiel de sa féminité. Des cheveux noirs, aux boucles coupées courts, encadrent un ovale délicat aux pommettes triangulaires, aux joues plates, un menton court agrémenté d'une fossette, une bouche pulpeuse qu'un tic sensuel de la langue tient perpétuelle-

ment humide et des yeux bleu pâle, ronds, rêveurs, langoureux, un regard qui donne à tout homme l'envie de protéger, consoler, caresser. Sa peau de brune, ocre clair, a viré au terre de Sienne sous la morsure du soleil. Elle porte un corsage de vichy rose à minces bretelles, au décolleté bateau et un short court qui laisse libre ses longues cuisses croisées. Elle est venue de sa Galle natale pour étudier la langue de Molière et de San-Antonio, car la Belle apprend beaucoup plus dans les bistrotts du Boul'Mich qu'à la Sorbonne. Sa plastique sublime l'a fait accepter par tous les cercles d'étudiants et elle est devenue rapidement l'égérie de quelques poètes et une proie de choix pour tous les mâles du quartier latin, un gibier fuyant et très difficile à capturer. Si elle se laisse approcher facilement, aucun, apparemment, n'a réussi à l'attirer jusque dans son lit ; un baiser, une caresse, des mains qui s'égarerent, un soupir, rarement plus et jamais d'abandon total.

Elle a accepté ce travail de baby-sitter - Nanny- parce que le salaire était acceptable et que les jumeaux confiés à sa garde étaient gentils et joyeux. Ils habitent au-dessus de la vieille dame, dans un vaste grenier découpé en quatre grandes pièces et une minuscule salle de bain. L'une des pièces recèle un réfrigérateur, une gazinière et un évier en inox. Le mobilier, frustré et disparate, suffit tout juste à l'usage de cinq personnes. Deux fenêtres et trois vasistas éclairent ce lieu au parfum suranné. Jane s'est arrogée la plus grande chambre, celle avec la fenêtre, le grand lit et l'armoire à glace. Les deux petits se partagent la pièce mitoyenne. On accède à cette villégiature par un vieil escalier de pierre envahi de petits lézards gris qui se faufilent dans les fissures à la moindre alerte. Gaétan et Loana les poursuivent en vain depuis leur arrivée, seul le garçon a reçu en trophée un

moignon de queue sur laquelle il a pleuré à chaudes larmes parce qu'il pensait avoir tué le petit reptile. Il fallut à Jane des trésors de gentillesse et d'ingéniosité pour le convaincre que la queue des lézards repousse instantanément quand ils la perdent. Elle dut également le persuader de ne pas tenter l'expérience avec les doigts de sa sœur.

Ils n'ont que de lointains rapports avec leur voisine du dessous qui passe une grande partie du jour à sommeiller devant la télévision malgré les litres de café qu'elle ingurgite quotidiennement. Les jumeaux l'aiment bien, surtout parce qu'elle a une réserve inépuisable de bonbons et de gâteaux qu'elle distribue par poignées.

Deux fois par jour, le commis du charcutier-traiteur local vient apporter des plats préparés que Jane réchauffe. Le jeune homme a bien tenté de séduire la jeune fille, mais sans aucun succès. Depuis, il reste un peu distant, mais n'a pas renoncé, pour autant, au plaisir de la contempler et de capturer la vision interdite d'un sein pointu qui apparaît lorsqu'elle se penche ou d'un peu de peau plus pâle dévoilée par un short trop échancré. C'est un peu de récompense pour tous les sourires qu'il distribue en pure perte.

Du haut de l'escalier menant au grenier, le regard plonge sur le château. En fait de château, il s'agit plutôt d'une haute tour carrée flanquée de deux ailes posée au-dessus d'un jardin à la française, parfaitement entretenu. Les ardoises du toit et la vaste terrasse de pierre donnent à cette maison un peu de majesté et de prestige parmi les masures environnantes. Nul ne sait combien a coûté la restauration de cette ruine, ni son aménagement, mais le prix de la voiture garée dans l'avant-cour en donne une certaine idée. La châtelaine habite son fief de mai à septembre. La quarantaine flamboyante et entretenue, belle et hautaine, entre

provocation et impudeur, elle choque les habitants du petit bourg par ses tenues dispendieuses et toujours trop sexy « *pour son âge* », les ondulations délétères de sa croupe « *comme une pute* » et surtout cette façon de se comporter avec son secrétaire « *son gigolo* », quand ils traversent en trombe le village, lui au volant de la décapotable et elle, affalée sur le siège, la robe remontée en haut des cuisses et le chemisier ouvert du haut en bas.

Elle ne se gêne pas, il est vrai, pour bronzer nue, son opulente poitrine dressée vers le ciel, sur la terrasse pendant que les jeunes gens, accompagnés des moins jeunes, défilent devant les grilles en fer forgé. Elle ne se gêne pas, non plus pour réclamer à son secrétaire des preuves d'affection, chaque fois que l'envie lui en prend. Elle ne se gêne pas, pour se promener dans les allées de son parc, en tenue d'Ève, un sécateur à la main pour soigner ses rosiers, pendant que le jardinier tond la pelouse ou taille les troènes.

Jane presse les petits chaque fois qu'ils doivent monter l'escalier, pour leur épargner les turpitudes de l'impudique voisine. Mais Gaétan a vite remarqué « Nanny, Nanny ! La Dame, elle est toute nue ! » Jane a un peu rougi sous son hâle et s'est empressée de fermer la porte. Mais elle ne peut s'empêcher d'être troublée par la désinvolture de la Dame et surtout par la présence du secrétaire. Arthur est tout sauf quelconque. Un athlète de près de deux mètres, aux muscles saillants, à la gueule de pirate avec son crâne rasé et son nez aplati. Un athlète entièrement sculpté dans l'ébène le plus sombre. C'est sans doute cela qui fait le plus jaser les villageois :

« Vous vous rendez compte... avec un nègre en plus
- Et pourtant elle, c'est une vraie blonde... »

- On n'en sait trop rien, la plupart du temps, elle n'a pas beaucoup de poils...

- Ah c'est malin »

Le rire gras des hommes scandalise les femmes.

Lorsque, au hasard de ses allées et venues, Jane croise le regard d'Arthur, ils se sourient, se saluent parfois de la main ou jettent un « bonjour » distrait, mais le soir, Jane reste debout dans le noir devant la fenêtre de la grande pièce, qui donne sur le château. Elle a un peu honte de regarder la châtelaine haletante et frémissante, pendant que le secrétaire s'arc-boute au-dessus d'elle. Elle a honte d'attendre le cri libérateur avec délectation. Elle a honte d'envier cette femme. Elle aimerait tant être à sa place, cuisses écartelées sur la pierre tiède, sentir la dureté de la pierre sous ses fesses et le poids de l'homme sur son ventre, l'odeur de la sueur couvrant celle des hibiscus, pouvoir elle aussi commander à la somptueuse machine noire « plus vite... plus profond... plus fort ». Et lorsqu'ils rentrent enlacés, Jane reste pour observer le balcon de la tour, où il arrive parfois qu'un autre assaut ait lieu. Dans ces moments-là, elle se prend à regretter ses timides refus de Paris. Elle repense à certaines caresses qui l'ont ravie, mais dont elle a arrêté la main, à quelques baisers qui ont véritablement fait bouillir ses entrailles, à ce doigt aventureux qui l'a fait plaisamment souffrir, une fois. Il lui arrive même de ressentir les affres de la châtelaine en une sorte d'empathie, et ces soirs-là, le feu la dévore. Elle s'enfuit alors dans sa chambre pour se calmer et reprendre le contrôle de son corps.

Juillet est à son terme et la chaleur devient étouffante, malgré une faible brise d'ouest qui promène mollement de minuscules nuages de coton dans un ciel bleu marine. Jane a traîné son matelas à l'extérieur sur le toit plat de la salle

de bain. À l'abri d'un petit muret, elle profite de la fraîcheur relative mais sans pouvoir dormir vraiment. Ses voisins aussi ont choisi les étoiles pour couverture et mènent grande vie sur la terrasse dès la nuit tombée. La dame est insatiable et l'homme infatigable. Jane compte les soupirs, les cris et les han de bûcheron. Elle n'ose même pas hisser ses yeux derrière le muret, de peur de succomber au délire qui lui déchire le corps. Elle regrette presque d'avoir accepté ce job qui l'oblige à une telle promiscuité. Elle regrette encore plus, sans vouloir l'avouer, de ne pas avoir le culot de descendre le long de ce mur pour quémander une place dans les ébats. Elle est sûre qu'aucun des acteurs ne refuserait cet impromptu de chair tiède.

La canicule du siècle sévit depuis plusieurs mois et ce dimanche d'août marque son apogée. Depuis le début du mois, les petits ne sortent plus, ils restent collés au climatiseur portable en compagnie de leur Nanny qui ne supporte plus qu'une mince chemise de coton blanc. Il n'y a que la nuit pour offrir un semblant de fraîcheur. Jane promène les jumeaux, à la nuit tombée, sur les sentiers forestiers éclairés par la lune et organise de grandes soirées de galipettes dans la prairie en pente. Les impétueux voisins sont partis, vers un paradis climatisé sans doute, pour fuir la chaleur étouffante. Le calme est revenu dans le village et Jane respire librement, à nouveau, sans cette pression insoutenable au fond de son ventre. Elle peut enfin dormir, nue sous les étoiles, sur sa terrasse abritée des regards, bercée par les seuls grillons.

La lune est couchée, seule la Voie Lactée illumine de ciel de sa myriade d'étoiles, comme un nuage brillant. Le matelas est humide de sueur et Jane se sent poisseuse. C'est un bruit étouffé qui l'a réveillé. Elle lève la tête et aperçoit la courte

voiture rouge, stationnée dans l'avant-cour, l'avant sur la pelouse. La capote est baissée. C'est la fermeture de la portière qui l'a tirée de ses rêves. Le silence règne sur la campagne. Elle guette le moindre mouvement dans le parc tiré au cordeau. Elle trouve étrange cette quiétude tant elle connaît la propension de ses voisins à l'exhibition. Et puis des bruits menus se font entendre, un raclement contre le mur, un souffle rauque, un frottement mou contre la pierre, le claquement d'une tuile mal scellée. Soudain, une haute silhouette de nuit se dresse devant elle, avalant d'un seul coup la totalité des étoiles. Elle pousse un petit cri de surprise.

« Chut ! »

Le contact du corps musclé contre le sien ébranle ses nerfs. Elle sait qu'elle ne contrôlera rien. Le premier baiser l'a fait chavirer, les mains qui explorent sa peau l'ont fait fondre. Elle ne peut que s'offrir. Déjà, elle n'est plus que désir et soumission. Elle accepte d'avance tout ce qu'il jugera bon de lui faire. Elle n'a même pas son mot à dire. Un tourbillon de sentiments et de sensations diffuses lui fait perdre la raison et le sens des convenances. Elle n'est plus qu'un fétu de paille ballotté sur une mer déchaînée.

L'homme l'a possédée autant de fois qu'il l'a voulu et l'a abandonnée avant l'aube pour s'enfuir le long de ce mur qu'elle a rêvé un jour de descendre. Cette union cataclysmique ne lui a apporté que regrets et amertume. Passés les premiers émois des caresses et des baisers, le reste n'a été que brutalité et douleur. Le sang a coulé de son ventre et elle se sent brisée autant dans son corps que dans son âme, mais, à aucun moment, le mot viol ne l'a effleuré. Elle s'est réfugiée dans sa chambre, prostrée entre le sommier et l'armoire, après s'être assurée que la porte était fermée à double tour.

Pourtant, malgré ses souffrances et son humiliation, elle sait qu'elle reverra cet homme et l'accueillera sur elle et en elle, jusqu'à ce qu'il s'en lasse et la jette comme une vulgaire épave, ce qu'elle est déjà.

Il revint, chaque nuit, sans jamais lui donner d'autre plaisir que celui de se sentir plus avilie et plus éprise chaque matin. Il revint jusqu'au retour de sa somptueuse patronne, plus belle et plus désirable qu'avant son escapade. Et les joutes amoureuses nocturnes cessèrent d'un côté du mur pour ressurgir plus flamboyantes sur le parvis du château. Et Jane sentit un nouveau sentiment balayer tous les autres : la jalousie.

Les premiers nuages ont envahi l'horizon alors qu'on ne les attendait plus. Le vent d'ouest en a apportés d'autres et la pluie est enfin venue mettre fin à la fournaise. Août vit ses derniers instants. Les parents de Loana et Gaétan ont annoncé leur venue prochaine. Les petits ont troqué leurs salopettes et t-shirts contre jeans et polos et Jane a ajouté un pull de fils au-dessus de sa minijupe. Elle a rentré son matelas dans sa chambre.

La longue voiture noire stationne devant la porte, dans la ruelle dépourvue de trottoirs. Une femme élégante est accroupie en tailleur Chanel et escarpins Gucci, cernée par ses deux bambins qui ont tant de chose à raconter. Monsieur signe un chèque au traiteur, un pour la vieille dame et un pour la Nanny. Elle devra se débrouiller pour rentrer à Paris, si elle le désire ; elle est également chargée de régler les détails matériels avec la loueuse. La longue voiture noire s'éloigne déjà en silence. Les petits, sanglés dans leurs sièges ne peuvent même pas répondre aux signes de Jane. L'auto tourne difficilement au bout de la rue, gênée par un tracteur et un 4X4 boueux.

La vieille dame est assise, souriante, dans une confortable robe de chambre chamarrée, sur une des deux chaises pailonnées devant la table de merisier, ses deux mains blanches posées bien à plat, son chat est lové sur le tabouret.

« Entrez, Mademoiselle, prenez une chaise et venez vous asseoir. Nous n'avons eu guère le temps de bavarder.

- Je ne voudrais pas vous déranger, Madame, il se fait tard et le commis charcutier m'a promis de m'emmener à la gare.

- Juste quelques minutes, Jeune Fille, je trouve votre accent tellement charmant. »

La vieille dame saisit une enveloppe dans sa poche et la pose devant elle.

« Un simple commis... dans une camionnette parfumée au cochon... Ma pauvre petite... alors que le sémillant secrétaire de ma charmante voisine... »

Jane frissonne. Elle a un pressentiment, un pressentiment horrible.

« Mais au fait... qu'est donc devenu ce délicieux jeune homme ?

- Je vous assure, Madame, Jean-Pierre m'attend... Il faut que je termine mes bagages...

- Assieds-toi ! »

La voix de la vieille dame a claqué, comme un coup de feu. Jane est retombée sur sa chaise, anéantie.

« Je vous assure, ma chère petite, que je ne vous veux aucun mal, c'est votre complice que je veux. »

La douceur du ton ne parvient pas à faire oublier la dangereuse autorité qui se cache derrière les yeux clairs, le sourire éteint et les cheveux mauves.

« Vous n'êtes qu'une petite comparse, peut-être bien une pauvre victime. Mais je veux savoir où vous vous rendez,

maintenant. »

La jeune fille sent son cœur ralentir dans sa poitrine. Elle peut sûrement se tirer de ce mauvais pas.

« Mais à Paris, Madame. Je dois rejoindre ma chambre universitaire avant le 15, sinon, je n'aurai nulle part où habiter. C'est très important, pour moi...

- Tais-toi, petite menteuse ! Tu sais très bien, au contraire où tu vas coucher et surtout avec qui... dévergondée !

- Mais je vous assure...

- Tais-toi, t'ai-je dit ! Tu ne fais que te retarder et me faire perdre mon temps. J'attends ! »

Jane sent les larmes lui monter aux yeux. Elle ne sait quoi faire. Elle se sent désarmée face à cette gentille petite vieille transformée en redoutable accusatrice. Bien sûr, elle pourrait se lever et s'enfuir, laissant sa tortionnaire pérorer inutilement ; elle pourrait également se lever et la frapper pour lui faire rendre gorge ; elle pourrait également lui dire la vérité. Mais où est la vérité ?

« Je ne comprends pas ce que vous voulez, Madame.

- Ne m'insulte pas, veux-tu ! Tu n'es qu'une petite domestique qui ne vaut pas cent sous. Combien t'a payé le Grand Monsieur pour garder sa marmaille pendant deux mois ?

- Ça ne vous regarde pas.

- Tu as raison, c'est vrai, mais c'était toujours bien assez pour ce que tu as fait. T'envoyer en l'air à deux pas des pauvres petits ! Tu devrais avoir honte ! Tu imagines ce qu'ils ont dû penser ? Même moi, qui suis un peu sourde, je t'entendais glapir depuis mon lit.

- Finissons-en. Vous n'avez pas le droit de me juger. Vous êtes jalouse parce que je suis jeune ?

- Oh non..! Je ne suis pas jalouse... surtout pas jalouse de ce que tu as enduré, ma pauvre petite.

- Enduré ! Vieille folle... vous ne savez même pas de quoi vous parlez ! »

La dame s'est levée d'un bond et une gifle a claqué très fort. Cinq doigts rouges s'impriment sur le hâle du visage. Jane n'a fait aucun geste, des larmes amères sourdent de ses yeux transparents.

« Pleure, ma fille ! Tu as raison, finissons-en. Donne-moi l'adresse et je te fiche la paix. Je ne te demanderai même pas de me reverser ton salaire de misère pour mon temps perdu. »

La vieille dame prend la main de la jeune fille et la presse tendrement.

« Sèche tes beaux yeux. Personne ne mérite de si jolies larmes, et surtout pas... »

Elle sort quelques photos de l'enveloppe et les étale devant Jane ébahie.

« Tout est là... vos ébats... à tous... vos turpitudes... j'ai toujours été fascinée par la souplesse des jeunes gens... et... »

Elle isole une photo et la martèle de son index boursoufflé par l'arthrite.

« ... Et votre meurtre... je ne sais pas ce que vous avez fait du corps, mais il ne doit pas être loin, je suppose. Ce sera aux flics de chercher. Moi, tout ce qui m'intéresse c'est l'adresse où je dois envoyer cette enveloppe. Tu vois, j'ai déjà écrit le nom... il manque une rue et une ville. Les temps sont durs et ma retraite est minuscule. »

La vieille dame ramasse ses photos, les range dans l'enveloppe et saisit un stylo avec difficulté.

« Tiens, écris-la toi-même, mes mains me font trop souffrir. »

La jeune fille a pris le stylo et hésite encore un instant. L'horloge comtoise bat la mesure, tic... tac... tic... tac... Jane

affermit ses doigts et trace deux lignes d'écriture large et gracieuse sous le nom griffonné en lettres imprécises. La vieille dame se saisit de l'enveloppe et la clos en arrachant le rabat avec vigueur.

« Voilà une bonne chose de faite. Je ne te demanderai pas de la poster. Ce n'est pas que je manque de confiance, mais... Allez, fiche le camp, je t'ai assez vue ! »

Jane se lève doucement. Les larmes ont laissé deux sillons de rimmel noir sur ses joues.

« Vous n'avez rien compris, Madame, on s'aimait. Vous savez ce que ça veut dire, aimer ?

- Oui, ma petite fille ! Mais aimer, ce n'est sûrement pas se vautrer dans le stupre comme tu l'as fait. Aimer, c'est bien plus beau que pousser des cris de truie en chaleur en se contorsionnant à tous les vents. »

Jane enfile son blouson de cuir rouge en reculant.

« Vous n'avez rien compris. Nous nous aimons vraiment, et ça, vous ne pourrez pas...

- Crois-moi, après le coup que tu viens de lui faire... ton grand amour...

- Non, toutes vos magouilles n'y changeront rien...

- On verra ça, ma petite... enfin, TU verras ça... »

La jeune fille est déjà à la porte, la main sur la clenche, les yeux baignés de larmes où se mêlent le dégoût et la haine.

« Au fait, ma petite chérie, pourquoi l'avez-vous tué, ce n'était pas bien à trois ?

- Justement, parce que nous nous aimions !

- Ah bon... c'est mieux avec une femme ? »

Jane sèche ses larmes d'un revers de main étalant un peu plus le rimmel sur ses joues.

« Pas avec une femme... avec *Elle* !

- Et qu'a-t-elle de plus ?

- C'est LA Femme »

Jane referme doucement la porte et regarde le ciel gris traversé d'un arc-en-ciel flamboyant. Elle prendra le train demain, il lui reste une nuit pour terminer le travail. *Elle* est tellement exceptionnelle... *Elle* serait trop déçue par sa trahison.

Il y a de la mort-aux-rats dans les combles et le café de la vieille dame est tellement amer et puis, il y a la hache qui pourrait bien resservir.

LES MOTS SE MEURENT DANS L'ÉCOUTEUR

PAR NATHALIE ROUYER

Née en 1963, mère de trois enfants, après un passage en fac de médecine, elle intègre l'école normale et devient institutrice. Depuis 1990 elle enseigne à Mirecourt dans les Vosges. Passionnée de théâtre, de poésie et d'écriture, elle nous fait partager son goût des intrigues où se mêlent policier, aventure, psychologie, humour et fantastique.

Passionnée de théâtre, en 2003, elle est retournée à la faculté de lettres, pour y passer deux diplômes universitaires concernant les arts et spectacles.

Léonie jette son chiffon à poussière par terre d'un geste rageur et se laisse lourdement tomber sur le magnifique canapé en cuir blanc. Elle pousse un long soupir de mécontentement en étirant longuement ses bras et ses jambes puis contemple d'un œil torve mais envieux le luxueux salon de la villa parisienne.

« Non, non et non ! Y en a marre ! Je suis crevée moi !

ronchonne la demoiselle... C'est pas une vie ça, femme de ménage ! C'est de l'esclavage ! Oui, de l'esclavage ! »

Elle regarde en grimaçant la splendide horloge en noyer qui trône au dessus de l'immense cheminée de marbre gris.

« 11h30 ! Moi je bosse, pendant que Madame mène grand train avec son nouvel amant !... grogne encore la soubrette en brassant l'air. »

Elle se lève brusquement et se remet à rouspéter en singeant la démarche maniérée et les mimiques sophistiquées de sa patronne :

« Léonie, je pars quelques jours... J'ai une affaire urgente à régler... Léonie vous tiendrez la maison... Léonie vous répondrez au téléphone... Léonie ceci... Léonie cela... Je suis fatiguée moi, et en attendant, la vioque, elle, elle se porte comme un charme ! Soixante-dix ans !... Mais c'est qu'elle fera bientôt plus jeune que moi, la vieillesse !... Elle profite de la vie et moi, à vingt-cinq ans, je trime !... Ben alors, vivement que je sois vieille moi aussi !... Ménage... bouffe... course... ménage... Ras le bol !... C'est plus une vie ça, c'est un train d'enfer !... »

Elle se calme tout à coup, soupire à fendre l'âme puis se rassoit lentement sur le canapé avec toute la distinction d'une grande dame.

« Y en a qui vendraient leur âme au diable pour avoir la jeunesse, la beauté éternelle, l'amour... murmure-t-elle songeuse... Moi, ce serait surtout pour ne rien faire !... » Ras la casquette du train-train habituel... Oui, je me vois bien à la place de la patronne, moi !... Avoir un bel et jeune amant... Se vautrer dans la luxure... Et glander toute la sainte journée...

Sur ces belles paroles, Léonie se détend complètement et laisse son esprit vagabonder, se voyant déjà dans le rôle de

la maîtresse de maison...

La sonnerie du téléphone la tire brusquement de ses rêveries. D'abord interloquée, elle se rappelle tout à coup les paroles de Madame et réagit enfin en se précipitant pour répondre.

« Madame De La Tour ? s'enquiert une voix masculine chaude et profonde qui émoustille aussitôt une Léonie toute prête à s'emballer.

- Oui... répond-elle langoureusement sans réfléchir... »

Hypnotisée par cette douce et mélodieuse voix, la jeune femme s'imagine déjà au bras d'un noble chevalier, admirant les roses parfumées du jardin.

« C'est aujourd'hui, Madame... reprend l'homme, lentement, en appuyant sur chaque mot. »

Léonie ne prête aucune attention au changement de ton maintenant plus grave, plus solennel, car elle réalise soudain l'ampleur de son petit « oui »... La voilà embarquée dans une situation qui risque fort de lui coûter sa place !... Mais après tout, c'est la patronne elle-même qui a insisté pour qu'elle réponde au téléphone. D'habitude, il y a le répondeur...

« Madame De La Tour ?... Vous n'avez pas oublié notre rendez-vous... s'inquiète alors son correspondant.

- Non, non, bien sûr !... répond précipitamment la jeune femme... Oui, notre rendez-vous... »

Elle réfléchit rapidement, tentant de maîtriser une situation qui risque fort de lui échapper si elle ne réagit pas assez vite. Son visage s'éclaire soudain, une idée lumineuse vient de lui traverser l'esprit. Prêcher le faux pour savoir le vrai, lui répète toujours sa grand-mère, c'est le moment de vérifier si ce dicton dit vrai.

« Seulement... annonce-t-elle d'une voix hésitante et faussement désolée... Je me suis trompée... Je ne peux pas cet après-midi...

- Comment ça ? s'étonne sèchement la voix au bout du fil.

- C'est à dire... bafouille alors la soubrette... Je ne peux venir qu'à treize heures...

- Ah... C'est un peu court pour un changement de dernière minute... Mais je m'arrangerai... répond l'homme rassuré... Va pour treize heures alors...

- Mais... rajoute Léonie semblant encore embarrassée... Je crains de ne plus me souvenir du chemin... Je ne suis pas certaine de trouver... »

Beaucoup plus sûre d'elle maintenant, elle se sent capable de raconter n'importe quoi. Finalement, c'est facile, songe-t-elle en souriant, ravie d'en profiter et de prendre au piège ce noble prétendant.

« Voyons, chère Madame De La Tour... rétorque son correspondant d'une voix suave où pointe cependant un léger accent d'ironie... Le vieux couvent des Carmélites n'a pas changé de place... La route est toujours la même depuis plusieurs siècles... Je guetterai donc votre Mercedes... reprend-il d'une voix chaude presque sensuelle malgré sa solennité... Treize heures... Soyez ponctuelle... Madame De La Tour... »

Léonie n'a pas le temps de répondre, l'homme à la voix ensorceleuse a déjà raccroché. Mais la jeune femme s'en fiche, maintenant elle sait où aller. Les yeux dans le vague, elle se laisse porter comme dans un rêve...

Cependant, la tonalité qui résonne à son oreille en même temps qu'une certaine petite phrase, la ramènent brusquement à la réalité : « Je guetterai votre Mercedes... »

Mais Léonie est vive, elle a déjà repéré les clés de la voiture

de Madame sur le rebord de la cheminée. Elle jette un œil à l'horloge : 11h50.

« Au point où j'en suis... s'écrie-t-elle en contemplant avec envie le salon bourgeois de sa patronne... Je n'aurai jamais une autre chance... Oui, c'est ça que je veux... Mener le même train de vie que la Vieille ! »

Cette fois, elle se décide, pose enfin le combiné et s'empare des clés salvatrices.

Au volant de la Mercedes de Madame De La Tour, Léonie jubile. Elle est aux anges : elle conduit une somptueuse voiture et d'ici peu, elle verra enfin l'homme qui vient de bouleverser sa vie. Une si belle voix ne peut appartenir qu'à un être exceptionnel songe-t-elle, émue aux larmes, en empruntant la route du vieux couvent...

La sonnerie d'un téléphone la tire brutalement de ses pensées idylliques. D'abord surprise et affolée, la jeune femme se ressaisit et en cherche la provenance. Elle découvre rapidement entre les deux sièges, un minuscule combiné logé dans son boîtier. Elle n'hésite même pas, sûre d'elle et de son correspondant, elle décroche.

« Madame De La Tour ? susurre la voix doucereuse de son chevalier servant.

- Oui... répond-elle d'un ton énamouré.

- Félicitations... Vous êtes ponctuelle...

- Oui... J'arrive...

- Mais vous êtes arrivée... rétorque la voix maintenant très sentencieuse.

- Ah ? s'étonne Léonie ne voyant toujours pas le couvent.

- Ne vous inquiétez pas... Ce sera rapide... Vous ne souffrirez pas... »

Au même moment, la Mercedes vrombit et fait un saut en

avant. Échappant totalement au contrôle de la conductrice, la voiture accélère alors dans un train d'enfer.

« Mon Dieu ! crie la jeune femme horrifiée en apercevant le passage à niveau droit devant elle.

- C'est un peu tard pour l'appeler ! ricane la voix profonde et grave de son interlocuteur... Trop tard, Madame De La Tour pour faire marche arrière... C'est au Diable que vous avez vendu votre âme... C'est avec lui que vous avez rendez-vous... avec son Train... Le Train de l'Enfer... »

Léonie n'a ni le temps de saisir le sens de ces dernières paroles, ni celui d'entendre le rire sardonique qui s'ensuit. Apercevant la silhouette noire du train déboulant à toute allure, elle laisse tomber le combiné en hurlant. Un sifflement strident couvre ses cris. La Mercedes s'encastre violemment sous la locomotive dans un bruit effroyable de tôles froissées...

BON APPÉTIT

PAR BERNARD COLIN

Lorrain d'origine et très attaché à sa région, il a choisi la vie calme de la campagne malgré une attirance certaine pour l'agitation de la ville.

Adolescent il ne voulait lire que les oeuvres de Chateaubriand et si aujourd'hui ses goûts sont plus éclectiques, ses textes gardent une trace de cet amour d'enfance pour le romantisme

À la prochaine bifurcation, je prends sur la gauche et je gravis cette longue montée sinueuse qui mène jusqu'au restaurant ; une fois par mois lorsque j'effectue ma tournée de visites à mes magasins mosellans je ne manque pas de venir déjeuner à *l'Auberge de la colline*.

J'ai découvert cet endroit par hasard l'année dernière, j'avais alors erré assez longtemps sur des routes inconnues peu après avoir réalisé une bonne vente dans un supermarché isolé, complètement perdu dans un petit village de la

campagne lorraine ; la faim commençait à se manifester nettement lorsqu'une annonce publicitaire plusieurs fois répétée m'avait heureusement conduit jusque-là non sans m'avoir fait galérer pendant plus d'une heure en m'obligeant à suivre les panneaux un par un à la façon d'un jeu de piste.

Depuis la qualité de la cuisine et l'accueil sympathique de ce jeune couple de restaurateurs m'avaient fait inscrire l'établissement dans mon guide Michelin personnel.

Je range ma voiture sur le parking en faisant gicler quelques gravillons et savoure par avance la lotte à l'Armoricaïne que je ne manquerai pas de commander ; en fermant la portière de l'auto je suis assez surpris de constater qu'aucun autre véhicule n'est là pour tenir compagnie à ma Fiat, c'est vrai que nous sommes lundi et qu'habituellement je viens plutôt le mercredi ; j'espère que mon restaurant favori n'est pas fermé.

La porte d'entrée n'oppose pas de résistance et je pénètre dans la salle principale, la découvrant absolument vide de tout convive ; qu'à cela ne tienne, je choisis une petite table près d'une fenêtre et m'installe confortablement.

Habituellement la pièce est remplie de clients et cela bourdonne dans tous les sens, l'agitation permanente fait vraiment penser à une ruche, les serveurs passent à la vitesse de l'éclair, les plats semblent voler dans les airs, les bruits des conversations se mêlent aux cliquetis des couteaux et des fourchettes pour créer la trépidante symphonie des grandes cuisines, unique musique rassurante pour le voyageur affamé, mais aujourd'hui le calme règne et seul le silence veut bien me tenir compagnie dans ce lieu désert.

Un quart d'heure plus tard alors que je commençais à m'étonner d'être aussi esseulé, le patron arrive enfin, il me

reconnaît et semble un peu embarrassé en me disant qu'ils ne pensait pas ouvrir aujourd'hui, car ils avaient servi une centaine de couverts pour une réception le soir dernier et avaient été obligés de finir le service bien après deux heures du matin.

Je m'excuse en expliquant que j'avais trouvé la porte ouverte, que je les comprenais, et que je trouverais bien un autre resto, j'ajoute enfin que finalement je n'avais pas trop faim.

Il me dit alors qu'il savait que je venais d'assez loin, que bien sûr je pouvais rester et puisque je n'étais pas trop affamé, il allait demander à sa femme ce qu'elle pourrait me préparer.

On ne pouvait tout de même pas chasser comme ça, un client aussi fidèle que vous me déclare-t-elle d'un ton amusé, elle semble vraiment tombée du lit, car elle n'est vêtue que d'un peignoir mal fermé sur une nuisette noire, la fatigue de la veille ne semble pourtant pas avoir altéré sa beauté et malgré ses cheveux décoiffés et l'absence de tout maquillage, je suis en présence d'une belle jeune femme d'une trentaine d'années et le jeune représentant un peu timide que je suis a un peu de mal à la regarder dans les yeux sans ressentir un léger trouble.

« Je vais voir ce que je peux vous offrir, me dit-elle en se dirigeant vers la cuisine. »

Après une courte hésitation, elle revient vers moi et me dit :

« J'ai cru comprendre que vous n'aviez pas trop faim.

- Oui, c'est ce que j'ai dit à votre mari.

- Très bien, alors suivez-moi, j'ai peut-être quelque chose à vous proposer. »

Je ne peux m'empêcher de penser que c'est une idée bizarre de me conduire aux cuisines, mais j'en conclus que cela doit

être plus pratique pour elle de ne pas être obligée de servir à table un unique client et qu'elle va sans doute me préparer un sandwich sur le coin d'une table.

En la suivant, je ne peux m'empêcher de laisser traîner mon regard sur le balancement harmonieux de ses hanches, elle est vraiment une belle femme.

Je suis assez surpris de constater que nous venons de laisser les cuisines sur notre droite et que nous suivons maintenant un étroit couloir mal éclairé, au fond duquel une porte laisse deviner sa présence par une fine raie de lumière brillant à son seuil.

Sans doute leur salle à manger personnelle.

À peine la porte franchie la jeune femme me prend la main, m'attire contre elle en me disant tout bas :

« Vous n'avez pas faim, je n'ai pas envie de cuisiner, j'ai pensé que nous avions beaucoup mieux à faire. »

Tout se bouscule dans ma tête, j'essaie de bredouiller une réponse, mais ce n'est plus la peine, un peignoir s'est ouvert dévoilant un corps magnifique sachant allier la minceur aux courbes les plus sensuelles ; un baiser s'est posé sur ma bouche surprise puis vite envoûtée.

« Je m'appelle Sophie, me dit-elle dans un murmure. »

Pourquoi répondre ?

Je suis sûr que mon prénom ne l'intéresse pas et de toute façon mon émotion me rend bien incapable de bredouiller le moindre mot, ses doigts ouvrent ma chemise, ses lèvres douces et chaudes glissent sur mon torse et descendent lentement de plus en plus bas en dosant savamment audace et retenue.

Tout en continuant de me déshabiller, elle m'entraîne vers le lit de cette pièce qui se révèle être la chambre à coucher conjugale ; d'ailleurs lové dans un fauteuil club, le mari

scrute la scène en spectateur avisé.

Je sais bien que je suis un jouet entre les mains de cette femme, mais cela ne me déplaît pas, bien au contraire et me prêtant volontiers au jeu, j'oublie vite toute réserve pour goûter à sa peau, humer son troublant parfum, caresser ses seins en mordillant ses tétons dressés, pétrir ses fesses rebondies, couvrir tout son corps de longues caresses enfiévrées et enfin saisir ses hanches pour atteindre un paradis, un rivage espéré, une terre promise pour m'abandonner totalement. Nos ébats dureront une bonne partie de l'après-midi, car mon infatigable hôtesse avait la chance ce jour-là d'avoir deux partenaires, et je crois qu'il fallait bien cela pour être à la hauteur de son appétit !

Y'A QU'UNE LAME DANS TES YEUX

PAR PATRICK GODARD

Il a été marin, boxeur, cuistot, etc... Il est comédien et poète. Épicurien dans l'âme, il manie aussi bien la plume que les gants. Et comme ce "beau gosse" n'en est pas à un paradoxe près, le jour, il enseigne le théâtre aux enfants et la nuit, il garde la porte d'un night-club. Cette dualité se retrouve dans son écriture, entre profondeur et dérision. Il vit actuellement dans l'agglomération Nancéenne entouré de sa femme et de ses trois enfants.

Voilà une grotte dévastée dont les stalagmites et les stalactites ont été vandalisées à coup de marteaux et de pinces multiprises. Voilà une caverne muette qu'aucun écho ne viendra jamais plus troubler, une bouche béante pétrifiée dans un cri qu'aucune oreille, aussi fine soit-elle, n'en saisira l'horreur. Un suint ocre s'échappe encore des dents mutilées et s'écoule paisiblement sur les gros titres du Journal du Dimanche. Voilà une tête... Seule, détachée de son support, détachée de tout, elle n'en a plus rien à foutre

de ce monde en perdition, elle n'en a cure des phénomènes météorologiques et si la lune pouvait baiser le soleil, alors tant mieux ! Elle, elle finira sa vie dans cette cave, dans ce four, bien au chaud.

Elle redeviendra poussière et fumée, elle deviendra nuage et cachera le soleil à son tour, mais dans sa solitude, elle n'est qu'un trophée perdu dans une cave aveugle en train de répandre sa dernière production sur la une d'une manchette de journal. ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL qu'elle disait cette une... À ne pas manquer !

Effectivement, c'était un rendez-vous à ne rater sous aucun prétexte. Le soleil avait rendez-vous avec la lune. Rarement les conditions étaient à ce point favorables. En cette veille de quinze Août, le ciel était d'un bleu limpide et uniforme, sans aucun nuage pour gâcher le spectacle. Les Dieux offraient aux communs des mortels une voûte immaculée, théâtre à l'échelle planétaire, pour témoigner de leur toute-puissance. Rares, furent les générations qui purent contempler une éclipse totale de soleil dans ce contexte unique. Pils van Proot, était un veinard, il faisait partie de cette génération bénie. Mais lui, l'élite, le maître de la croisade savait que la chance n'avait rien à voir là-dedans, les Dieux ne pouvaient rien lui refuser. Après tout, n'en serait-il pas bientôt un lui aussi !?

Un mètre quatre-vingt-dix, blond comme la chatte de Vénus, vêtu d'un simple tee-shirt blanc, d'un jean délavé et d'une paire de pataugas usées jusqu'à la corde, Pils errait de-ci, de-là dans les rues de Nancy, fière capitale du Macaron et de la bergamote. Il lui fallait tuer le temps, l'user jusqu'à effacer ses longues et filandreuses minutes qui le séparaient de son sacrement, car dans quelques heures, lui, Pils van Proot,

l'égal des Dieux, protecteur de la nature, allait être intronisé. Les Dieux, ses pères, allaient lui offrir un siège à leurs côtés et pour le récompenser de ses actions, lui allouer l'éternité. Combien de mortels dans notre toute récente histoire se sont vus recevoir l'immortalité en cadeau ?

Ses pompes fatiguées l'amènèrent en plein mitan de la place Stanislas, sous l'ombre bienfaitrice de la statue du bon roi qui lui donna son nom. Une foule considérable se tassait déjà sous l'ombre protectrice de sire Stanislas, Grande coucouille amateur d'art, pastiché par Alfred Jarry. L'éclipse allait attirer tous ces cons éphémères passionnés d'astro-nomie.

Un tantinet farceur, Le soleil cannibale mangeur de peau, s'appliquait à faire fondre les glaces des mômes étourdis, il redessina les poitrines des jeunes filles en fleurs, chauffait trop rapidement les demis de bières aux terrasses des cafés, obligeant les consommateurs à les ingurgiter plus vite qu'ils ne l'auraient souhaité, s'infligeant une mini-cuite qui les privera de l'essentiel du magnifique spectacle gratuit. Baroud d'honneur avant l'opprobre, avant que cette catin, reine de la nuit, ne vienne le priver de ses libations. Il semblait dire : « Vous en voulez de l'éclipse, puceau du savoir ? Alors tenez, mangez mes ramponneaux en fusion sur vos tronches d'ahuris, pauvres pommes... »

C'est comme ça un soleil, à force de le chauffer, il te brûle. Ce dimanche, Pils s'était octroyé une demi-journée de repos, intronisation oblige. Dire que tous ces cons ne se doutaient même pas qu'un futur Dieu les honorait de sa présence. Bandes d'ignares !

Du coin de l'œil, il vit un rejeton morveux jeter un papier gras à terre. L'impudent venait dans sa direction. Sournoisement, il tendit la jambe feignant une crampe et

déséquilibra le garçonnet qui alla opposer aux pavés de la place son tendre petit nez qui rendit les armes instantanément. Et c'était moindre mal, il aurait pu finir en compagnie de la tête qui reposait dans sa cave. Tous des pollueurs, tous des assassins ignorants, de dangereux virus en liberté, des minis Tchernobyl en puissance ! Heureusement, Dame nature avait son protecteur, son Don Quichotte personnel chasseur de vermine. Un chevalier flamboyant armé d'un coutelas et d'un marteau, d'une pince multiprise et d'une scie égoïne, un cœur pur se gavant d'espoir... Emmitouflé dans sa haine.

C'est lui, Pils van Proot, qui allait devoir, du haut de ses cent quatre-vingts centimètres, coller un sparadrap sur la couche d'ozone mise à mal par les gueux censés la protéger. C'est lui, l'enfant de la pourriture, qui devra cautériser l'anus du monde, qui devra purifier l'âme même de la terre. Mais pour l'heure, Pils avait encore deux plombes à vaporiser avant d'aller rejoindre son petit sanctuaire, là-haut sur les hauteurs de la ville. Un havre de paix, une ode à la vie, une petite clairière naturelle cernée de vieux chênes, de jeunes hêtres et de quelques ormes déjà gagnés par d'inquiétantes taches de rouille. Une petite trouée de fraîcheur tapissée de mousse encore vierge de souillure où quelques pâquerettes piquetées de vermillon égayaient la verte monotonie. Une petite saillie rocheuse offrait un abri providentiel et douillet au promeneur surpris par la pluie. Bref ! Une parenthèse paradisiaque dans ce long paragraphe suicidaire. Le mouflet au nez tomate, courait en hurlant vers ses parents. On pouvait entendre, entre deux sanglots :

« Y m'a fait un croche-patte... Le m'ssieur là...

- Qui ça, mon cœur ? crie une voix de femme.

- Le m'ssieur, là, sous la statue... Avec le tee-shirt blanc...

- Mais y'a personne avec un t-shirt blanc mon bébé !
- Laisse tomber chérie, tonne une voix d'homme, il a encore voulu faire de l'escalade. Toi, on rentre et tu fous le camp au lit, ça t'apprendra.
- Mais p'pa... »

Il ne pensait tout de même pas que le grand Pils van Proot, pourfendeur de mécréants, allait se rabaisser à attendre l'arrivée des renforts ? Il n'allait sûrement pas gâcher sa journée à cause d'une petite famille de couillons de basse extraction qui ne comprendrait rien à rien à ses motivations légitimes !? Que nenni. Il avait bien d'autres choses plus importantes à faire.

Fuyant l'accablante chaleur de ce bel et prometteur après-midi, une foule de promeneurs s'agglutinaient devant les portes du musée des beaux-arts.

Était-ce pour fuir l'haleine desséchante de l'astre étincelant ou pour succomber aux charmes de la dernière exposition ? Pils n'en avait cure, lui, ce qu'il voulait, c'était se soustraire aux yeux du petit con au nez rouge. Que Erika Swartz expose ses œuvres pour la première fois en France ne l'émouvait absolument pas. Elle aurait aussi bien pu tenir une conférence sur l'art de griller le cochon, qu'il s'y serait quand même invité. Pris dans le flux des visiteurs, Pils se retrouva devant le guichet, s'acquitta du droit d'entrée avec un sentiment étrange, comme si à ce moment-là il ne pouvait être ailleurs, comme si sa présence en ces lieux était une évidence, une prière exaucée. Pourtant l'art et lui... Oubliant cette fugitive sensation, il se laissa guider par le flot contemplatif des légions de masturbateurs de neurones. Il évoluait comme un bouchon de liège sur le dos d'un ruisseau, ballotté au gré des caprices des eaux. À l'instar du bouchon, son corps avançait seul, sans état d'âme, un pied

devant l'autre. Son âme était déjà sur la colline, lunettes noires sur le nez, et ses pensées l'avaient accompagnée.

Il suivait le gros cul d'une vieille dame, pas par goût, mais parce qu'il fallait avancer pour ne pas gêner l'espèce de grand connard étudiant en histoire de l'art qui s'extasiait devant chaque peinture. Puis quelque chose changea, d'abord ce fut l'odeur, le fumet caractéristique d'un reflux gastrique qui lui fit froncer les narines, puis ce fut le cul de l'ancêtre qu'il emplafonna, il s'excusa timidement, mais le son de sa voix pourtant fluette retentit comme un roulement de tambour. Pils s'extirpa de son rêve d'intronisation, leva la tête et tenta de découvrir l'origine de ce mal-être. Pourquoi ce silence ? Qu'est ce qui clouait le bec au grand couillon boutonneux ? Pourquoi la vieille barrique s'était-elle arrêtée de dévaler la pente ? Qui avait gerbé sur le parquet ? La cause de ce silence assourdissant était devant ses yeux, il lui fallait simplement les ouvrir à l'art et... S'évanouir.

Pils eut l'impression qu'un loup enragé lui broyait la poitrine, qu'il perçait ses poumons de ses crocs aiguisés comme des lames de serial killer, que ses réserves d'air repartaient en sifflant draguer d'autres molécules.

Et ce fut l'asphyxie, une cravate imaginaire que l'on veut desserrer, des doigts devenus griffes qui vous labourent la gorge, le dernier jet d'urine qui noie vos noix avant l'inévitable érection pharaonique. Comme si votre corps, se défendant, invente une paille, un embout, qu'un sauveteur providentiel mettrait en bouche pour vous redonner de l'air. Là, devant lui, accroché à un mur immaculé, une huile ahurissante, un triptyque atypique qui pique. Un vertige sombre d'une beauté à vous couper le souffle, à couper sa respiration. Tout d'abord, il ne perçut qu'une explosion de

couleur, une débauche de verts, d'ocre et de carmin. Puis lorsque ses perceptions s'affinèrent, il discerna deux astres, le premier régnait sur le tableau gauche du triptyque, en haut à droite un soleil resplendissait et façonnait un bout de forêt de ses jeux d'ombres et de lumières. En haut à gauche du troisième tableau, une lune pleine et sans fard irradiait son bout de forêt d'une pâleur malade dont Erika Swartz avait recouvert d'un brouillard ciselé au couteau, une brume d'une épaisseur absurde et écœurante, un peu comme un cliché d'Hamilton atteint du syndrome « Stephen King ».

Une fraction de seconde plus tard, réunissant les deux extrémités et l'unité centrale du triptyque, Pils entra dans une dimension inconnue. Une contrée tapissée d'appréhension et imprégnée d'adrénaline, une zone de non-droit où sa bravoure et sa belle assurance partaient en quenouille. En contemplant l'œuvre dans sa globalité, il reconnut son havre de paix, son îlot, son hôtel de sacrement. Au centre du triptyque, sa pierre sacrificielle était peinte avec une maîtrise hors du commun. Le plus perturbant, c'était la raison d'exister de cette peinture, sa scène principale. L'artiste avait reproduit avec une précision digne des plus grands peintres de l'école italienne, un crime d'une sauvagerie brutale, d'une insoutenable précision : balayée par les ombres combinées des deux astres antagonistes, une silhouette au profil d'aigle, blonde comme la chatte de Vénus, avec un sourire de demi-lèvre, éviscérait un pauvre bougre écartelé sur le petit promontoire rocheux. Ses entrailles se rependaient à ses pieds et nourrissaient un bouquet de pâquerettes. C'était comme un instantané d'une de ses exécutions, l'une de ses préférées, un connard qui n'avait pas trouvé plus intelligent que de vidanger sa tire au

milieu d'un bosquet non loin de son petit paradis.

Il avait dû le soustraire à la société. Mais, au cœur de cette sauvage démesure, l'artiste y avait ajouté une couleur plus intime, monstrueusement plus personnelle : Le sexe. L'engin de l'éventreur... Son sexe, car pour Pils, il n'y avait plus aucun doute. C'était lui. Son sexe était immense, énorme et veineux, il barrait la peinture d'un trait de chair violacée casquée de lourd, un tronc qui répandait sa sève en un long jet procréateur. C'en fut trop pour van Proot qui perdit toute contenance, il fit demi-tour en coururlant, bousculant les petits vieux et les mémères choquées, écrasant celles qui s'étaient évanouies.

Il fallait qu'il en ait le cœur net, qu'il examine toute l'exposition. Ce n'était pas possible, il se noyait dans des eaux sournoises aux vapeurs hallucinogènes, ou alors les peintures n'étaient pas sèches et elles étaient nocives... Non ! C'était une farce, un camouflet à la face des Dieux. Les Dieux leur font peur, ils gênent. Tout le temps derrière eux à les scruter, à épier leurs moindres agissements comme s'ils collectionnaient leurs erreurs pour, un jour, leur en faire payer le prix. Une note que M. Pils van Proot, V.R.P des dits Dieux leur présentait par petits bouts selon son humeur.

Pils parcourut sa vie dans tous les sens avec son cœur qui cognait dans sa cage. Il visionnait un mauvais film en accéléré, une collection de toiles d'un réalisme saisissant, d'une cruauté inimaginable. L'œuvre de sa vie, son sabbat était exposé aux yeux de tous, une ode à la nature et à la cruauté qui vous prenait au cœur et aux tripes. Des corps éviscérés, tranchés, vaincus. Des corps désanoblis, outragés à l'extrême, perdus pour la rédemption, des morceaux de corps qui ne seront même plus rendus à la terre... Et toujours les deux astres qui n'en finissaient pas de se rejoindre. Toujours

et encore cette silhouette éjaculatrice, obsédante et orgueilleuse, ce dérangeant Priape à la cruauté jouissive, ce Saint Baptiste à la crème corrosive qui n'en finissait pas de se retourner pour offrir au monde... Le visage du tueur... Son visage. Essoufflé, ballotté par des sentiments contraires, il arriva enfin devant la toile qui acheva de le rendre fou, fou de joie, fou de haine, de reconnaissance et d'ingratitude. Le tableau représentait un bébé abandonné, nu, dans une décharge publique. Des oiseaux friands de jeunes peaux, venaient picorer les paupières de la pauvre petite créature, tandis qu'une bande de rats dodus à souhait l'entouraient patte dans la patte et entamaient une farandole en souriant à la fois à la lune... Et au soleil

Comment Diable une artiste qu'il ne connaissait même pas de nom pouvait-elle connaître son secret ? Comment pouvait-elle épouser ses plus intimes pulsions ? Était-elle une... Quarteronne, une Quart-Déesse pour partager la mission d'un Demi-Dieu ?

Nombre de visiteurs quittaient le musée le poing en l'air, injuriant le conservateur, d'autres s'horrifiaient qu'une personne, torse nu, un tee-shirt blanc sur la tête, avait eu le culot de sauter le cordon de sécurité et de se plaquer sur une peinture en sanglotant, mais ces gens, pouvaient-ils savoir que cet homme en larmes en proie à un colossal supplice était en train de renaître ? De s'accoucher ?

Pils émergea de son introspection lorsqu'un vigile le prit gentiment par les épaules et le fit sortir du musée. Autrement dit, lorsque cet immonde bâtard de gardien de ses fesses, lui en claqua une dans la tête et l'éjecta, pommette ouverte, raisiner sur les pavés de la place. De toute façon, il ne fallait plus qu'il s'éternise, la lune allait niquer le radieux et lui offrir sa couronne, brève copulation stellaire qui allait

accoucher d'un foyer de rétines atrophiées. Il enquêterait plus tard sur cet artiste un brin inquisiteur, lorsque l'amère pilule sera avalée et digérée.

Dès ses dix ans, ses parents adoptifs lui avaient raconté l'histoire de sa genèse. Trente-huit ans plus tôt, Aldwin van Proot, jeune immigré néerlandais avait découvert Pils, non loin de la petite route qui le menait sur son lieu de travail. Béni soit le jour où Aldwin, roi des hauts-fourneaux, dut se résoudre à arrêter son véhicule sur le bas-côté de la route pour satisfaire à une envie pressante. Bénie soit la veille de ce jour où Hilde van Proot, reine des bas-fourneaux, avait concocté une petite sauterie dans leur petit deux pièces. Aldwin et ses amis, eux aussi employés à l'usine d'incinération, eurent le privilège de se bâfrer d'une orgie de moules frites noyées dans un océan de bière de leur pays natal. Cette boisson étant hautement diurétique, Aldwin aurait pu, a lui tout seul, éteindre la grande cheminée de l'usine d'incinération. C'est le lendemain entre gueule de bois et vessie orageuse qu'Aldwin van Proot allait procréer. Oui, procréer ! Parce que Hilde sa femme était stérile, parce qu'elle était gelée de la trompe, parce que question moule, elle était plus douée pour les cuire que pour la fourrer. Oui procréer, en trouvant la petite chose vagissante dans son sac-poubelle au milieu d'une décharge sauvage.

« Décidément, les gens sont des pourceaux. Pensa-t-il alors en urinant sur le petit sac-poubelle. »

L'usine était au bout de la petite route et d'infâmes goretts déposaient leurs merdes à proximité sans que cela leur pose un quelconque problème.

« Un jour y'en a un qui va se radiner avec une pétoire et au nom de la planète, il va les exploser... Bandes de cons ! »

Lorsque le petit sac bougea en poussant des plaintes

d'eunuques, Aldwin hurla et rentra précipitamment coquette en pleine vidange dans son kangourou. Un marsupial qui pataugea dans de l'urine batave pendant tout le trajet qui le séparait du commissariat. Frayeur et stupeur passées, Aldwin avait récupéré ce qui de toute évidence était un bébé lâchement, innomablement, plus-que-cruellement, abandonné en pâture aux rats et aux charognards de toutes espèces et avait réagi comme on l'enseignait dans son pays natal : Avec promptitude, efficacité et un p'tit pétard au bout des lèvres... Pour l'émotion.

Aldwin et Hilde se battirent pendant six longues années pour obtenir la charge de leur découverte. Six putains d'années à roupiller devant le palais de justice, à squatter le cabinet de leur avocat et pour Aldwin, un jour où Hilde avait dû s'absenter, de niquer la secrétaire de ce dernier. Pour enfin, un soir de décembre, apprendre que la famille venait de s'agrandir.

Bénis soient ces temps d'insouciance passés entre les mamelles sécurisantes de Hilde et les rires rassurants d'Aldwin. Bénis soient ces jours qui passèrent comme des comètes... Bénies soient ces heures folles, exquisées volées dans un univers de félicité absolue, comme on plonge un doigt dans la confiture.

Maudits soient ces jours d'incompréhension entre haine et militantisme. Maudites soient ces heures d'intempéries où il fut viré du W.W.F parce que ces cons étaient trop tendres. Parce que ces nunuches passaient leur temps à s'extasier sur les pseudos prouesses sexuelles des pandas qui ne baisaient toujours pas d'ailleurs ! Maudit soit ce jour où il fut viré de Greenpeace, ces malins qui fondèrent leurs asso's pour ne pas payer leurs croisières sous les alizés. Maudit fut le temps où il fut Viré des faucheurs d'O.G.M, par la faute d'abrutis

mondains qui passent leur temps à couper inutilement le maïs génétiquement modifié. Les organismes qui poussent à sa culture offrent d'avantage d'argent aux hébergeurs potentiels. Un de fauché, dix qui repoussent... Abhorré aussi la nuit où il fut viré de son club de billard parce qu'un soir de moules frites, il avait voulu explorer le rectum de la femme du président avec sa queue de compète.

Et maudite cette exposition de peinture qui donnait un nouveau tour à sa croisade. Maudite, cette Erika Swartz qui avait gâché son intronisation... Bon Dieu, il était démasqué, comment avait-elle su ? Maudites soient toutes les formes d'art. Mais pourquoi ses pairs avaient-ils autorisé une telle forfaiture ?

Pils courrait vers sa petite Ford garée deux rues plus haut. Il était transi, gelé. L'été étouffant sentait l'ozone comme un hiver en perdition. Sous ses pas, l'asphalte était fondant, il grelottait. Sous ses prières aux Dieux égoïstes, le terreau était fertile, mais lui était impuissant. Il rejoignit enfin sa voiture, un abri qu'il connaissait, qu'il aimait, un cadeau de ses parents. Il s'y engouffra, mit le moteur en marche et inséra un C.D de Led Zeppelin dans le lecteur et démarra direction de son îlot, de son berceau, il n'y avait plus de temps à perdre. Il allait bien se rendre compte de lui-même, les Dieux n'avaient peut-être rien à voir là-dedans. La puissance et la légèreté du son de Led Zeppelin lui firent un bien fou. Les envolées orgasmiques de Robert Plant, les riffs puissants de Jimmy Page contribuèrent à le rasséréner. « Light and Shade » disait Page en parlant du groupe. Ombre et lumière, jour et nuit, soleil et lune... Éclipse... Érection, éjaculation. Bordel, tout le ramenait à cette putain d'exposition. Et ce froid ! Pils mit le chauffage à fond, mais n'en tira aucun réconfort. Alors que Robert Plant hurlait

qu'il prenait son escalator pour le paradis, Pils arriva devant le petit chemin qui montait vers son observatoire. Il se gara, prit ses lunettes spéciales intronisation et se rua dans le sentier, sûr que cette impression de glaciation intempestive allait disparaître. À son grand désappointement, c'est exactement le contraire qui se produisit, un vent coupant comme une sentence de mort le mortifia, il marqua un arrêt, manqua de faire demi-tour et de se réfugier dans sa voiture, mais il avait rendez-vous avec les Dieux et il ne fallait pas les courroucer.

Les petits oiseaux d'habitude si bavards fermaient leurs grandes gueules. Les petites bestioles toutes poilues jadis si téméraires, toujours en quête d'un p'tit quèque chose à grignoter restaient le cul dans leurs nids. Peut-être était-ce dû à ce froid étrange ou à cette furieuse odeur d'ozone, de gaz...

De fumée de cigarette ? Quelqu'un était venu ici, ou pire, y était encore. Un de ces enculés de pollueurs, le cœur en liesse, se promenait dans le secteur. Étrange, il n'y avait jamais personne dans ce coin et a fortiori ce jour. Ils devraient tous être sur la place Stanislas pour profiter du spectacle de l'éclipse. Son sacrement n'étant pas public, l'étranger devra crever. Finalement, un sacrifice pendant son intronisation serait de bon augure, les Dieux lui en seront forcément reconnaissants.

Pils arriva à hauteur de la petite clairière, là où l'odeur chaude de la cigarette blonde était la plus forte. Il se camoufla derrière un roncier couvert de mûres encore vertes et attendit d'apercevoir le blasphémateur. Pendant un court instant d'incertitude, rien ne bougea puis, derrière le petit promontoire, une forme noire se déplaça, une forme sombre et... blonde comme la chatte de Vénus. Une femme !

Et seule de surcroît.

Pils n'osait bouger, il se donnait le temps d'observer cette petite impertinente qui osait fouler de ses pieds impurs le berceau d'un Dieu. Peut-être allait-elle s'en aller avant l'éclipse, mais il en doutait, déjà la lune s'approchait dangereusement du rayonnant.

La connasse était là pour ça, elle savait que l'endroit était calme et parfait pour ce genre d'observation. Comment le connaissait-elle et comment était-elle venue ? Pils n'avait remarqué aucune voiture, ni autre scooter dans les environs immédiats. Ses perceptions s'étaient-elles à ce point dégradées ces dernières heures ? Comble de malchance, à part un couteau de boucher dissimulé sous une pierre à côté de son autel sacrificiel, Pils n'avait pas pris ses « outils » de rédempteur, il s'avérait donc presque impossible de surprendre la donzelle sans l'effaroucher et il n'avait matériellement pas le temps de lui courir après. L'éclipse, son couronnement, n'attendrait pas et puis, il n'était pas dans la plénitude de ses moyens.

Heureusement, la créature mit fin à son hébétude, elle s'approcha solennellement de sa planque en chaloupant comme une vieille pute. Son visage était harmonieux, outre ses cheveux blonds qui tombaient en cascade sur ses épaules, elle avait de grands yeux bleus qui se terminaient en amandes, un nez fin aux narines palpitantes et une bouche aux dents parfaitement alignées que soulignaient des lèvres savamment enduites d'un rouge à lèvres carmin. Elle était vêtue d'une longue robe de bure noire ouverte sur une opulente poitrine laiteuse. L'échancrure de la robe laissait également respirer sa petite fente rasée, crémeuse elle aussi. Le sang de Pils se décongela et se remit à réchauffer ses membres engourdis, y compris son sexe qui se mit incon-

grûment à durcir.

Jamais, comme le prétendaient ces foutus tableaux, il ne bandait. Jamais il ne ressentait la douce morsure du désir, jamais il n'avait eu envie d'une femme. Il avait trop peur, trop peur d'enfanter, trop peur de revivre son passé. Une crainte qui lui comprimait les testicules au point de les assécher. Une angoisse légitime qui lui interdisait le plaisir à tout jamais. Et puis, il y avait ce spectre qui venait le hanter toutes les nuits, ce monstre déguisé en sac-poubelle. « Good times bad times » de Led Zep' flottait à la lisière de sa conscience.

Mauvais trip. Il avait vu ses dents, car l'effrontée souriait... Lui souriait. Ouais, sale temps vraiment.

« Tu peux sortir Pils – Et ces dents lui parlaient – Je sais que tu es là. »

Sortir ? Sortir de quoi ? De sa torpeur, de son envie... De l'odeur des mûres vertes chauffées par le soleil ? Sortir... C'était un bien grand mot. Six lettres de feux et de glaces, d'ombres et de lumières. Six putains de lettres qu'il fallait accepter, digérer sous peine de capitulation. S.O.R.T.I.R ou s'enfuir. La lune embrassait le soleil, il était trop tard pour débander et renoncer à sa couronne alors, Pils se redressa. La garce était aussi grande que lui, elle le regardait avec une infinie gentillesse, de l'amour... Du respect ? C'est cette dernière impression, un aveu d'infériorité selon Pils qui le dégela définitivement.

« Qu'est ce que vous foutez là, heu, Mademoiselle. Vous êtes chez moi, sur mon territoire. Vous n'avez rien à faire ici – Il désigna un sac en plastique posé derrière le promontoire – Reprenez vos cliques et vos claques et foutez-moi le camp d'ici.

- Ne fais pas l'enfant Pils, regarde, il est presque l'heure -

Elle lui tend la main avec religiosité – Tu attends cet événement depuis longtemps n'est-ce pas ? Alors viens, suis-moi. » Comme un enfant suit sa mère, comme un agneau Panurgien, Pils suivit la jeune femme. Elle avait quelque chose d'engourdissant, un pouvoir qui d'ordinaire lui était réservé. Ils se dirigèrent au centre de la clairière. Là, la femme s'immobilisa, fit glisser l'ultime rempart de bure noire, s'agenouilla et entreprit de défaire le jean de Pils devenu trop étroit pour contenir sa formidable érection. Dans la tête de Pils, Robert Plant entonnait « Kashmir ». Il devinait que le sacrifice qu'il allait offrir aux Dieux allait être d'une nature un peu différente que ce qu'il avait prévu. À cela près qu'il allait quand même enfoncer un pieu dans le ventre d'une victime. Une proie certes, consentante, mais une victime quand même. Les Dieux allaient être fous de joie, l'ambrosie allait couler à flot. Toutes ses réticences s'envolaient comme plumes dans la tourmente, elles fondaient au chaud soleil d'août. L'étincelant venait de perdre un quart de son intégrité lorsqu'il sentit une douce tension sur son gland rendu à la vie. La Diablesse l'avait fait disparaître dans sa bouche. Pils ferma les yeux et entama un lent va-et-vient ressurgit d'une mémoire aussi vieille que le monde. Pourquoi diantre se redressait-elle ? Pourquoi, bordel de merde, fallait-il que les femmes parlent autant ? Ça gâche tout, elles devraient le savoir ! Elle désigna son gland luisant :

« Tu vois, Pils, j'avais raison non ?

- Raison en quoi ?

- J'avais parfaitement conscience de ta virilité et durant ces années qui m'ont éloignée de toi, je n'ai eu de cesse de la peindre et de la peindre encore, certes en des occasions un peu spéciales, mais bon, elle m'obsédait. »

« Comment ça, éloignée de moi ? pensa Pils. »

Le bateau coulait, mais le pavillon flottait encore sous le vent. Le radieux perdait encore une bataille. L'ombre gagnait sur la lumière. Robert Plant s'égosillait sur « Heartbreaker » et Pils s'allongea sur la mousse, ses jambes l'avaient lâché. Il avait compris.

« Vous... Tu, tu es Erika Swartz ! ?

- Elle-même, pour te servir, enfin, pour me servir.

- Vous êtes complètement dingue ? Où êtes-vous allée chercher de telles horreurs ? Quelqu'un d'un peu plus maraud que les autres pourrait faire le rapprochement. Je... Je n'ai jamais...

- Comment as-tu su que ces peintures te représentent ? Nierais-tu que tu as commis ces actes ? »

Pils hoqueta, ferma les yeux. De toute façon le soleil à demi dévoré lui arrachait les cils un par un. Ça pour un couronnement, c'était royal ! Il était roi des cons, à poil sur un tapis d'incrédulité. La jeune femme, déjà promue Déesse de l'amour, l'enfourcha et s'empala sur son membre toujours aussi vaillant, sa tête occultant la scène pornographique de la lune enculant le soleil.

« Comment avez-vous su ?

- Baise-moi !

- À une condition, vous me dîtes comment vous avez fait pour me démasquer ?

- Tant pis, je n'ai pas besoin de toi. »

Erika s'agitait sauvagement sur l'énorme virilité de Pils. Plant attaquait : « All my love ». La lune allait épuiser le soleil. Qu'est-ce que cela pouvait bien foutre si elle l'avait espionné toute sa garce de vie ? Après tout, ne l'aimait-elle pas pour ça ? L'ombre remportait la victoire. Il allait être un Dieu, ses pairs le remerciaient en lui offrant l'éclipse. C'est

à peine si Pils discernait les traits tendus de sa partenaire qui haletait comme une chienne à l'affût du mini-séisme qui allait bientôt la terrasser. Pils aussi fut entraîné malgré lui dans cette gigue plus bestiale que sensuelle. Lui aussi sentait grossir un orage venu du plus profond de ses entrailles, une sensation aussi encourageante qu'inhabituelle qui le fit basculer à l'unisson dans les réjouissances volcaniques de Miss Swartz. Alors, Jimmy Page et John Bonham entamaient leur numéro « Rock and roll »

Quatre entités vibraient en harmonie. À l'instar de la lune, il restait à Erika d'accomplir son sabbat : Quelques mots chuchotés à l'oreille de Pils.

« Viens... Stephan, répands-toi en moi. »

Et à Pils van Proot de répondre :

« Je m'appelle Pils... Pils nom d'un chien !

- Non, mon chéri, tu te nommes Stephan... Stephan Swartz et tu es mon frère... »

La femme et la lune domptaient leurs soleils respectifs. Astres vaincus qui leur firent grâce de leurs présents : Une couronne de feu pour la lune et un flot de sperme ininterrompu pour Erika. Une rivière de sperme prenant sa source dans un courant de pure folie. Dernière contraction et Erika jouit à son tour, sa tête auréolée de la couronne de feu empruntée à la lune. Dernière image avant que les pauvres rétines de Pils n'encaissent des dommages irréparables.

« Tu es mon frère Stephan et tu viens de m'engrosser... »

Pils hurla et voulu se redresser, mais aucun organe ne répondait présent. L'exquise douleur de la jouissance avait masqué celle plus piquante de l'éventration.

« Je t'avais pourtant laissé une chance de t'en sortir, mais il aurait fallu que tu observes attentivement toute l'exposition jusqu'au dernier tableau... Là, tu aurais su ce qui t'attendait.

Mais, tu étais tellement pressé. »

La dernière vision qu'il eut vraiment, c'est son putain de coutelas qu'il avait pris soin de cacher sous la mousse, enfoncé dans son abdomen jusqu'à la garde. Hors de son champ de vision, Erika se rajustait, elle reboutonnait sa longue chasuble noire.

« Ton fils, Stephan, ton fils sera le Dieu que tu voulais être et il règnera sur ton territoire. Deux prédateurs ne peuvent cohabiter. Désolée Stephan, désolée pour ta croisade, elle était juste et légitime mais sans aucune véritable inspiration. Au fait, il fallait que je te dise. Ton véritable père a longtemps regretté son geste et il en est mort et si cela peut soulager ta souffrance et... J'en ai souffert aussi. »

Erika prit le sac qu'elle avait déposé à la lisière des bois afin que les mouches ne viennent pas gêner son travail, l'ouvrit et sortit par les cheveux la tête tranchée qui reposait dans la cave de Stephan-Pils.

« Est-ce que planter des champs de maïs, fussent-ils transgéniques, mérite une telle fin ? »

Elle déposa la tête en putréfaction à côté de celle du désormais Stephan... pour l'éternité. Est-ce que son sang baignait les pâquerettes ? En face de lui, loin de ses yeux brûlés, le soleil reprenait ses droits. Qu'est-ce qu'il lui mettait à la lune ! »

Et voilà deux têtes. L'une détachée de son support offrant ses amygdales pourries aux nouveaux et brûlants rayons d'un soleil finalement vainqueur. Et une autre encore fixée à son tronc tout aussi pourri qui hurle un dernier mot :

« SALOPE ! »

TROIS HISTOIRES EN UNE

PAR NATHALIE ROUYER

SORTIE NOCTURNE.

Ah, punaise, que je me sens bien... Je vais m'étirer une dernière fois... Hé, hé... Après une journée de repos bien mérité derrière ce volet, je vais pouvoir me bouger un peu... Vu qu'il fait nuit noire maintenant, je peux enfin m'aventurer dehors à la recherche de l'âme sœur... Hum...

« Hé, Peps !... T'es pas encore en chasse... »

Ça, c'est mon pote Eurny. Je le reconnais par le bruit particulier de ses ailes criblées de trous, vestiges victorieux d'une bagarre de voisinage. Sympa Eurny, un peu collant par moment, mais un petit gars bien... C'est surtout un tombeur... Pas comme moi... Je suis plutôt timoré de ce côté...

« Allez viens, j'ai déjà repéré une poulette sur le rebord du deuxième, juste en dessous... Un canon... Faites pour toi... »

Hum, ça c'est son côté moqueur, j'aime pas trop... Faut toujours qu'il me charrie... Bon, ça y est ma bonne humeur s'envole ! Encore une nuit foireuse en perspective !

« Si ! Je te promets... C'est une petite nouvelle... Elle a un look d'enfer... Tout à fait ton genre... »

Le saligaud, il insiste lourdement et, en plus, il ricane... Bon, je l'ignore, finira bien par se casser plus loin...

« Ha, ha, ha, ha !... Allez, fais pas la gueule... Tiens, je te la laisse... Je vais en chercher une autre... Tchao... à plus... »

Enfin, il est parti ! Bon, je vais aller jeter un oeil... Après tout, on ne sait jamais... Hop, hop... Bien le décollage, en douceur... Allez, m'en va voler un étage plus bas... Voyons...

Ah... Ouais... Pas mal, la donzelle, sapée comme une princesse... Robe de soirée à paillettes jaunes, longues bottes noires... Faut que je sois à la hauteur avec un coup pareil... Marrant comme elle secoue son petit sac à main rouge... un peu voyant mais marrant...

« Bonsoir ma reine... Tu es tout en beauté ce soir... Tu as une robe magnifique... »

Putain ce sourire, à se faire cramer les ailes sur le premier réverbère... Et comme elle balance son petit sac rouge... Ouais, j'y crois pas comme elle m'aguiche... Zou, je tente l'approche rapide, elle a l'air de savoir ce qu'elle veut, la petite mère !... Une petite révérence de l'aile droite... Un clin d'œil dévastateur... Et j' t'embrouille ma poule... Oh, dis donc, dis donc... Elle tortille du popotin... C'est dans le sac...

Slache... Mais... Je... Slache... Putain... Ma tête... Mes ailes... Slache... Ah ! Elle m'étouffe... Je peux plus bouger... Je suis paralysé... Je... Je suis pris... AHHHHHH...

PANIQUE ROOM.

AHHHHHH... Le cri horrible, semblant provenir de la chambre au-dessus, lui transperça les oreilles. John lâcha brusquement le journal du matin dont les feuilles se répandirent sur le vieux tapis. Il porta une main tremblante à sa poitrine avant de soupirer de soulagement en entendant son petit-fils, Jo, dégringoler l'escalier.

« Papi, papi... Viens vite, y a une grosse araignée sur ma fenêtre !... »

- Oui, oui, mon gars ! Calme-toi et arrête de hurler !... J'suis pas encore sourd à ce point ! maugréa-t-il en se levant pour ramasser son journal éparpillé.

- Viens la voir, Papi... elle est toute bizarre... une drôle de couleur... et pis elle a une boule rouge... J'en ai jamais vu des comme ça... Elle doit être dangereuse...

- Ah, ah, ah, ah... s'esclaffa le grand-père en imaginant l'affreuse petite bête. »

Il haussa les épaules en ramassant les feuilles jonchant le sol mais Jo l'ayant attrapé par la main pour le tirer vers l'escalier, il lâcha une seconde fois son journal. Désolé, il contempla les feuilles sur le tapis et soupira avant de suivre, d'un air résigné, son petit-fils mort de trouille, mais excité comme un pou.

Debout devant le rebord de la fenêtre, John retint d'abord le rire qui lui vint en découvrant le monstre décrit par son petit-fils. Mais devant ses yeux apeurés, pour lui faire plaisir, il se pencha pour regarder de plus près cette curieuse petite araignée avec du jaune sur le corps et une étrange boule rouge sur le bout d'une de ses petites pattes. Inoffensive, la

bestiole semblait dormir tranquillement sur le bord de sa toile...

« Alors Papi ? Tu vois !... »

- Mouais... jamais vu ça !... T'as vu, elle a pris un papillon de nuit... Là, il est enroulé dans sa toile... Elle l'a encore pas dévoré...

- J'suis sûr qu'elle est véné... vénéneuse... articula Jo avec difficulté... Sa boule rouge là... c'est du poison... Tue-là Papi !...

- Venimeuse... c'est un drôle de petite sac rouge qu'elle a là... murmura le grand-père sans bouger, comme subjugué... Mais non, y a pas d'araignée dangereuse ici... ça se saurait... elle est belle ! Pourquoi veux-tu que je la tue ?

- C'est une d'ailleurs... Je te jure Papi, à la télé, tous les jours y parlent des animaux qui se sauvent... Des serpents... des araignées... Et si elle nous pique on va mourir... hurla soudain Jo en se reculant... »

Pris d'une soudaine panique, John attrapa l'encyclopédie qui traînait sur le bureau à côté de la fenêtre et assena un grand coup sur la toile, écrabouillant la petite bête dans un petit crissement particulier et un dégouttant gargouillis qui fit grimacer le gamin...

EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE UNIVERS-SALIS.

Arachnéenne Péripatétitiani : nf (scient.). petite araignée diurne des régions tempérées préférant la douceur de l'été à un ensoleillement trop intense ou une froidure trop vive. Elle aime à tisser sa toile dans les grandes villes du sud américain, au-dessus des fenêtres et des portes, près d'une lanterne ou sous un réverbère. Cette arachnoïde brune, d'as-

pect chétif se caractérise par un corps fin, de moins d'un centimètre de diamètre, pailleté de jaune. De type carnivore, elle se distingue de ses congénères européennes par ses petites pattes lisses et noires et un petit sac rouge très particulier qu'elle porte à l'extrémité d'une de ses pattes antérieures. Allant et venant devant sa toile, pour attirer ses proies, elle balance ce petit sac, véritable réflecteur de lumière, puis assomme ses proies avec, avant de les prendre dans sa toile. Plus connue sous le nom Belle de nuit (vulg. : pute).

ANGOISSES

PAR NATHALIE ROUYER

En descendant du train, la fourmilière humaine qui s'active sur les quais donne soudain le vertige à Marie. La jeune femme n'apprécie déjà que très peu la vie trépidante des grandes villes françaises, mais il lui semble qu'en Angleterre, c'est encore pire : les gens vivent ici à cent à l'heure !

Dans un brouhaha assommant, une nuée de passagers s'affolent et se bousculent, les uns pour descendre, les autres pour monter. Le train siffle, les roues fument, les hauts parleurs crépitent, des gens hurlent...

Soudain sa vue se trouble. Livide, Marie bat des paupières, ses yeux ne voient plus que du noir. Ses oreilles bourdonnent. Sa tête lui semble étrangement vide et ses jambes ne la portent plus. Elle s'écroule lourdement sur le voyageur qui la précède, sans avoir eu le temps de comprendre ce qui se

passait ...

Les lumières des néons l'éblouissent, Marie referme les yeux et grimace. Elle se sent nauséuse, la tête prête à éclater. Il lui semble que le roulement infernal des roues du train accompagné de coups de marteau, ricoche et résonne dans sa tête.

Une boule d'angoisse lui serre la gorge, l'empêchant de déglutir et de respirer correctement. Ses mains tâtent la surface dure et froide sur laquelle elle est allongée. Les rebords lui font penser à une table... Pourquoi songe-t-elle à une table de boucherie ?... Son imagination fertile devine déjà les grands couteaux suspendus au mur...

Les yeux toujours fermés, elle appelle d'une voix faible. Aucune réponse ne vient la rassurer. Mais tout semble si calme, si paisible. Elle frissonne se demandant avec anxiété dans quel endroit sordide elle se trouve puis porte une main tremblante à sa tête douloureuse. Elle attend quelques minutes que la sensation de malaise se calme un peu. Elle reste immobile en respirant profondément puis elle articule lentement :

- Allez ! C'est rien... calme toi, ma vieille Marie... Respire... là... Tu vois !... C'est mieux !

Elle attend encore... Rien, aucun bruit à part les battements de son cœur... Nouveau moment de calme angoissant...

- Non, tu ne vas pas mourir découpée en morceaux ! s'engueule-t-elle soudain violemment... Non, tu ne vas pas crever là ! Non, tu ne seras pas le dindon de la farce aujourd'hui !... Alors, maintenant, ça y est ! Arrête donc de penser à toutes ces conneries !

À son grand soulagement, Marie sent que son cœur retrouve un rythme plus régulier. Les tremblements de ses membres

s'atténuent aussi.

- Ouf, soupire-t-elle... Ouf, ça y est, ça passe !

Le visage crispé et les yeux légèrement plissés, elle affronte enfin la lumière crue de la pièce. Son regard rencontre d'abord le plafond blanc et les néons blafards. Elle se redresse prudemment et s'assoit maladroitement sur le rebord de la table. La vue encore trouble, elle cligne plusieurs fois des yeux alors que sa main cherche une mèche de cheveux. La douce caresse des cheveux qu'elle entortille entre ses doigts, la rassure et la reconforte. Maintenant, la vue et l'esprit plus clairs, elle peut enfin détailler la pièce.

Une armoire à pharmacie, un petit bureau, deux chaises, un grand évier, une poubelle, le tout en inox, dans un style qui lui rappelle un hôpital militaire en campagne. Et ce qu'elle imaginait être la table à découper d'un horrible boucher n'est qu'une simple table d'auscultation, un vieux modèle lui aussi en inox.

- On m'a transportée à l'hôpital... à cause de mon malaise... songe Marie pour se donner du courage.

Mais, l'absence de mouvement à l'extérieur et l'aspect trop « étincelant » de l'ensemble ne la rassure guère. Tout semble faux...

Dans le coin de la porte à côté de l'évier, elle aperçoit son parka sur un porte-manteau métallique et, juste en dessous, par terre, son sac à dos. Elle se lève enfin, doucement, avec d'innombrables précautions, mais attend une petite minute, debout, sans bouger. Rien ne se passe, elle déglutit puis tente un premier pas... C'est bon... Elle tient debout, c'est déjà ça de gagner. Elle inspire une nouvelle fois et se dirige lentement vers son sac sans le quitter du regard.

Mais ses jambes se dérobaient à nouveau sous elle et Marie ferme les yeux. Instinctivement, elle se raccroche à l'évier,

s'ordonnant mentalement de ne pas s'évanouir. Elle sent vite que ce n'est qu'un léger étourdissement et soulève lentement les paupières. Mais au lieu de se calmer, son cœur s'emballé à nouveau. Marie retient péniblement le cri qui l'étouffe à moitié...

Là, au fond de l'évier en inox, une mare de sang rouge sombre...

Un haut-le-cœur l'empêche de hurler, elle se laisse choir à côté de son sac. La peur qui la tenaille maintenant, canalise toute son énergie et la rend tout à coup plus lucide. Elle vérifie le contenu de son sac, puis se redresse très lentement en s'appuyant au porte-manteau. Elle tâte les poches de son parka. Son porte-feuille et son porte-monnaie y sont toujours.

- Bon, boucherie ou hôpital, tu ne vas pas t'attarder ici... Mieux vaut filer à l'anglaise... s'entend-elle murmurer... ou à la française... Peu importe, tire-toi de là, Marie !

L'angoisse est trop forte, elle s'appesantira une autre fois sur la qualité de son jeu de mot. Elle attrape prestement son parka lorsque la porte s'ouvre brutalement. Et Marie se retrouve coincée avec son sac entre la porte et le porte-manteau.

La montée d'adrénaline est si soudaine que la jeune femme, paniquée, ne peut retenir un cri strident. D'un coup brusque du postérieur, elle repousse violemment la porte qui se referme en claquant... Elle s'immobilise, aux aguets, puis se retourne vivement, en réalisant tout à coup qu'elle n'est plus seule dans la pièce.

En face d'elle, un petit bout de femme brune, un peu ronde, à peu près de son âge, la dévisage, ahurie. Certes gênée par sa propre attitude, Marie tente un sourire. Malgré tout, elle n'est pas certaine de ne pas avoir affaire à une « bouchère ».

Elle préfère s'excuser humblement :

- Pardon, Madame...

Pourtant, la dame au visage rond et poupon paraît dotée d'un bon caractère.

- Excusez-moi aussi d'avoir ouvert la porte sans prévenir !... explique-t-elle en souriant... Je m'appelle Betty et je suis infirmière... J'étais sur le quai, lorsque vous vous êtes évanouie en descendant du train... Vous savez cette vieille infirmerie ne sert plus... On envoie tout le monde à l'hôpital maintenant ! Mais pas moyen d'avoir une ambulance avant quelques heures, alors j'ai insisté pour qu'on vous trouve un endroit décent en attendant... Finalement, quelqu'un a pensé à ce vieux local inutilisé et deux vigiles ont aidé à vous porter jusqu'ici !

Marie voudrait bien la croire, mais il lui semble que quelque chose cloche dans son apparence. Elle la détaille cherchant un indice qui confirmerait ses soupçons : des cheveux courts, bruns, des petits yeux ronds et taquins à l'iris couleur noisette, de bonnes joues et des pommettes roses, des lèvres rieuses. Bref, tout le portrait d'une personne fort sympathique.

- Vous êtes française, n'est-ce pas ?... demande Betty, légèrement gênée par le regard inquisiteur de la jeune femme.

- Et où est votre blouse ?... interroge soudain Marie d'une voix qui se veut ferme.

- Je ne porte pas de blouse en dehors de mon travail !

- Vous devriez avoir un manteau alors !... Et un sac !

- Oui, bien sûr ! Je dois justement aller les récupérer...

Cette soi-disant infirmière, qui sourit avec autant de gentillesse, paraît beaucoup trop franche pour être honnête. Marie recule lentement en serrant son sac contre elle.

- Vous vous sentez mal ? s'enquiert Betty en la voyant

blémir...

Elle s'approche les mains tendues vers elle. Marie se réfugie derrière la table d'auscultation. La trace de sang séché qu'elle vient d'apercevoir sur la lèvre supérieure de la « bouchère » la convainc tout à fait. Elle l'imagine même en train de manger sa victime ! Cannibale ! C'est une bouchère cannibale !...

La rapidité nouvelle avec laquelle elle juge la situation lui redonne du courage et la peur lui confère une autorité insoupçonnée.

- Ne m'approchez pas ! ordonne Marie les dents serrées pour leur éviter de jouer des castagnettes...

Elle jette un œil à la porte, espérant qu'elle n'est pas fermée à clé. Et sous le regard médusé de Betty, elle commence à pousser la table devant elle.

- Marie... À quoi jouez vous donc ?

Le ton, gentil mais ferme, impressionne la jeune femme qui stoppe net.

- Comment connaissez-vous mon prénom ?... articule-t-elle lentement.

- Voyons Marie, j'ai regardé dans vos papiers... Au cas où vous auriez eu une maladie qui nécessite des soins particuliers... De quoi avez-vous peur, Marie ?

La voix calme et dissuasive commence à faire effet. Maintenant, Marie n'est plus aussi sûre d'elle. Son regard va et vient entre l'évier et le visage rassurant de Betty.

- Le sang... Là... Dans l'évier... s'écrie-t-elle soudain...

- Oh mais oui ! s'exclame Betty avec un sourire soulagé... Mais oui ! Je comprends tout !

Elle secoue la tête et s'esclaffe de bon cœur.

- Ce sang, c'est le mien... N'ayez pas peur Marie, je suis sujette à des hémorragies nasales assez impressionnantes...

Rien de bien grave, mais quand ça arrive, le sang coule à flot ! C'est pour ça qu'il y en a dans l'évier et les mouchoirs que j'ai utilisés sont dans la poubelle à côté !... Rassurez-vous, je ne suis pas le monstre auquel vous songez !...

Pas entièrement rassuré mais comme vidée par les émotions, Marie se sent soudain épuisée. Betty s'en rend compte et se précipite vers elle.

- Maintenant, asseyez-vous ! lui ordonne-t-elle en l'aidant à s'installer... Ou vous allez nous faire un nouveau malaise ! Lasse de combattre, la jeune femme se laisse faire. Elle jette un regard suppliant à la « bouchère cannibale » qui part d'un rire tonitruant. Surprise, Marie la regarde bouche bée. En voyant son air stupide, Betty rit de plus belle. Elle se dirige vers la porte et l'ouvre en grand puis se penche à l'extérieur.

- Messieurs ! Messieurs ! appelle-t-elle... Vous pouvez venir ? Laissant la porte ouverte, elle revient près de Marie qui la dévisage médusée.

Des pas résonnent. Un grand rouquin au visage couvert de taches de rousseur se précipite dans la pièce et dévisage les deux femmes, l'une debout souriante, l'autre assise l'air inquiet. Son uniforme indique qu'il est un vigile. Il est suivi d'un deuxième agent de surveillance, un petit brun rasé de près qui pose une mallette métallique contre le mur avant de refermer la porte.

- Un problème ? interroge le rouquin.

- Non, non, pas de problème !... intervient Betty en souriant... Voilà, Marie, les deux vigiles qui vous ont secourue !

La jeune femme, penaude, n'ose pas affronter le regard interrogatif des deux hommes.

- Messieurs, continue l'infirmière... vous travaillez ici certai-

nement depuis quelques années...

- Oui... Un certain temps déjà qu'on déambule ici ! répond évasivement le rouquin en s'approchant de Marie.

- Et vous avez dû en voir des fous, des suicidés et des paumés en tout genre ! continue Betty.

- Oui... confirme laconiquement le petit brun, les mains dans les poches.

- Cette délicieuse demoiselle voudrait seulement un renseignement... reprend Betty d'un air mystérieux... Elle s'inquiète de la présence d'une bouchère cannibale dans notre ville...

Les deux agents se concertent du regard quelques secondes. Betty garde son sérieux, mais ses yeux pétillent de plaisir.

- Jamais entendu parler de ça ! s'exclame le rouquin d'un air interloqué... Une bouchère ?... Cannibale ?...

- Non, moi non plus, ça ne me dit rien ! renchérit le petit brun en secouant la tête... Bouchère et cannibale ?...

Le grand gaillard rouquin déshabille la jeune femme des yeux puis la dévore d'un regard d'envie avant d'éclater de rire.

Devant la mine ahurie de la jeune femme, Betty est secouée par un rire franc et massif. Le petit brun hilare se rapproche du trio. Marie réalise enfin l'absurdité de ses soupçons et, gagnée par le fou-rire communicatif de la sympathique infirmière et des deux vigiles, elle joint son rire clair aux leurs.

Profitant de l'euphorie générale, Betty recule contre la porte, sort une clé de sa poche, l'introduit dans la serrure et la tourne doucement. Toujours assise sur la table d'auscultation, Marie rit maintenant de bon cœur.

L'infirmière croise le regard interrogatif du rouquin et répond par un petit signe affirmatif de la tête. Le petit brun

intercepte l'échange et envoie un clin d'œil entendu à son collègue.

Marie sent un soudain refroidissement dans l'atmosphère : les rires se sont tus brusquement. Trop tard, les deux soi-disant vigiles lui sautent dessus, la bâillonnent, la ficellent sur la table.

Les yeux exorbités par la peur, la jeune femme cherche Betty du regard.

Debout près de la porte, elle lui tourne le dos. Elle s'agenouille lentement devant la mallette qu'elle ouvre délicatement...

- Délicieuse petite Marie ! articule-t-elle doucement... Tu n'as pas eu de chance aujourd'hui... en croisant ma route...

- Et les garçons bouchers ! exulte le rouquin avec un rire sardonique.

La lumière des néons se reflète sur les lames propres et nettes des grands couteaux de cuisine que l'infirmière extrait de la mallette.

Avant de sombrer dans le noir, Marie a une dernière pensée...

Elle, dindon de la farce !... Mais quelle dinde !...

BELLE FAMILLE

PAR NATHALIE ROUYER

Les bruits de la rue tirèrent Lise de son sommeil. La jeune femme s'étira longuement. Le ramassage des ordures ménagères étaient un des repères habituels de ses fins de nuit citadine. Elle ouvrit les yeux et promena un regard satisfait sur son petit deux pièces de la rue Des Ponts, un petit appartement d'étudiant, vétuste mais propre, qu'elle avait aménagé avec goût. Elle souriait, heureuse de vivre et de prendre son temps. Pas de cours...

C'était un jour nouveau qui se levait et, finalement, Lise n'attendit pas que le réveil sonne pour sauter du lit. Aujourd'hui, c'était LE grand jour ! Le jour J ! Pierre était sûrement aussi excité qu'elle ! Prise d'une angoisse subite, elle stoppa net son élan joyeux. Et si elle ne plaisait pas à sa belle famille ? Et si les parents de Pierre ne l'accueillait pas à bras ouverts ? Après tout, elle ne serait qu'une pièce rapportée et malgré toute la gentillesse de son fiancé, elle,

elle avait besoin de se sentir aimée partout où elle séjournait. Lise était la fille unique d'un vieux couple issu de la bourgeoisie campagnarde. Ses parents l'avaient élevée et choyée dans un cocon de tendresse, répondant à toutes ses demandes. Elle avait l'habitude d'être le centre d'intérêt de toute la maisonnée. Certes, elle avait satisfait leurs attentes : toujours bonne élève, étudiante en faculté de lettres à Nancy, elle se destinait au professorat. Professeur de langues étrangères ou de français, elle n'avait pas encore décidé.

Assise sur le rebord du lit, Lise prit une longue et profonde inspiration. Elle savait ce qu'elle voulait ! Ce n'est pas avec la belle famille qu'elle allait faire sa vie mais avec Pierre, son cher et tendre Pierre ! Retrouvant toute sa joie de vivre, elle se leva déterminée à faire tout ce qu'il fallait pour que ce grand jour soit réussi.

D'abord faire un brin de toilette et ensuite choisir ses vêtements !

Elle devait rester simple tout en étant impeccable. Sa robe à fleurs, ses petits vernis noirs et le gilet de laine bleu feront bonne impression. Pas de maquillage exubérant, le minimum acceptable pour une jeune fille de bonne famille et les cheveux tirés en arrière et retenus par un flot, achèveront le tableau...

Elle finissait à peine de se préparer qu'un coup de sonnette impatient retentit. Pierre l'attendait, il était l'heure d'y aller !

Le paysage défilait derrière la vitre de la 2 CV. Lise était impatiente d'arriver, pourtant elle ressentait une soudaine envie de retenir le temps. Les angoisses du matin ressurgissaient au fur et à mesure qu'approchait le moment de la rencontre.

- Encore quelques minutes et on y est ! s'écria joyusement

Pierre.

Le regard de Lise s'attarda un instant sur le profil de son fiancé. Un front haut, des sourcils fournis sans être trop épais, un nez aquilin, des lèvres rieuses, un menton fier et volontaire... Une bouffée d'amour la submergea et elle dut inspirer profondément pour se contrôler. Oui, elle l'aimait vraiment son Pierre et rien ni personne ne les sépareraient !

- Tu ne dis rien ? s'étonna Pierre... Tu as peur ?

Lise eut un petit rire jaune qui n'échappa pas au jeune homme.

- Ne t'inquiète pas, chérie, tout va bien, se passer !... Ma mère veut juste te faire la peau et mon père espère bien te bouffer au dîner ! plaisanta-t-il en riant... Et c'est trop tard pour reculer parce qu'on est arrivés !

La Deudeuche longeait un lotissement coincé entre la route nationale et le canal de l'Est. Les habitations, constituées de deux logements contigus, avaient été construites dans des années 1900 pour les ouvriers des soudières de La Madeleine. La voiture s'arrêta devant l'une des rares maisons rénovées.

Pierre souriait, heureux de retrouver le lieu de son enfance et de faire partager ce bonheur à sa fiancée

- Voilà, c'est là que je suis né ! déclara-t-il fièrement en sortant de la voiture.

Lise descendit sans un mot. Elle découvrait la cité ouvrière avec toutes ses maisons alignées bâties à l'identique : le même jardinet à l'avant donnant sur la route et un potager à l'arrière s'ouvrant sur le canal.

- Tu viens ?

Après un sourire rassurant et un petit clin d'œil engageant, il lui prit gentiment la main et l'entraîna sur le petit chemin en pierre qui conduisait à la maison.

- On est derrière, près du canal ! retentit une grosse voix qui fit sursauter Lise.

- C'est mon père ! expliqua doucement Pierre en lui serrant la main...

Ils contournèrent la maison et s'arrêtèrent devant un jardinet partagé en deux par un sentier empierré bordé de rosiers aux fleurs prêtes à éclore. D'un côté, un potager aux alignements de légumes bien définis, et de l'autre un petit verger composé de plusieurs variétés d'arbres fruitiers : prunier, mirabellier, pommier, cerisier, poirier, cognassier... Le père de Pierre terminait de repiquer des pieds de tomates pendant que sa mère retirait les mauvaises herbes qui commençaient à repousser entre les trochées de salades. Elle releva la tête et fit signe aux jeunes gens. Elle sortit du potager en frottant ses mains sur son tablier et s'avança vers eux, un large sourire éclairant son visage buriné.

Lise ne sut jamais quelle pulsion la poussa soudain mais, plantant son fiancé sur place, elle s'élança seule sur le sentier. Bien mal lui prit, elle trébucha sur une pierre qui dépassait un peu plus que les autres et s'étala aux pieds de sa future belle-maman.

- Vous n'êtes pas obligée de m'embrasser les pieds pour gagner mon affection, ma fille ! s'exclama-t-elle pince sans rire.

Pierre et son père se précipitèrent en même temps au secours de la jeune femme rouge de confusion qui tentait maladroitement de se relever. Belle-maman essayait bien de l'aider maintenant, mais, riant de trop bon cœur, elle n'avait plus assez de force !

À peine Lise se retrouva-t-elle sur ses deux pieds que son beau-père l'attrapa par la taille et la gratifia d'une bise retentissante sur chaque joue.

- Bienvenue dans la famille, jolie mademoiselle ! s'écria-t-il ravi.

La grimace de surprise qui s'afficha sur le visage de Lise déclencha l'hilarité de Pierre et de ses parents. Oubliant sa mésaventure, la jeune femme sourit de les voir tous les trois si complices. Sa belle mère l'embrassa à son tour.

- Vous avez un sourire adorable, Lise ! Bienvenue dans la famille !

LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE POUBELLE

PAR RÉMY DE BORES

Il n'y a qu'à moi que ça arrive. Je pars tranquillement en vacances dans un petit coin d'Anjou, entre Loire et coteaux, je repère un hôtel pas trop cloche un peu à l'écart des itinéraires touristiques, un restaurant à la carte alléchante et un petit havre de verdure sur un bras mort du fleuve pour regarder les poissons faire la nique aux pêcheurs. Tout va bien, j'ai même ferré une blondinette, format poche, la jolie trentaine, l'accent mélodieux, avec juste ce qu'il faut de rondeurs pour remplir la main d'un honnête travailleur, des yeux coquins et un sourire plein de promesses.

Et puis boum ! patatras, catastrophe ! Tout s'écroule, plus d'hôtel, plus de verdure, plus de rivière, plus de colline. Plus

de blondine non plus.

Dites-moi, vous ne croyez pas qu'il picole un peu, le grand Barbu, là-haut ?

En plus, me voilà à parler - écrire - tout seul.

Quand je pense que mon toubib voulait que je me repose au calme !

Quand il saura ! C'est fou, ce que c'est calme un cimetière, surtout quand un coteau entier s'est endormi sur un village et ses habitants.

Au fait, et moi ? Quelle vilaine blague, il m'a fait, le vilain créateur maladroit ! Démolisseur, plutôt, parce que sa création, parlons-en !

Plus rien ne tient debout, tout est de guingois, même le beau fleuve majestueux, peint par Léonardo, chanté par Joachim et aimé par Carmet, mon maître es-Bourgueil.

Va falloir faire un sacré ménage s'ils veulent revoir des touristes. Ce qui me navre, c'est que, tant du côté de Montlouis que du Layon, il va se passer du temps avant les prochaines vendanges. J'espère que les caves et caveaux qui bordent la nationale sinueuse ont résisté et que les précieuses bouteilles de blanc liquoreux, de rosé frais et de Cabernet perlé sont toujours en état d'être dégustées.

Je suis quand même venu ici pour ça, en plus de calme et des souriantes Magyares.

À perte de vue, tout semble dévasté. J'imagine que, là-bas, derrière l'horizon, les secours s'organisent ; d'ailleurs, il me semble entendre les sirènes et les taches écarlates, au-delà du regard, ressemblent fort aux camions de pompiers ces vaillants soldats du feu qui, pour une fois, n'auront rien à éteindre, pas même une cigarette puisque je ne fume plus.

Je m'aperçois que ma concision nuit à mon récit. Un petit résumé des épisodes précédents s'impose peut-être.

Il était environ neuf heures du soir, une petite brise venue de l'océan apaisait la soirée après une journée étouffante. Le soleil disparu embrasait les petits nuages dans une symphonie de rouge carminé. J'étais sorti sur la terrasse, en rupture de dessert, pour savourer mon café tranquillement pendant que les autres convives faisaient résonner couteaux et fourchettes contre la faïence bleue. Deux pêcheurs attardés vidaient un fond de blanc en commentant leur journée, peu pressés de retrouver leurs logis où leurs Bobonnes les attendaient en bougonnant. C'était l'heure où les grands fauves vont boire et où l'homme normal aspire à trouver des bras accueillants pour une nuit ou plus. J'aimerais bien savoir ce qu'est devenue ma petite Hongroise aux yeux bleus. Je l'ai perdue de vue en fin d'après-midi. J'espère qu'un des bellâtres du cru ne me l'a pas fauchée. Elle m'a promis de venir se promener avec moi, pour voir les grenouilles. En fait de grenouille, c'est plutôt aux cuisses que je pensais, enfin, aux siennes. Après tout, elle et moi, nous sommes largement majeurs et elle ne semblait pas contre un peu de tendresse au clair de lune. C'est, du moins, ce que ses lèvres m'avaient dit, lors d'un bref, mais succulent baiser. Un petit courant d'air, la porte de l'hôtel vient de s'ouvrir, un parfum délicat taquine mes narines, j'attends encore quelques secondes avant de me retourner, et...

Un bruit, d'abord, puis, le plancher de chêne bouge, les deux tables et les quatre fauteuils de teck se mettent à danser la gigue. Ma tasse tangué sur sa soucoupe. Un grondement sourd qui enfle jusqu'à couvrir tous les autres bruits. Je n'entends plus rien que ce roulement de tambour grave, puissant, palpable, solide. Deux mains s'accrochent à moi, une à mon épaule, l'autre à ma hanche, des doigts fins et blancs s'incrument dans mes chairs. J'ai lâché ma tasse qui

tombe au sol sans que je ne l'entende, une tache sombre vibre entre mes pieds, la tasse et la soucoupe s'éloignent, chacune de son côté. Et puis, un autre bruit vient supplanter le grondement, un bruit de pierre roulant sur la pierre, de bois qui se déchire, de métal qui se tord, et d'autres bruits, organiques, des cris de femmes, des pleurs d'enfants, des hurlements d'hommes...

Je tombe, je roule, je suis dans le plus grand et le plus démoniaque des grands-huits, l'attraction foraine de l'année : « Entrez, entrez ! Mesdames et Messieurs, venez danser avec la mort, frisson garanti et serrez bien vos petites amies ! ». Je tente de résister, de garder la tête froide dans ce maels-tröm de parpaings, bardeaux, tables, chaises, verre pillé et autres, mais je perds la notion du temps, je perds la notion de bas, de haut, de gauche, de droite. Je perds la mémoire, je perds mon souffle, je perds ma vie.

Et c'est le silence...

J'ai mal. Mon corps n'est qu'une seule et unique douleur. Une masse de plusieurs tonnes pèse sur mon dos et deux plaies vives sont ouvertes dans mon épaule droite et dans ma hanche gauche. Je reprends lentement mes esprits.

Mort ? Vivant ? Mourant ? Rien que d'excellentes questions auxquelles je ne peux malheureusement pas répondre. Pas encore !

Je tente de me repérer dans l'espace et après quelques instants d'incertitude, je retrouve la logique. Je suis couché sur le flanc droit. Mon bras est coincé en arrière et je ne peux pas bouger mon corps pour l'extraire. Mon bras gauche est libre, mais mon épaule est bloquée contre une paroi solide que je ne peux identifier. Je peux remuer la tête et je respire. En fait, malgré la nuit, et grâce à la lune, j'ai un peu l'impression de voir le monde sur une petite télé, de

celle que les accros du foot emportent partout, histoire de polluer le monde de leurs hurlements hystériques chaque fois qu'un imbécile en bleu évite un imbécile en rouge.

Un jour gris se lève et je contemple enfin mon univers. Comme je le disais - l'écrivais - plus haut, le Syndicat d'Initiative du Val de Loire va devoir se démener s'il veut revoir des touristes dans ce terrain vague. À perte de vue, je ne distingue que gravats, matériels déglingués et terres malsaines jonchées de détrit. À hauteur de mes yeux, se trouve un trou en forme de terrier, long d'une vingtaine de centimètres et large d'à peine quinze, clos par ce qui semble être un châssis vitré. Il fait frais et je sens un courant d'air qui traverse ma prison. Si ce n'était cette vache crevée qui pèse sur mon dos et ma claustrophobie malade, je trouverais même l'endroit agréable.

Il règne un silence terrifiant dans ma tanière et je suppose que le double vitrage, même étoilé, qui obture la sortie ne doit pas faciliter la communication avec l'extérieur. De toute façon, mon bras n'est ni assez long ni assez mobile pour toquer après le hublot.

Un orage sévit dehors, mais je n'entends ni la pluie ni le tonnerre. J'ai mal partout, particulièrement à la hanche gauche et à l'épaule droite. Je tâte du bout des doigts ces endroits douloureux et j'ai un peu de mal à réaliser ce que je sens. C'est dur, frais, recourbé et suffisamment acéré pour avoir fait couler du sang. Et soudain, je me remémore les derniers instants avant la catastrophe : un froissement de vêtements, une sensation de présence feutrée, un parfum entêtant. Une femme ! Une femme était près de moi et s'est agrippée à moi pendant que le carrousel infernal prenait son élan pour le saut de l'ange. Et ce sont ses doigts qui me déchirent la peau.

« Birgitt ? Birgitt... c'est toi mon petit cœur ? »

Je n'obtiens pour toute réponse qu'un vague vagissement. Je tenterais bien les quelques mots de Hongrois qu'elle m'a appris, mais j'ai peur d'ajouter à la confusion. De toute façon, une blondinette de poche ne peut pas peser aussi lourd dans mon dos.

« Qui êtes-vous ? »

Toujours aucune réponse. Alors, j'essaie de trouver des indices. Les doigts incrustés dans la chair sont robustes mais fins et le parfum que je sens, à présent, n'a rien à voir avec le N° 19 de ma conquête qui donne envie de croquer dans sa peau comme dans un fruit délicieux. On dirait plutôt un truc concocté à la maison, mais pas dans la salle de bain, dans la cuisine, peut-être. J'y trouve de la cannelle, de la vanille, de la coriandre et l'odeur particulière des chewing-gums roses de mon enfance. Ce n'est pas un parfum de femme, mais plutôt de petite-fille, d'adolescente. En matière d'ados dans l'hôtel, il y a pléthore. C'est l'avantage et l'inconvénient de ces pensions de famille à l'écart des grandes routes. Le bubon et le bouton y fleurissent, ça glousse et ça pouffe, ça s'essaye à la séduction. Et le quarantenaire disponible est une proie de choix pour ces apprenties sorcières. Qui est donc la gagnante du concours ? Sûrement pas Élodie, la serveuse maigre comme un clou, qui s'obstine à porter des shorts dans lesquels ses cuisses décharnées flotent désespérément et des corsages découpés bas qu'aucune trace de poitrine ne vient déformer. Alors, la petite rouquine qui ne quitte pas ses parents d'une semelle avec ses rondeurs aguichantes ferait une bonne candidate si, précisément, elle s'émancipait. Et la grande bringue toute en os et en poils sombres qui lit ostensiblement mes romans en attendant que je la remarque ? Non, je ne pense pas ; en

plus, elle sent des aisselles dès le matin. Je continue ma revue de portraits.

C'est vrai que j'ai l'œil professionnel. Observer ses contemporains est essentiel pour pouvoir inventer des personnages qui ressemblent à de vraies gens. La prétendue imagination des écrivains n'est en fait qu'une habileté innée à travestir la vérité, et, malgré le couplet faussement innocent qui sert d'exergue à tous nos écrits, les événements décrits et les personnages ne sont jamais imaginaires. Ils sont tout au plus maquillés et présentés avec un éclairage différent.

J'ai passé en revue toutes les minettes du coin, y compris les plus improbables. J'ai même pensé qu'une mère de famille avait chipé le parfum de sa fille. Et puis, la lumière s'est faite enfin. Comment s'appelle-t-elle au fait ? Bégonia, Pétunia, Magnolia... non... Camélia... C'est ça Camélia, la monumentale Camélia, avec sa carrure de bûcheron canadien, qui me dépasse d'une bonne tête, se teint en blonde avec des produits à deux balles et dissimule ses complexes sous des pantalons quadruple-XL et des t-shirts amples qui s'arrêtent bien au-dessus du nombril, révélant au monde entier une grosse fleur rose - un camélia ? - flottant sur ses bourrelets. C'est à des détails comme ceux-là que l'on mesure la fragilité de la mémoire humaine. J'ai passé en revue toutes les jeunes filles et jeunes femmes un peu consommables et j'ai ignoré la seule vraie cliente. Depuis que je chasse la Magyare, elle ne décolère pas, me jetant des œillades assassines et me suivant comme une ombre. Je dois avouer que, plus par jeu que par véritable envie, je l'ai draguée un soir d'ennui. J'ai trouvé touchant ses appâts démesurés et son acné tenace qui lui dévore le visage et le cou. Et j'ai trouvé sa conversation intéressante pour une gamine de quinze printemps. Elle m'a étonné par sa

connaissance des grands auteurs et son érudition sur mes Maîtres que sont Hemingway, Faulkner et Fitzgerald. Dire que je l'ai draguée est d'ailleurs un peu exagéré pour parler d'un ou deux verres de coca et d'un baiser léger au coin des lèvres, seul endroit intact dans son brasier effervescent.

Le souffle rauque dans mes oreilles est plutôt rassurant, la ravissante dort.

« Eh ! Beauté... ça va ? Tu es entière ? »

Un geignement, un bâillement : Aurore sortant de son sommeil centenaire.

« Ça va Beauté ? Tu es entière ?

- Ça va ! Où sommes-nous ?

- Je n'en sais trop rien. Dans les ruines de l'hôtel, je présume.

- Je ne peux pas bouger !

- Bienvenue au club ! Tu te sens bien, quand même ?

- Oui, je crois. Un peu sonnée, mais je vais bien. »

Je réussis à soulager mon bras droit de quelques millimètres, ce qui permet au sang de chasser l'ankylose. Une fois les fourmis enfuies, j'ai de nouveau quelques sensations de cette main tordue dans mon dos. Des sensations agréables, je dois dire : sous ma paume un matériau doux et souple, tiède et lisse et au bout de mes doigts un tissu soyeux. Ma libido se réveille. Je n'aurais jamais pensé finir ma vie dans les bras d'une jeune fille, avec ma main glissée dans sa culotte.

« Excuse-moi si je suis cavalier, mais c'est indépendant de ma volonté, je te le jure.

- C'est votre main ?

- Je le crains fort, en effet. Je crains également de ne pouvoir la retirer.

- Ça ne me gêne pas vraiment.

Elle pouffe, un rire de gorge avec des roucoulades.

- Quel dommage seulement que vos doigts ne soient pas plus longs. »

Pure jeune fille ! Tu parles... Il n'y en a plus, faut en refaire. Celle-ci me semble bien délurée pour son âge. Mais, ils apprennent quoi, les gosses, à l'école ? On leur donne le Divin Marquis à lire en CM2 ? Je savais qu'il existait des cours d'éducation sexuelle, pas qu'il y avait des travaux dirigés.

« Eh bien, Jeune Demoiselle, en voilà un langage !

- Je vous ai choqué ?

- Honnêtement, il m'en faut plus que ça. Quel âge as-tu ?

- Quinze... la majorité sexuelle... vous pouvez y aller sans risque... ce n'est même pas un délit. »

À nouveau ce rire dérangeant de sous-entendu.

« Je vous jure que je ne porterai pas plainte... Au contraire.

- Cesse de dire des bêtises. Je suis un peu trop vieux pour toi et franchement, je préfère les filles plus mûres avec un peu d'expérience. C'est important l'expérience, ça permet de se laisser aller. C'est plus simple.

- Rassurez-vous, je ne suis pas compliquée. J'ai juste besoin de quelques caresses...

- Stop Jeune Fille ! Je ne veux pas te suivre sur ce terrain glissant. »

Elle soupire. Je ne sais que penser de ce soupir : dépit, dédain, attente sournoise, récupération après une petite escarmouche sans importance. Je ne suis pas contre quelques grivoiseries, au contraire, mais les discussions de cul avec une gamine boutonneuse, merci beaucoup.

Depuis combien de temps sommes-nous enfermés, maintenant ? Difficile d'être précis, le ciel est bas et ma lucarne n'est pas assez vaste pour me permettre des estimations fiables. Il n'y a même pas d'ombre dans ce chantier de

démolition. Où sont donc les pompiers, les pisteurs, les chiens, les toubibs, les gendarmes ? Où sont les secours, bon sang ? Je paye des impôts, j'ai droit à ma protection civile, à mon hélicoptère, à mon labrador, à mon sauveteur.

« Tu pèses une tonne, petite. Tu ne peux pas essayer de te décoller un peu, pour que je puisse respirer mieux et récupérer mon foutu bras.

- Ah c'est délicat ! Non seulement Monsieur ne veut pas me faire la cour, mais en plus il me traite de grosse. Je ne pèse pas une tonne, d'abord, seulement cent cinq kilos pour un mètre quatre-vingt-sept. Le docteur dit que c'est parce que j'ai un gros squelette et une masse musculaire en conséquence. J'ai seulement dix-sept kilos à perdre. Je ne suis pas grosse ! Arrêtez de dire que je suis grosse ! »

Pas de rire ambigu, cette fois, juste de bonnes grosses larmes et de petits sanglots de fillette.

« Arrête de pleurer, Beauté... Je n'ai pas voulu te vexer. C'était juste une façon de parler, je sais bien que tu ne pèses pas une tonne...

- Cent cinq, peut-être même cent quatre, je ne me suis pas pesée ce matin. Et hier soir, j'ai loupé le dessert. Je croyais que...

- Tu croyais quoi ?

- Je croyais que... je croyais que vous alliez retrouver la blonde... Là ! je l'ai dit... »

Cette fois, c'est moi qui ris... qui ris fort, longtemps, un fou rire inextinguible et communicatif qui nous fait oublier un instant ce cercueil ouaté, silencieux, isolé du monde, hors du monde.

« C'est à ce point-là ? Je suis plus important qu'un chariot des desserts ? plus important que les éclairs, la crème renversée, la mousse caramélisée, le clafoutis aux cerises, les

profiteroles et le banana split. Tu me vois flatté par tant d'abnégation. En fait, reconnais-le, c'est la jalousie qui t'a fait oublier les desserts.

- Oui, bon ! On ne va pas en faire tout un plat non plus. C'est que je la surveille, moi, la Polaque...

- Elle n'est pas Polonaise, mais Hongroise.

- Elle est blonde toujours, et mignonne. J'ai toujours voulu être « mignonne ». Mais on n'est pas « mignonne » quand on fait un mètre quatre-vingt-sept, on est seulement... grosse.

- Arrête ta parano. Il y a bien un joueur de basket ou un balèze quelconque dans ton lycée ?

- Dans mon collègue ! En plus, j'ai redoublé ma troisième. Ouais, des grands, il y en a, mais ils préfèrent les petites « mignonnes », personne n'aime les grosses connes d'un mètre quatre-vingt-sept qui pèsent une tonne.

De nouveaux sanglots, de nouvelles larmes qui choient dans mon cou.

« Allons, Beauté, maligne et délurée comme tu es, tu ne vas pas me dire que...

- Et bien non... jamais... une grosse conne d'une tonne, encore pucelle à quinze ans passés.

- Tu as bien le temps de t'inquiéter de ça. être vierge, ce n'est quand même pas une tare. Il y a même des mecs qui te voudraient juste pour ça.

- Et vous ?

- Ne recommence pas. On discute, pas autre chose. Et puis, dans notre position, la gaudriole ne va pas être facile. Si j'étais derrière toi... Stop ! Tu vois ce que tu me fais dire avec tes délires ? »

Encore ce rire rauque qui met les nerfs en pelote.

« Ce n'est pas moi qui ai ma main dans votre pantalon, tout de même.

- Là, tu marques un point. Mais je plaide non coupable. Par contre, en parlant de mains, si tu pouvais retirer tes ongles de ma peau, ça me soulagerait.

- Je ne peux pas, c'est comme si j'étais paralysée. Je vous fais mal ?

- Pas plus que les deux mille sept cents os que j'ai dû me casser, ni mes sept mille trois cent vingt-cinq ecchymoses. Pas plus que les fourmis qui dévorent ma main droite.

- Mon Dieu... Mais alors, elles me dévorent aussi la...

- Fais bien gaffe à ce que tu vas dire ! »

Roucoulement douloureux. J'ai beau savoir que mon érection est surtout due au Cabernet d'hier soir, je sais que ce bruit de gorge n'y est pas étranger.

« Tu es agaçante Beauté... Il devrait y avoir des lois contre les Minettes trop gourmandes qui profitent de la fragilité des hommes. »

Des dents chaudes se referment sur mon cou et un bruit de succion résonne.

« Arrête ! Ce n'est pas loyal ce que tu es en train de faire. Je suis vieux, fatigué, j'ai mal et j'ai une mante religieuse qui me dévore le cou. Au moins, le mâle consomme avant de se faire bouffer.

- Je te l'ai proposé, beau Mâle !

- Ah, on se tutoie, maintenant ?

- J'adore tes oreilles... Tu n'as même pas de poils dedans...

- C'est parce que je m'épile.

- Et tu voudras que je m'épile, moi aussi ? Tu sais, en vrai je suis brune... avec plein de poils...

- Arrête tes gamineries. Parle-moi plutôt de toi, de ta vie, de tes espoirs, de tes attentes...

- C'est bien des questions de mecs. Nous les femmes, nos espoirs, nos attentes, tout ça... c'est juste trouver un homme

et faire des enfants, faire le ménage, la lessive, s'acheter des fringues, se faire belle et servir son seigneur et maître.

- Qu'est-ce qui te prend ? Ça n'existe plus ça... Les femmes veulent un métier, une carrière, le respect, la liberté.

- Et bien, pas moi. Je veux juste aimer et être aimée.

- Qui a bien pu ? ou plutôt qu'est-ce qui a bien pu te rendre comme ça ?

- Un homme... qui m'a refusée... Un homme qui préfère les petites Polaqes. Si je veux séduire, il faut bien que je fasse des promesses... comme les hommes politiques quand ils veulent être élus...

- Tu es une drôle de fille !

Un silence lourd de sens s'installe dans notre tombeau. La pluie a cessé et un maigre rayon de soleil éclaire les débris de notre vie.

« Au secours ! On est coincés ! Aidez-nous !

- Au secours ! Aidez-moi ! Cet homme ne veut pas de moi !

- Que tu peux être collante, Beauté ! Si tu attendais au moins que je dispose de mes deux mains...

- Pour me caresser ?

- Non... pour te mettre la fessée de ta vie... et te renvoyer à ton père et à tes études. »

Le rire qui la secoue est à la mesure de ma colère. Ses lèvres se referment sur mon oreille droite et elle murmure :

« Mon père, il y a longtemps qu'il est parti, avec une Polaque ou une traînée de blondasse du même genre et ma mère en crève. Chaque fois que je veux me détendre un peu, je viens chez ma tante, ça me change les idées. Il y a parfois des hommes intéressants qui me payent un coca, discutent avec moi toute une soirée et m'embrassent sur la bouche pour me dire bonsoir.

- Ce n'était pas sur la bouche... enfin, pas vraiment.

- Mais le coeur y était, n'est-ce pas ? C'était amusant de jouer les séducteurs avec une adolescente : « Vous êtes charmante, Mademoiselle. », « J'adore votre parfum, Mademoiselle. » « Vous avez des yeux magnifiques. » Et la grosse conne qui pèse une tonne, elle se dit : « C'est lui, c'est l'homme de ma vie ! ». Et alors, il y a une Polaque qui passe avec ses tresses blondes, ses yeux bleus et ses petits nichons aux vents et la grosse conne d'une tonne se sent trahie. »

Elle pleure à chaudes larmes, la bouche posée sur mon oreille, son souffle parfumé au chewing-gum rose embrasé par le désespoir.

« Excuse-moi ! J'étais sincère au moment où je t'ai dit tout ça. Zut, après tout, tu ne peux pas vouloir un homme et lui en vouloir d'être un homme. Je n'ai pas voulu te séduire, je le jure ! J'ai juste voulu que, pour une soirée, tu te sentes une femme. Je sais bien qu'on ne doit pas jouer avec le coeur des petites-filles fragiles. Je regrette vraiment de t'avoir froissée. Je n'ai jamais voulu te faire de mal. »

La pluie est revenue en force. Un peu d'eau, dévalant de je ne sais où, mouille mes vêtements. Le plus drôle c'est que mon pire cauchemar, c'est justement de finir noyé dans un trou d'où je ne peux sortir.

« Au secours ! Aidez-nous ! Mon amie est trop jeune pour mourir ! Quinze ans, c'est trop jeune !

- Oui, je ne veux pas mourir ! Avant, je veux vivre, je veux baiser et être baisée... ! »

Je ne réponds pas. Je ne veux plus répondre à ses provocations. Je serais trop raisonnable, trop pragmatique. Je semblerais trop comme il faut, alors que je me sens coupable, coupable de l'avoir séduite un soir de spleen, parce qu'elle était la seule créature prête à m'écouter, parce que dans la pénombre, j'en étais arrivé à oublier son âge, ses

épaules de déménageur et ses boutons pour ne plus voir que la pointe de ses seins dressés sous son t-shirt rose orné d'une Princesse de Manga dans un cœur de strass, ses lèvres pulpeuses, son sourire séduisant et sa blondeur plus que suspecte. Allez, j'avoue avoir même pensé, un instant...

« Tu veux que je te raconte ma première fois ? »

Le son de sa voix m'a surpris en pleine introspection et le retour sur un plan scabreux m'inquiète.

« Ben ! Tu m'as dit tout à l'heure que tu es vierge. Il faudrait savoir.

- Justement, c'est pour ça que c'est drôle.

- Vas-y, je ne suis plus à ça près.

- Installe-toi confortablement, je commence.

- C'est beau d'être jeune, vas-y, raconte-moi ta première fois. »

Sa voix se fait chaude, on sent que c'est à la fois un beau souvenir et une défaite cuisante.

« J'avais trouvé un petit ami qui voulait bien... enfin, c'était surtout lui qui voulait. C'était l'année dernière, j'avais encore mes illusions. Pendant quinze jours, il en a parlé. Il connaissait plein de choses, il m'a montré les bouquins de son frère, il m'a raconté comment ce serait, il m'a appris à embrasser avec la langue... même que j'ai failli vomir, la première fois. J'avais confiance parce qu'il était plus grand que moi... enfin, je veux dire plus âgé, parce que pour la taille... il m'arrivait à l'épaule. Il a acheté ce qu'il fallait et puis, un soir, il m'a emmené en boîte. J'ai triché sur mon âge, mais ce n'est pas difficile quand on est une grosse conne d'une tonne. Pendant que les autres dansaient sur la piste, il a posé ses mains partout, sur mes seins, sur mes cuisses, sur mon ventre, sur mes fesses. Parfois, c'était bon, parfois, ça m'agaçait un peu, une fois, il m'a fait mal. La

soirée tirait à sa fin quand il s'est enfin décidé. On est allé dans les toilettes. Au départ, il devait se mettre sur la cuvette et je devais m'asseoir sur lui. Mais finalement, il a voulu faire ça debout. Alors, j'ai enlevé ma culotte, que j'ai gardée serrée dans ma main, et j'ai relevé ma jupe. Il a baissé son jean et c'était exactement comme dans les bouquins de son frère, tout droit, tout dur, dressé vers le haut. Il a ouvert le sachet du préservatif avec les dents et a enfilé l'appareil. Il m'a dit « tourne-toi et pose tes mains sur la porte ». J'ai senti qu'il me prenait par les hanches, un tison ardent s'est glissé entre mes cuisses et puis il a crié. Un soupir que je n'oublierai pas et puis : « Merde, quel con ! ». Il m'a tirée en arrière et est sorti en laissant la porte ouverte avec moi, la jupe relevée et ma culotte à la main. Dans la cuvette, un morceau de plastique froissé laissait échapper un liquide épais. Je n'ai pas remis ma culotte, je n'ai pas tiré la chasse et j'ai demandé à un autre copain de me ramener à la maison. C'était ma première fois. Je suis toujours vierge.

- Tu n'as jamais réessayé ?

- Il faudrait, pour ça, je retrouve un autre imbécile ou un gentil Monsieur comme il faut qui aime la chair fraîche.

- Arrête ta rengaine, Beauté. Je t'ai dit non !

- Je sais, mais ça ne coûte rien d'essayer. J'ai même essayé les filles.

- Tu n'exagères pas un peu, là ?

- Non, je te jure. Juste après l'épisode de la boîte, j'en ai parlé avec Élodie, ma cousine. Elle est mignonne, ma cousine, tu ne trouves pas ?

- Trop maigre. Rien à ronger sur les os.

- Tu n'aimes pas les maigres. Alors, j'ai ma chance. Moi, je peux t'assurer qu'il y a de la viande à croquer.

- Arrête ton délire et finis ton histoire.

Un nouveau rire qui chavire et s'enroule autour de mes tripes.

- Donc, j'en parle avec Élodie qui me dit qu'elle en a terminé avec les bonshommes, que ce sont tous tocards et compagnie, infoutus de faire jouir les femmes. Alors, on est montées dans notre chambre et elle m'a expliqué où était le bouton de rose et comment il fallait le presser pour se faire plaisir. Elle m'a aussi expliqué que c'était bien de le faire toute seule, mais que c'était encore mieux quand... Là, elle s'est arrêtée, a regardé longuement la porte et a mis un doigt sur ses lèvres. « Je vais te dire un secret, m'a-t-elle murmuré, Maman et Mariette... ». Je n'ai pas vraiment compris, à ce moment-là, ce que la femme de chambre venait faire dans cette histoire. Elle s'est allongée sur le lit, a baissé son jean sur ses cuisses et a glissé ses deux mains dans son string. Elle a commencé à pousser des petits cris en bougeant ses hanches. Ça a bien duré dix minutes et puis, elle s'est redressée, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, puis elle est retombée inerte sur le dos. Ensuite, elle a voulu que je le fasse. J'ai baissé mon baggy, j'ai mis mes mains dans ma culotte, mais je n'ai pas trouvé le bouton de rose. Alors, ma cousine a mis une seule main avec les miennes, elle a trouvé du premier coup ce fameux bouton. J'ai senti une grande chaleur, j'ai frissonné et j'ai compris que ce que nous faisons était mal. Parce que ça ne pouvait qu'être mauvais, une chose aussi délicieuse. J'ai sauté du lit et plus jamais je n'ai regardé ma cousine de la même façon. »

Cette fois, la bougresse a réussi à me troubler. Autant son histoire pitoyable des chiottes du samedi soir m'avait plutôt fait sourire, autant, cette découverte de l'interdit engendré par le plaisir fait remonter ma tension d'un cran.

La nature humaine reprend le dessus. Ma vessie est mainte-

nant trop douloureuse. Je sais qu'il est incongru de demander où sont les toilettes pendant une conversation aussi brûlante que philosophique, mais il va falloir régler ce problème organique. Comment fait-on pour expliquer ça une jeune fille ?

« Beauté, tu vas m'excuser, mais le Cabernet d'hier soir me fait terriblement souffrir. Je sais bien que...

- Tu as raison, moi aussi j'ai envie de faire pipi...

- Toi, tu ne t'embarrasses pas des convenances.

- C'est pour tous ceux qui en ont de trop ! »

Alors, nous avons profité, l'un et l'autre, qu'un filet d'eau balayait notre tombeau pour soulager nos vessies, dans un silence pesant.

« Maintenant, c'est à toi. Tu me dois au moins une histoire.

- Je ne suis pas sûr que mes histoires soient aussi passionnantes que les tiennes.

- Tu rigoles... un romancier... qui n'aurait pas d'histoires.

- Ah ! Tu veux parler de ce genre d'histoires !

- Que nenni, Monsieur le Fat, Monsieur le Pontifiant, tu me dois une histoire qui me satisfasse.

- Mazette ! Tu as fait de gros progrès en Français !

- Normal, à force de fricoter avec un écrivain. Je veux ton histoire.

- Bof ! Il suffit de lire n'importe quelle revue littéraire pour en savoir plus que moi.

Un bruit de gorge et des lèvres câlines qui s'approchent de mon cou, déposent un baiser et murmurent :

« Je veux ton histoire, ta seule vraie histoire.

- Je crains de comprendre !

- L'histoire qui a marqué ta vie : ta première fois. »

Nouveau baiser délicat que j'aimerais lui rendre tant il me bouleverse.

« Sommes-nous devenus à ce point intimes ?

- Un peu, mon Bonhomme, au point que maintenant, je veux voir tes tripes et ton cœur.

- Et toi, Beauté, il est où, ton cœur ?

- Dans tes mains... pour la vie... tu peux même le briser, maintenant... je mourrai heureuse.

- Ne dis jamais de choses aussi définitives, mon Ange, l'amour éternel, c'est dans les romans de gare, quatre couples sur cinq divorcent.

- Pas les couples qui ont partagé le danger, pas ceux qui se sont raconté leur première fois... Pas ceux qui se sont pissés dessus... »

Nouvelle rigolade, celle qui vide la tête et transforme un sépulcre en dernier salon où l'on cause. Une boule d'angoisse naît dans ma gorge. Elle a raison la petite, la première fois, c'est l'Histoire de notre vie, avec un H majuscule, l'histoire que je n'ai jamais racontée à personne, que je ne me suis jamais racontée à moi-même. Une histoire que je vais livrer à ce qui restera peut-être ma seconde première fois.

« C'était au printemps, non, avant le Printemps, le 9 mars, le jour de la Sainte Françoise. Et ça ne tombait pas trop mal puisqu'elle s'appelait Francine. Nous étions vierges tous les deux. Et pourtant, nous n'étions pas tout jeune, ni l'un ni l'autre parce qu'en ce temps-là, la hantise des filles, c'était de tomber enceinte. Alors, nous avons attendu que ma fiancée soit majeure pour aller consulter un gynécologue et obtenir la pilule...

- Il n'y avait pas de capotes ?

- Si sûrement, mais c'était réservé aux voyous et aux filles de mauvaise vie. Aucun jeune homme respectable n'aurait osé affronter le regard scrutateur du pharmacien ou pire de la pharmacienne. Mon amie avait atteint sa majorité fin

février et prenait la pilule depuis le 2 mars. Mais, on ne saura jamais pourquoi, on avait décidé qu'il fallait une semaine de traitement pour que ce soit totalement efficace. Cette semaine n'avait pas été vaine, puisqu'elle avait été consacrée à l'étude. Nous aussi, nous avons consulté des livres, mais pas les mêmes que ton copain, des livres sérieux que j'avais pris à la bibliothèque. Des livres avec des explications scientifiques, des dessins en coupe, de profil, vu du haut... le cheminement du spermatozoïde, l'ovule et tout ça. Il y avait aussi d'autres livres sur les points sensibles, les zones érogènes. Rien n'était vraiment écrit sur le plaisir, mais tout était lisible en filigrane. Chaque soir, j'écrivais à ma fiancée les résultats de mes recherches.

- Vous vous écriviez tous les jours ?

- Ben oui, elle était loin et il n'y avait pas de portable.

- Et elle te répondait ?

- Tous les jours, à chacune de mes lettres.

- C'est pour ça que tu es devenu écrivain ?

- Je l'étais déjà, pour les journaux d'étudiants. »

Elle dépose un nouveau baiser léger dans mon cou.

« Arrête, Beauté, ou je me tais !

- Ah ! Je ne suis plus ton Ange ?

- Tu es surtout une belle emmerdeuse !

- Au moins, je suis belle...

Nouveau baiser sonore suivi du rire irréel.

« Le samedi matin, je suis allé la chercher à la gare. Elle habitait en grande banlieue et je ne la voyais que le week-end.

- Ça devait être dur !

- Il y a des circonstances où l'attente est stimulante.

- Tu parles !

- Tu me laisses raconter ?

- Je suis tout ouïe ! Je suis suspendue à tes lèvres !

- Nous avons pris un taxi pour revenir de la gare. Mes mains, impatientes, volaient sur son corps, mes lèvres couraient partout où la peau était nue. Au moment de payer le chauffeur, ma fiancée était décoiffée, son corsage en désordre et sa jupe froissée. Le vieux en casquette m'a fait un clin d'œil égrillard et je crois même qu'il a sifflé après notre départ.

- Elle était belle ?

- Très belle ! Une petite brume piquante, coiffée court, le teint mat, des grands yeux noisette un peu en amande, des lèvres rouges, un long cou, un corps souple, des petits seins durs comme de la pierre et assez de hanches pour ne pas ressembler à un garçon.

- Tout mon portrait, en somme ! »

Elle plaque un baiser sonore près de mon oreille et murmure :

« Continue, je t'en prie !

- J'habitais en haut d'une tour et sans la présence d'une voisine chargée de provisions, ma première fois se serait sûrement passée dans l'ascenseur. Ma fiancée avait remis un peu d'ordre dans ses vêtements, mais l'échancrure béante de son corsage faisait monter ma température. Je n'ai eu aucun mal à trouver ma clé, ni à ouvrir la porte. Je l'ai poussée vers la chambre et nous nous sommes déshabillés en quelques secondes. Pendant nos longues, mais sages, fiançailles nous nous étions déjà vus nus, ou presque, gardant l'un comme l'autre un ultime vêtement. Je ne dis pas que ma main n'avait pas, en certaines occasions, franchi cette délicate barrière de coton, mais... Cette fois, sa petite culotte avait rejoint ses autres vêtements au pied du lit. J'avais gardé mon slip, un dernier remord ou plus exactement un indice

pour lui signifier qu'elle était la détentrice de l'ultime clef. Nous nous laissâmes une longue heure de caresses et de baisers pour prendre toute la mesure de notre engagement. Ce fut elle qui m'enleva mon dernier vêtement avec une certaine brutalité. Nos corps bougèrent seuls, comme si nos esprits n'avaient plus le contrôle de la situation et soudain, sans l'avoir voulu consciemment, je me retrouvai en elle. Ce fut une sensation étrange de sentir sa chaleur m'envelopper. Nous cessâmes de bouger, collés étroitement, lèvres soudées, des secondes, des heures, des minutes. J'avais vu passer sur son visage un instant de douleur, bref, mais intense et j'attendis de voir son sourire revenir et ses yeux s'illuminer de nouveau. Elle a murmuré « Je t'aime », et m'a extrait d'elle. Après la chaleur intense, j'ai ressenti un froid humide et surtout un manque. J'avais faim d'elle. Alors, j'ai moi aussi murmuré « Je t'aime ». Elle a poussé sur mes hanches et de nouveau je l'ai sentie autour de moi. Nous avons bougé tous les deux pendant des minutes, des secondes, des heures en une union aussi mystique que physique. Je crois que j'ai crié le premier, mais elle m'a accompagné très vite. Ce jour-là, nous avons dû faire l'amour des centaines de fois, nous étions grands, beaux, inépuisables. Nous étions devenus des Dieux. »

Cette évocation m'a encore plus retourné que je ne l'aurais cru. Pendant quelques instants, j'avais humé « Après l'Ondée », j'avais senti le contact de sa peau délicate et sans défauts, le goût de ses lèvres.

« C'était quoi, son parfum ?

- Pourquoi demandes-tu ça ?

- Parce que tu es un homme d'odeurs.

- C'est curieux, comme idée. C'était un vieux parfum de Guerlain, peut-être existe-t-il encore.

- Tu m'aideras à choisir un parfum ?

- J'aime bien ton odeur de pâtisserie. Je trouve qu'elle te va à ravir. Ça donne faim. »

De nouveau, ce rire infernal... et là, je ne peux plus accuser le Cabernet. Elle m'a vraiment donné faim.

« Tu me feras l'amour comme à elle ? »

Je ne peux pas répondre à cette question, pas maintenant, ce ne serait pas honnête. Et pourtant, je le voudrais tant.

Une silhouette approche au loin.

« Au secours ! Aidez-nous ! Nous sommes ici ! On est sauvés, Beauté ! Tu sais, mon Ange, quand on sortira d'ici, nous irons voir ta mère, et... Eh ! Mon petit Cœur, parle-moi ! Dis quelque chose ! »

*

La première chose que j'ai demandée en arrivant à l'hôpital, c'est mon ordinateur. Il faut absolument que je raconte mon - notre - histoire, tant que tout est encore frais dans mon esprit. Je ne la publierai pas, je le lui ai promis. Mais il faut quand même que je garde une trace qui reste fidèle et ne soit pas délayée par les souvenirs.

En sortant du trou, je n'ai pas pu voir ma compagne de détention. Ils l'ont emmenée dans une autre ambulance. J'ai aperçu, du coin de l'œil, la patronne de l'hôtel et la petite Élodie qui pleuraient derrière le cordon de sécurité. Pourquoi restaient-elles là, au lieu de suivre Camélia ? À chaque infirmière, je demande des nouvelles de ma petite chérie, mais elles éludent mes questions, comme si elles étaient inconvenantes, comme s'il était inconvenant qu'un quadragénaire s'intéresse autant à une jeune adolescente.

Mais nos sentiments n'ont rien d'inconvenants, ils sont respectables. Dès que je serai libéré de la coquille qui me maintient les hanches, du harnais qui rigidifie mon bras droit et des poulies qui étirent mes jambes, je retournerai à l'hôtel et j'exigerai l'adresse de la petite. J'irai voir sa mère pour lui expliquer que je ne suis pas un vieux sadique qui profite de la fragilité des jeunes filles, pour lui dire tout l'amour que je porte à sa fille. Je demanderai sa main, nous enfermerons ce manuscrit dans une bouteille et nous irons l'enterrer au milieu des poubelles, dans le tombeau qui a vu naître nos sentiments. Et puis, nous nous aimerons éternellement, comme dans les romans de gare à deux balles.

✱

LES DERNIERS DISPARUS DE L'HÔTEL DU BELVÉDÈRE, ENFIN RETROUVÉS.

Hier soir, un ferrailleur à la recherche de matériaux a fait une terrible découverte : les deux dernières victimes du tremblement de terre qui a déjà coûté la vie à douze personnes et en a blessé gravement quarante-cinq autres. Il semblerait qu'une partie de la terrasse de l'hôtel, avec ses occupants, ait dévalé la colline jusqu'à la décharge cantonale de Bré-en-vignes. C'est ce qui explique pourquoi les secours n'ont pu repérer tout de suite ces gravats parmi les autres dépôts.

On a retiré des décombres un touriste d'une quarantaine d'années, dont l'identité n'a pas été révélée. Souffrant de plusieurs fractures et de nombreuses contusions, il a été conduit à l'hôpital de Tours, où ses jours ne sont plus en danger. La jeune Camélia S. âgée de 15 ans, nièce de l'hôtesse, n'a pas eu cette chance. Mortellement touchée à la tête par des débris de la toiture, elle est morte sur le coup. (*lire page 3*)

La liberté d'Anjou - 17 août

ESPRIT ET « TUE-LA »

PAR PATRICK GODARD

La lune est pleine, grosse et rosâtre comme une truie prête à mettre bas. Elle semble se reposer sur les barres d'immeubles en attendant l'inéluctable : vomir ses légions de Diablotins et autres sorciers à la queue en tire-bouchon. « Rien à foutre, pense Alex. Rien à foutre de leurs conneries. » Effectivement Alex Sladaek n'en a rien à foutre ou plutôt, il n'en a plus rien à foutre... Depuis qu'il s'est fait entuber.

Il a garé sa Mercedes, cent mètres plus loin, dans un parking souterrain, au dernier sous-sol, hors de la curiosité malsaine de la populace et des patrouilles de flics. Oh, il est certain que personne ne l'a suivi, mais sait-on jamais, on n'est jamais assez prudent.

Alex marche d'un bon pas dans cette nuit trop claire sentant l'ozone. Il marche sur les trottoirs mouillés de la

capitale dans des mocassins à deux cents sacs. Alex aime les belles choses et les fringues de luxe, son costard en alpaga en témoigne pour lui.

Si seulement, il avait eu les coudées franches, il lui aurait fixé un rendez-vous un peu plus humain, à quatorze heures par exemple, mais pas à vingt deux heures trente dans cette nuit froide et intimidante... « Elle pouvait pas avant, pfff, j't'en foutrais moi ! C'est pas un rendez-vous d'honnêtes citoyens ça, y'en a qui bosse la nuit, putain de merde ! » Et cette lune qui n'en finit pas de grossir. Heureusement qu'il avait pensé à emmener son ami « Éteigneur ». Le léger balancement du flingue sous son aisselle agit sur lui comme un antidépresseur et paradoxalement, contribue à la sauvegarde de l'humanité.

« Si Frédo savait ce que je m'apprête à faire, il se foutrait bien de ma gueule, marmonne Alex. »

Mais Alex a besoin d'argent, beaucoup d'argent et ce rendez-vous est sa dernière chance de retrouver ce putain de magot, même s'il doit avoir recours à un de ces charlatans de médium de ses couilles. Un de ses potes lui avait refilé l'adresse. « Tu verras, elle n'est pas trop regardante, elle ne pose pas de questions indiscretes et elle vachement douée... Mêmes les flics ont recours à ses services, c'est pour te dire... » Ça l'avait convaincu, et puis, il n'avait pas d'autres solutions.

Voilà pourquoi Alex Sladaek vagabonde dans les rues de Panam sous le regard corrompu du satellite pervers.

Marina, élégante quinquagénaire, tenait commerce de ses dons de voyance depuis sa majorité et le moins que ses clients pouvaient dire, c'est qu'elle dirigeait foutrement bien sa boutique car, un peu grâce à eux, enfin, à leur porte-

monnaie, elle s'était offert un ravissant appartement non loin des Champs-Élysées.

Assise à son bureau, elle ferme les yeux, concentration maximum. Au bout de ses doigts fins, sans autre ornement qu'une fine bague de jade, une photographie d'une autre femme frémit au rythme de sa respiration. Dernier pigeon de la journée et elle irait se coucher. Sur ses recommandations, Sladaek lui avait envoyé par la poste la photographie de son ex-épouse, l'esprit avec lequel elle devait entrer en contact.

Derrière Marina, encadré et fixé au mur, le diplôme de « Meilleur médium de France ». Sur le bureau, outre un élégant sous main en cuir vert, une boule de cristal dispute l'espace restreint à une pile de livres ésotériques, divers jeux de cartes divinatoires, un cierge de bonne taille, un lourd crucifix de métal doré et un pot à crayon offert par son unique enfant décédé dans un accident de voiture. À sa gauche, le mur est tapissé de bouquins et à sa droite une petite lucarne ouverte, invite la lune à assister à la dernière séance de la journée.

Un petit nuage, poussé par une étrange et soudaine bise, froisse l'intégrité de l'astre voyeur. Signal des cieux, signal des Dieux. Marina se crispe, sa respiration s'accélère, devient difficile. Ses longs doigts abîment la photographie... Lorsque le carillon de la porte d'entrée résonne.

Léger grincement de la porte qui s'ouvre, petit dialogue, des pas qui se rapprochent... Marina ouvre les yeux, reprend conscience, calme sa respiration. Elle pose la photographie sur son sous-main, croise ses jambes et attend.

Trois petits coups secs, qui n'attendent pas de réponse, claquent contre la porte du bureau et une petite femme toute ronde et rouge comme une pomme de nos campagnes

introduit un Alex Sladaek nerveux comme un renard aux abois. Marina décroise ses jambes, ses bas crissent ajoutant un peu d'électricité dans la petite pièce.

Elle considère un court instant l'espèce de rongeur hargneux et gominé qui vient souiller son lieu de travail.

« Eh bien, ça ne va pas être du gâteau ! pense-t-elle ».

« Je vous attendais Monsieur Sladaek, sourit-elle, je suis enchanté de mettre enfin un visage sur la légende. Vous avez de la chance, elle désigne la photo de son doigt de jade, je viens d'entrer en contact avec... Alex est debout, raide, statufié... Monsieur Sladaek, je vous en prie, asseyez-vous et essayez de vous détendre, il le faut absolument.

- Appelez-moi Alex, grogne-t-il.

- Nous ne sommes pas aux assises, Monsieur Sladaek, absolument pas. Ce ne sera qu'une inoffensive séance de spiritisme. Rien de bien méchant en somme, sourit Marina. »

Alex soupire, ses épaules retombent, plus d'air pour les soutenir ou peut-être sont-elles rassurées par le ton apaisant de la voyante. Mais Alex ne peut détacher son regard de cette lune qui emplit la fenêtre et malgré lui, malgré la belle assurance qui l'avait monté au firmament de la truande et craint de ses congénères, malgré ses fringues coûteuses et sa moustache bien huilée, malgré l'énorme pétoire qui lui colle au flanc, eh bien, M. Alex Sladaek avait sa grenouille personnelle au bas de l'échelle. Peut-être était-ce l'importance de sa démarche ou cette lune grotesque qui lui imprime un éclat blanchâtre sur sa coiffure gominée ou bien encore la température bien en deçà du dix neuf degrés syndical. Peut-être... Ou peut-être pas.

« Voulez-vous que je ferme la fenêtre ? Monsieur Sladaek ?

- S'il vous plaît, si ce n'est pas trop vous demander...

- Non, absolument pas. Elle se lève et ferme la fenêtre. Elle

se rassoit. Il faut que mes clients soient dans les meilleures dispositions possibles et encore une fois, détendez-vous, ce ne sera absolument pas douloureux, s'esclaffe-t-elle. Je ne suis qu'un psy de l'au-delà... Rien d'autre. Vous n'avez rien à craindre... Absolument rien.

- Oui... Oui bien sûr. Je m'y suis pourtant préparé, mais vous savez... Il ravale sa salive... Vous savez, tailler le bout de gras avec des macchabées, je trouve ça... vertigineux. Sauf votre respect Madame Marina, comprenez bien que s'ils sont passés de vie à trépas c'est justement pour qu'ils ferment leurs gueules alors, les entendre dégoïser des nuages, c'est un peu dérangent...

- Je comprends votre orientation Monsieur Sladaek. Absolument ! Cependant, je vais juste faire un petit rectificatif avant de commencer... Elle prend une grande inspiration d'un air désolé... Ce ne sont pas des macchabées comme vous dites M. Sladaek, Ils sont vivants... Comme vous et moi...

- Ou... Ou... Oui bien sûr, bafouille Alex, il desserre sa cravate. C'est juste que c'est difficile à appréhender parce que...

-... Ils sont proches de nous, bien vivant... Absolument bien vivants. Pour la majeure partie des gens de notre entourage, ils sont muets et pour communiquer avec eux, il faut un intermédiaire : Moi. Ainsi qu'un pôle d'attraction : Vous en l'occurrence. Si vous êtes réfractaire à ces idées, la communication ne se fera pas... absolument pas... Vous comprenez Monsieur Sladaek ? On nous coupe la ligne en quelque sorte. Alors si vous voulez des résultats, précis ou non, je vais vous demander de vous calmer et de vous concentrer.

- Je vais essayer... Il le faut. Mais je vous en prie Madame Marina, appelez-moi Alex, ça sera vachement plus simple... »

Alex tire la chaise qui fait face au bureau, l'époussette d'une main hésitante puis du bout des fesses, daigne s'asseoir. L'ultime héros de la cambriole, comme il aime à se présenter, n'en mène pas large. Il regarde par la petite lucarne, mais aucun nuage ne vient aveugler la lune, elle est là qui le mate effrontément comme une putain exhibe ses nibards en vous regardant droit dans les yeux. Comme une lionne qui attend patiemment que vous vous affaiblissiez pour engager la chasse, car elle sait que vous êtes dans une impasse, que vous ne pouvez plus reculer.

Alex ferme les yeux, inspire un grand coup, relâche la pression par les narines puis pose ses mains à plat sur le bureau. « Ce n'est rien, ce n'est que cette grosse salope qui brille toutes les nuits, se rassure-t-il. Je la préfère tout de même en quartier. »

« J'ai des tas, une foule de trucs à demander à mon Alice... pleurniche-t-il, j'aimerais tant qu'elle soit là...

- Mais elle est là Monsieur Sladaek, absolument ! Elle balaie la salle avec son bras, elle nous regarde, elle attend. Nous étions en contact quand vous êtes arrivé.

- Eh ben, il ouvre les paupières, plisse ses yeux, j'espère que vous n'avez pas raccroché le combiné parce que la miss a quantité d'infos à me balancer... Alors, on y va ? »

« Après tout ce n'est qu'un truand sans grande culture, il ne comprendra jamais rien à rien... soupire Marina. » Elle ouvre un des tiroirs du bureau, prend un bâton d'encens, le pose sur le petit réceptacle prévu à cet effet et l'allume. La fumée bleutée et odorante danse entre Marina et Alex, une danse voluptueuse venue du fond des âges. Elle ondule d'avant en arrière, volutes sournoises qui agacent les muqueuses d'Alex qui, sans grand succès, tente en fouettant l'air de ses mains, d'écarter l'irritante production. Marina

est déjà sur le pont, en bleu de chauffe. Le crucifix prolonge sa main gauche tandis que la photo d'Alice, l'ex-épouse d'Alex, tremblote dans l'autre. D'une voix de stentor, elle incante :

« Esprit, es-tu là ?... Esprit, es-tu là ? Alice es-tu avec moi ?

- Vous êtes obligée de nous enfumer avec vos... herbes ?

- Monsieur Sladaek, s'il vous plaît !

- O.K... O.K, c'est que je n'arrive pas à me détendre moi, et puis cette fumée. Il réfléchit un court instant, puis : Madame Marina, faites-moi une faveur, appelez-moi Alex...

- Sachez Monsieur Sladaek, que cette fumée m'est nécessaire, absolument essentielle. Comment vous faire comprendre ? Elle est indispensable, c'est un support pour son âme, si vous acceptez cette métaphore.

- Eh ben tapis volant ou pas, il pue et ça me dérange, mais bon si c'est le prix pour avoir les informations que je désire, il rit, mettez m'en encore une douzaine... »

Marina baisse les yeux. Des malotrus de son espèce, elle en a déjà rencontré. Ça frime, mais ça chie dans son froc. C'est que de la daube, de la façade. Un petit résultat et hop ! Ils se mettent à genoux et pleurnichent en appelant leur mère.

« Allez, je bâcle le boulot et je ferme la boutique... »

- Esprit, es-tu là ? Alice es-tu là ? Je sais que tu es avec moi... »

Soudain, Marina ouvre grand les yeux, lâche la photo d'Alice, prend un crayon en bois et se met à écrire. Elle ne regarde pas ce qu'elle trace, mais fixe un Alex interdit. « Mais pourquoi elle me regarde comme ça ? Elle me fout les jetons, faut qu'elle arrête sinon... Qu'est ce qu'elle écrit bon sang ! »

Alex se penche sur le bureau, tourne légèrement la tête afin de déchiffrer les inscriptions... Il n'aurait pas dû.

C'est comme si la lune était entrée dans le petit bureau en ricanant, comme si les petits lutins qui y habitent lui versaient du plomb fondu dans son slip ou qu'il avait été choisi pour affronter le champion du monde de boxe.

« SAUVE-TOI ALEX... TU ES EN DANGER... TIRE-TOI... ELLE TE VEUT DU MAL... TIRE... »

Alex se rassoit, assommé, étonné, alarmé, méfiant... Méchant :

« Qu'est ce que c'est que ce bordel ? Madame Marina, c'est quoi ça ? Vous voulez me foutre la trouille ou quoi ?

- Qui veut du mal ? - Alice est toujours en transe - A qui veut-on du mal, Alice... Pourquoi ? »

La main de Marina retourne à ses arabesques, elle écrit de plus en plus vite, mais cette foi, Marina récite d'une voix rauque ce qu'elle écrit, sans regarder la feuille un seul instant :

« SAUVE-TOI ALEX... MAINTENANT... DÉGAGE... TIRE-TOI... ELLE TE VEUT DU MAL... TA FEMME ALICE ELLE VEUT TE TUER... TUE-LA... TUE-LA... TUE LA MÉDIUM... TUE... »

Alex est blanc comme un slip de nonne, sa main droite remonte indépendamment de sa volonté vers son aisselle où dort « Éternueur ». Une mauvaise et nauséabonde sueur coule par tous ses pores, ses intestins se nouent et lui font un mal de chien, c'est la peur, la vraie, celle qui rend fou. Lui, la légende, lui qui tient conférence pour le renouveau du banditisme parisien, lui l'exemple. Eh bien, lui Alex Sladaek a une trouille de tous les Diables. Il s'en irait bien volontiers en courant, laissant le médium prisonnier de ses démons, mais l'affaire qui l'a mené là, dans ce cauchemar

est trop importante, colossale même !

Marina n'a jamais connu une telle poussée. Ses yeux ouverts à l'extrême se révulsent, des larmes rosâtres coulent le long de ses joues et vont s'écraser dans un chuintement humide sur l'inférieure dictée. Jamais, elle n'a dû se battre à ce point pour garder la maîtrise de la situation. Dans un état proche de la catatonie, Marina secoue violemment la main qui tient le crayon, en vain, le crayon reste collé au bout de ses doigts. Ses jambes se tendent, se tétanisent sous le bureau. Un de ses pieds percute le tibia d'Alex qui se lève en hurlant : « Aahhh... Bon Dieu de bordel de merde ! M'ame Marina... Vous allez bien ?

- Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas Alice...

- Be... Bien sûr que non, j'suis Alex... M. Sladaek et je venais justement pour...

-... Vous n'êtes pas Alice... Esprit qui êtes-vous. Insiste Marina »

D'autorité, la main de Marina se plaque sur la feuille martyrisée et signe rageusement :

FREDO

Comme le calme après la tempête, comme l'élasticité après l'érection, la main de Marina retombe flasque sur le sous-main, lâchant son crayon brisé qui s'échappe en se réfugiant sous le bureau. Le souffle court, Marina ferme les yeux, ouvre un tiroir à tâtons, prend un mouchoir de papier et s'essuie le visage. La voix d'Alex résonne dans sa tête comme une alerte Tibétaine. « Comment ça, vous me voulez du mal ? Je ne... J'ai du mal à comprendre.

- Ne soyez pas ridicule voyons, vous me voyez, moi, vous faire quoi que ce soit ? Voyons, non ! Absolument pas. Par

contre, une chose me chiffonne Monsieur Sladaek... Qui est ce « Frédo » ?

- Le seul Frédo que je connaisse, c'est mon pote, mon plus grand pote...

- Depuis quand est-il mort ?

- Mort ? Mais... Il n'est pas mort ! Il est en taule... C'est quoi cette connerie ? T'es vraiment médium, ou t'es un putain d'escroc qui veut me baiser dans les grandes largeurs ? Faut que vous sachiez M'ame Marina que le ou la personne qui veut pigeonner Alex, il est pas encore sorti des couilles de son géniteur...

- Monsieur Sladaek, je vous jure que... C'est absurde, complètement irrationnel... Absolument...

- Admettons qu'au début, vous n'y pensiez pas, mais la salope a pu vous affranchir juste avant mon arrivée ? Il hurle. Vous étiez bien en contact NON ? »

Et ce qui devait arriver arrive. On ne joue pas innocemment avec les nerfs d'un caïd de la pègre, fatalement, on s'expose à de petits désagréments, voire, à de graves représailles. La main droite d'Alex qui lui chatouille les aisselles depuis la prestation d'Halloween de Marina dégrafe le holster et s'empare d'« Éternueur » qui, heureux de se mettre un peu le fut à l'air, gigote sous le nez du médium.

Sans se démonter, avec toutefois un regard angoissé vers le trou béant du canon, Marina tente de s'expliquer :

« Écoutez Monsieur Sladaek, souffle-t-elle en se levant, Il arrive parfois que des esprits malins court-circuitent une séance... Si, si absolument ! Parfois même, ce sont des gens bien vivants qui s'immiscent dans ces mêmes séances... J'ignore comment ils s'y prennent ni comment cela peut se produire. J'ignore également ce qui les motive et comment sont-ils alertés, mais voilà, ils y arrivent, c'est un fait connu

Et...

- Eh ben, mystère ou pas, M'ame Marina, l'esprit malin qui se trouve être mon pote et mon meilleur ami de surcroît, me dit de te dessouder et j'ai bien envie de l'écouter... Comme ça, par précaution. Il a toujours été de bon conseil Frédo... Il imite Marina. ABSOLUMENT !

- C'est pour ça qu'il est en taule, lui répond-t-elle du tac au tac.

- Vous ne devriez pas jouer avec moi, M'ame...

- Allons, calmez-vous... Heu, je peux vous appeler Alex ?

- Finalement... Non. Monsieur Sladaek, c'est parfait.

- Comme vous voulez. Donc je disais que votre ami est un esprit joueur, il veut sans doute vous faire une farce... Je vous assure que je ne veux vous faire aucun mal. Comment le pourrais-je Alex ? Pour quelle raison ?

-... O.K, on continue. Appelez-moi Alice.

Alex s'assoit sur sa chaise, un mauvais sourire rehausse sa moustache. Il pose son bras sur le bureau, « Éteigneur » bien en évidence, gueule noire grande ouverte, prête à mordre. Marina s'assoit à son tour, elle ne tremble pas, elle n'a pas peur, la vie lui a déjà joué des sales tours. On ne perd pas son unique enfant sans remodeler les frontières de son empire philosophique, on ne soigne pas un cancer sans d'autres perspectives que de crever avec une balle dans le ventre, alors ce grand bellâtre prétentieux à la mine de rat constipé pouvait consentir tous les efforts qu'il voulait, elle n'aurait pas peur. Elle prend un crayon dans la boîte, allume le cierge et change le bâton d'encens. « On se passera de ça... dit Alex en désignant le bâton... Si elle veut vraiment venir me parler, elle le fera sans cette merde...

- Cela fait partie du cérémonial Alex, je ne peux pas m'en passer...

- Appelez-moi Alice !

- Alex... soupire Marina... Ce n'est pas un simple coup de téléphone et puis, je suis épuisé et très honnêtement, je n'ai pas très envie de continuer. Vu la tournure que prennent les événements, il ne serait absolument pas raisonnable d'insister. Je vais donc arrêter les frais. La séance vous est offerte et pour votre confort, sachez que tout ce qui se passe dans ce bureau est confidentiel. Vous voyez Alex ? Vous n'avez absolument rien à craindre, absolument rien. »

Alex sourit. Un sourire vraiment pas commercial. Une sorte de rictus mauvais, une contraction des commissures annonciatrice d'un imminent changement dans la mortalité parisienne.

« Retenez bien ce que je vais vous dire M'ame Marina... Vous m'appellez encore une fois Alex et je vous poivre. Vous dites encore une fois, une fois seulement, « absolument » et je vous poivre. Vous ne reprenez pas le boulot pour lequel je vous paye, je vous poivre et si pour je ne sais quelles raisons, vous n'obtenez aucun résultat... je vous poivre et repoivre. Vous commencez à comprendre ? N'attendant pas de réponse Alex continue son intimidation. Vous voyez M'ame Marina, vous n'avez plus le choix. Vous me dégottez Alice au plus vite et vous avez ma parole qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux... Sinon, mon ami « Éteigneur » ici présent se fera un immense plaisir de vous dépoudrer le nez. Il soupire. Comprenez bien que c'est très important pour moi et si vous persistez à refuser, je n'hésiterai pas à suivre les conseils de mon ami Frédo... Alors ? »

Marina se tasse sur son siège, au moins, cela avait le mérite d'être clair. « Pourvu qu'Alice soit encore dans les parages ». Disparaissant un peu plus lentement que d'habitude derrière les immeubles cossus, la lune ne perd pas une

miette de la tragédie. De sa main libre, Marina prend le crucifix et commence à invoquer l'esprit d'Alice. « Esprit es-tu là ? Ali... »

Elle n'a pas le temps de terminer son incantation, prise d'hystérie, sa main se déplace à une vitesse folle. Féroce, elle trace des lettres rageuses, arrachant le papier par endroits. Marina suffoque, ses yeux sont partis inspecter leurs nerfs optiques respectifs. Possédée, sa chevelure enfle sous l'emprise d'un vent mystique. Alex est effrayé, « Éteigneur » danse la gigue. Comme à la première tentative, Marina trouve assez de souffle pour réciter sa rédaction d'une voix rauque :

COMME ON SE RETROUVE... VIEUX SALAUD...
ASSASSIN TU NOUS AS BUTES... MON FRÈRE ET
MOI... CE CASSE DE MERDE... PLAN FOIREUX...
JAMAIS TU L'AURAS TON SALE FRIC
ASSASSIN... JAMAIS... TU VAS CREVER ORDURE...
POURRITURE.

Marina respire de plus en plus difficilement, sa tête ballote de droite à gauche comme si les vertèbres avaient déserté son cou laissant s'échapper de sa bouche des flots de bave sanguinolente. Son écriture devient hachée, presque illisible. Son bras ne lui appartient plus.

Si seulement Alex n'avait pas eu si peur, s'il avait été un peu plus curieux, il aurait quand même pu lire :

MEURS...

Mais Alex Sladaek n'est fidèle qu'à sa parole. Il avait promis de la poivrer alors... « Éteigneur » se redresse... « Bon Dieu... M'ame Marina... Je vous préviens M'ame, je vais... » Marina

hurle. Une louve hurle à la mort, une louve s'ouvre à la lune...

Fulgurant, imparable, le bras de Marina se détend, efface fugitivement l'astre de la nuit et plante son crayon dans l'avant-bras armé d'Alex qui lâche « Éternueur » en brailant. « Éternueur » gueule et crache sa haine en pulvérisant le cadre vantant les mérites de Marina. C'est un concert, un opéra : L'alto d'Alex, la soprano de Marina-Alice, le chant d'« Éternueur » et la coda du cadre. Le timbre mat et écoeurant de la rencontre du crucifix et de la tête d'Alex signe la fin de la macabre symphonie pour laisser la place aux dernières notes : un clapotis fin et souple comme une pluie de printemps, un chant de cygne. Un cygne noir comme le manche du coupe-papier qui plonge et replonge dans le cœur déjà atone d'Alex.

Marina s'écroule sur sa chaise, elle n'a pas encore conscience de la tragédie qui vient de se jouer, elle est encore entortillée avec l'esprit d'Alice, comme sous perfusion. Son bras assassin, chef d'orchestre, s'active encore, il lâche sa baguette coupe-papier. Ses doigts ensanglantés se saisissent d'un nouveau crayon et trace en même temps que des sillons rougeâtres quelques mots issus d'une mémoire d'outre tombe :

MERCI... MERCI BEAUCOUP... LE CASIER NUMÉRO
4343... POUR VOUS... LA CLEF HÔTEL DE
BELGIQUE... BISOUS... ALICE...

AU CLAIR DE LA LUNE...

PAR NATHALIE ROUYER

À la nuit tombante, Margot descend les stores des deux velux de la pièce principale de son loft. Elle se sent bien dans ce petit nid douillet, sous les toits... Ce vieil appartement, rénové dans un style clean et moderne, lui a tout de suite plu. Tout y est blanc, beau et neuf, mais tordu : plafonds en biais, cloisons obliques, lucarnes à la taille indéfinissable... Mais surtout, surtout, il n'y a pas de portes ! Tout y est ouvert, donnant l'impression d'un espace immense alors qu'il n'en est rien. On passe de la chambre au living et à la kitchenette sans même s'en rendre compte. Seul le minuscule cabinet de toilette est muni d'une vague porte en accordéon qui reste d'ailleurs le plus souvent ouverte aussi.

C'est important pour Margot de se sentir chez elle depuis qu'elle a quitté la chaleur de la ferme familiale des Hautes-

Vosges. Elle a un besoin quasi vital de cette sensation de liberté que lui procuraient autrefois ses longues balades en forêt. Alors, si la nuit, elle se sent par moment claustrophobe, enfermée et déprimée, elle ouvre en grand les velux et pose un regard avide de liberté sur le ciel, plutôt noir et sombre à cause de l'éclairage des rues. Une légère brise caresse ses joues et fait voler ses longues mèches châtain clair. Elle imagine alors les étoiles et les bruits nocturnes de ses sous-bois vosgiens qu'elle aime tant, les frôlements des animaux, le frémissement des feuillages...

Margot soupire. Elle se prépare un petit plateau-repas qu'elle compte bien dévorer en pianotant sur son clavier d'ordinateur puis s'installe devant sa machine déjà allumée. Elle se connecte aussitôt à internet. Quel merveilleux moyen de communication que le Web ! Elle a tout de suite été emballée par cette technique de la fin du vingt et unième siècle. Certes, il faut taper sur le clavier, écrire les mots et les phrases, mais c'est tellement plus rapide et plus amusant que tout ce qu'elle avait vu auparavant... Elle sourit en retrouvant son site préféré, un atelier d'écriture où elle peut, sans se faire connaître, exercer une passion qu'elle a découverte là : écrire pour le plaisir d'écrire... Elle n'y avait jamais pensé ! Pourtant, ce n'est pas le temps qui lui avait manqué... Enfin, la connexion est établie. Parfois, c'est long, car le serveur n'est pas toujours performant. Elle se plonge avec délice dans la lecture des oeuvres réalisées par les autres membres de l'atelier, des textes écrits suite à une nouvelle proposition d'écriture : l'horreur. Margot aime avoir peur. Elle se délecte des trouvailles et envie la facilité avec laquelle les auteurs ont rédigé leurs textes...

Assise à son petit bureau sur lequel trône tout son matériel informatique, l'écrivain en herbe semble maintenant

absorbée par ce qu'elle frappe sur les petites touches de son clavier. Au-dessus d'elle, le store du velux remonte lentement, sans bruit, comme si une main invisible le tirait vers le haut.

Margot n'y prête aucune attention. Penchée sur son écran, elle ne voit même pas les rayons de lune qui filtrent maintenant à travers le double vitrage. Ses longs cheveux retombent vers l'avant comme un grand rideau doré et lui cachent le visage. Elle a tout à coup tellement d'inspiration !

L'horreur est un thème qu'on aborde sans problème dans sa région. Les contes et légendes les plus sanglants couraient jadis de bouche en bouche, d'oreille en oreille... Les siennes la démangent tout à coup. Margot secoue d'abord la tête puis se met à se gratter frénétiquement derrière l'oreille gauche.

Soulagée, elle reprend sa frappe, s'arrêtant parfois pour réfléchir puis reprenant aussitôt le fil de son histoire :

« ... la bête regardait sa victime... d'un oeil jaune où brillait la gourmandise... ».

La forme scintillante, ronde et généreuse de la pleine lune brille maintenant derrière la vitre du velux, et les rayons, particulièrement lumineux ce soir, éclairent l'épaisse chevelure châtain clair de la narratrice penchée sur le clavier :

« ... Ses longues... griffes... entamèrent... la chair... délicate de... la jeune... fille... qui poussa... un... hurlement... de douleur et d'effroi... »

Margot s'arrête un instant pour décontracter ses mains engourdis. Ses doigts semblent se raidir sous l'emprise de sa propre peur et les mots s'espacent bizarrement dans son esprit. Les démangeaisons reprennent, plus intenses. La jeune femme s'ébroue si brutalement de la tête aux pieds qu'elle perd l'équilibre et tombe à côté de sa chaise...

Amusée par l'incongruité de la scène, elle émet un drôle de petit ricanement puis tente d'attraper le coin de son bureau pour se redresser. Elle relève la tête en même temps qu'une patte velue aux longues griffes acérées se pose sur le clavier devant elle...

Derrière les touffes de poils qui recouvrent maintenant son visage, ses grands yeux en amande, jaunes, pailletés d'éclats bruns, fixent étonnés cette grande et monstrueuse patte de loup... Margot voudrait bien crier... Un vague hurlement sort alors de sa gueule où les rayons de lune font étinceler d'immenses crocs blancs...

LA VIEILLE QUI FLEURISSAIT SA TOMBE

PAR NATHALIE ROUYER

Par une belle matinée de printemps, Jeanne sortit chercher son courrier. Traversant son jardin, elle inspecta les rangées de roses, d'œillets, de pensées, de violettes et de tulipes de toutes les couleurs. Elle adorait s'occuper des fleurs, des graines jusqu'aux plantes matures qu'elle cueillait religieusement pour confectionner de magnifiques bouquets. Ce passe-temps était vite devenu une passion à temps complet. Entre l'entretien de son jardinet et ses visites quotidiennes au cimetière, elle avait tant à faire qu'elle ne s'ennuyait jamais.

Courbée par le poids des années, Jeanne se déplaçait lentement mais sûrement. Elle se sentait vieille, très vieille. Les cheveux blancs ondulés, soigneusement remontés en un savant chignon, dégageaient un visage buriné, preuve d'une

vie au grand air. Derrière des lunettes de myope, les petits yeux bleu gris renvoyaient des éclats mutins. Le front large et fier, le petit nez droit, les lèvres rieuses et le menton volontaire dévoilaient une personne de caractère. Sans famille et sans enfant, il avait bien fallu se raccrocher à quelque chose après la disparition de son mari, aviateur dans l'armée de l'air. Cela faisait quelques années maintenant qu'elle vivait seule dans cette petite maison et qu'elle allait fleurir sa tombe. D'ailleurs, il fallait qu'elle presse un peu ! Elle préférait y aller avant l'arrivée du nouveau fossoyeur... Elle n'aimait déjà pas les fossoyeurs, mais celui-là encore moins... Il était là depuis deux mois seulement. Elle l'avait souvent aperçu, de loin. Tout le monde semblait content de lui, il était vieux mais gentil, disait-on. Pourtant, quelque chose dans son attitude lui déplaisait souverainement... Alors, elle se rendait au cimetière avant qu'il n'y soit. En ouvrant sa boîte aux lettres d'une main tremblotante, Jeanne songeait aux belles années de sa jeunesse, quand le courrier de ses prétendants affluait et qu'elle devait faire le tri dans la liasse de lettres quotidiennes. C'était alors un beau brin de fille que les jeunes gens se disputaient. Elle avait eu le choix... Elle avait attendu et s'était mariée tard, mais maintenant elle était seule au monde... Émile l'avait quittée une nuit de décembre. Une simple mission de reconnaissance, avait dit son commandant. Son avion avait explosé en plein vol...

Elle le voyait encore vêtu de son uniforme, magnifique, comme s'il avait été là, devant elle ! Il faisait partie d'un groupe d'aviateurs invités à une soirée dansante organisée par le foyer de la base militaire où elle travaillait. Oui, elle aussi avait un bel uniforme... Un souvenir qu'elle gardait pieusement enfermé dans l'armoire de sa chambre... Fille de

militaire, elle avait fait l'école des sous-officiers et, à l'époque, voulait absolument intégrer une brigade de démineurs... Elle avait travaillé dur pour ça, mais avait tout abandonné pour suivre son cher Émile... Elle l'avait aimé au premier coup d'œil, le coup de foudre, quoi ! Ce soir-là, elle s'était juré de le rendre heureux...

Il était beau comme un dieu malgré la cicatrice qui lui zébrait la joue droite. Une altercation qui avait dégénéré et au cours de laquelle il avait pris un coup de couteau. C'était bien avant qu'ils ne se connaissent... Jeanne soupira.

Il avait perdu cette bagarre... Ce n'était pas pour elle qu'il s'était battu... Et elle avait compris, peu après leur mariage, qu'il l'avait épousée par dépit ; celle qu'il aimait, avait suivi le vainqueur de la fameuse bagarre. Émile n'avait pas de sentiments pour elle, mais elle avait espéré qu'il finirait par l'aimer... Elle qui crevait d'amour pour lui, elle n'avait pas réussi à le garder... Elle avait fermé les yeux sur toutes ses aventures, sur toutes ses escapades... Mais sa propre gentillesse avait fini par achever leur couple... Elle était comme ça, Jeanne, elle ne savait pas être méchante... Au contraire, elle faisait son possible pour être irréprochable : femme d'intérieur parfaite, cuisinière hors pair, couturière, jardinière... Jamais un mot plus haut que l'autre, elle avait tout accepté de lui... Enfin presque...

Elle soupira en secouant la tête pour chasser les images de ce temps révolu. La vue d'un rectangle blanc au fond de la boîte aux lettres lui redonna espoir.

Mon Dieu, c'était peut-être la lettre qu'elle attendait depuis des mois ?

Après un moment d'hésitation, elle l'attrapa d'un geste fébrile puis la retourna dans tous les sens, n'osant pas la décacheter. Elle cessa brusquement son manège et rapprocha

l'enveloppe de son nez. Ses mains tremblaient tant qu'elle mit un certain temps à déchiffrer le nom et l'adresse de l'expéditeur.

Jeanne écarquilla les yeux, s'assurant d'abord que sa vue ne lui jouait pas des tours puis écrasa brusquement la missive sur son cœur. Enfin, elle allait savoir ! Elle se figea tout à coup. Et s'il n'y avait rien de nouveau ? Si la réponse ne correspondait pas à son attente ?... Refusant cette idée, elle claqua la petite porte de la boîte aux lettres d'un geste décidé et fit demi-tour en direction de la maisonnette... Située à quelques kilomètres de la base aérienne d'Émile, ils y avaient emménagé une semaine après leur mariage...

Jeanne atteignit rapidement le seuil d'un petit pas encore alerte malgré son âge et se rendit dans la cuisine, sa pièce à vivre. Elle s'approcha de la table ronde couverte d'une toile cirée passée dont on devinait, plus qu'on ne voyait, les fleurs aux tons orangés. Elle tira une des vieilles chaises rempaillées maintes fois. Elle allait s'asseoir, mais se ravisa brusquement en se dirigeant vers le buffet campagnard. Elle ouvrit l'un des deux tiroirs pour en extraire un vieux couteau au manche de bois et revint près de la table.

Elle se laissa choir lourdement sur la chaise en soufflant. Les yeux rivés sur la vieille horloge murale, un cadeau de mariage, elle revoyait cette terrible nuit où il lui avait annoncé son départ... Il la quittait pour partir loin avec une jeune femme qui, disait-il, le faisait renaître à la vie... Et elle ? Elle qui lui avait sacrifié la sienne ? C'est tout ce qu'elle méritait ? Finir ses vieux jours toute seule ?... Elle n'avait rien dit... Elle avait agi...

Jeanne inspira profondément une première fois puis une deuxième pour se donner du courage et se décida enfin à décoller la lettre toujours serrée contre sa poitrine.

Brandissant la lame émoussée du couteau, elle l'enfila dans l'angle supérieur de l'enveloppe. Elle entailla la pliure sur toute sa longueur d'un geste lent et consciencieux, prenant soin de ne pas arracher le papier. Elle déposa doucement le couteau sur la table. Il lui semblait que la missive maintenant ouverte lui brûlait les doigts et elle n'osait pas pousser plus loin ses investigations. Elle finit pourtant par écarter les rebords de l'enveloppe pour en extraire, quasi religieusement, le pli qui s'y trouvait. Vaguement inquiète, elle le retourna dans tous les sens avant de le déplier précautionneusement. Après une nouvelle inspiration, elle finit par la lire.

Au fur et à mesure qu'elle prenait connaissance du contenu de la lettre, ses petits yeux bleu gris s'illuminaient et les commissures de ses lèvres se retroussaient dans un sourire heureux et satisfait. Elle la relut plusieurs fois avant de la poser délicatement à côté du couteau au manche de bois.

Des années que Jeanne se forçait à vivre et qu'elle se levait tous les matins en répétant la même litanie : « Tu dois récupérer la tombe ». Elle ne l'avait pas fleurie pour rien, toutes ces longues années, non. C'était pour elle... Elle s'était fixé ce dernier but dans sa vie misérable... Elle n'avait pas pu garder Émile, mais au moins elle garderait sa tombe... Sa demeure pour l'éternité...

Il lui avait pris sa vie... Elle lui prenait sa mort...

Elle avait enfin le sentiment d'être récompensée pour tous ses sacrifices. Il lui semblait que, enfin, on reconnaissait son mérite... C'était la meilleure de sa promo à l'armée... Les explosifs n'avaient pas de secrets pour elle... Elle aurait été la meilleure des démineurs !... Elle avait tout abandonné pour Émile ? Non, pas son goût des explosifs... Et personne n'aurait pu trouver la mini-bombe qu'elle avait assemblée et

dissimulée dans sa valise... Elle fit un geste pour éloigner d'elle ces vieux souvenirs.

Pas de corps, pas de mort qu'ils disaient !... Il avait fallu tout ce temps pour leur faire accepter la vérité ! Bien sûr qu'il était mort, elle le savait bien elle, et depuis longtemps ! Avant même que l'avion n'explose en vol ! Mais ce qui comptait aujourd'hui, c'est que, enfin, on lui donnait le droit de récupérer cette tombe vide !

La vieille horloge murale sonna 9 heures, tirant Jeanne de ses pensées. Elle se leva brusquement et fourra la lettre dans la poche de son tablier. Il était grand temps pour elle de se rendre au cimetière. Et pour fêter la bonne nouvelle, elle allait faire le plus beau bouquet qui soit !

Bien qu'essoufflée, Jeanne arriva le sourire aux lèvres et les joues roses de plaisir. Elle se rendit directement dans la troisième allée à gauche de l'entrée, emplacement numéro 8. Elle aimait ce cimetière de campagne bordé de grands arbres. Il était éloigné des maisons, au calme.

Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, elle sentit une sourde inquiétude la tarauder. Elle ne comprenait pas la signification du tas de terre qui jouxtait la tombe, pas plus que la présence d'une énorme couronne de fleurs. Elle accéléra le pas et atteignit enfin l'emplacement numéro 8.

Elle étouffa un cri de stupéfaction en apercevant le trou béant puis la pierre tombale adossée au mur du cimetière. Elle s'approcha encore et lâcha son bouquet pour porter les mains à sa bouche, retenant le hurlement d'horreur qui s'en échappait. Un cercueil ouvert garnissait le fond de la tombe !

Elle voulut reculer, mais dans sa précipitation, elle se prit les pieds dans la couronne, perdit l'équilibre et tomba à la

renverse. Sa tête vint heurter la pierre de la tombe voisine. Une mare de sang s'étira aussitôt sous sa nuque. Avant de s'enfoncer dans les ténèbres, Jeanne put lire les mots écrits sur une feuille de papier épinglée aux fleurs de la couronne... « À ma défunte femme... »

Dans la troisième allée du cimetière, le fossoyeur achevait de nettoyer la tombe fraîchement close de l'emplacement numéro 8. Il prit un soin particulier à frotter la plaque qu'il venait de poser, passant et repassant son chiffon sur l'épigraphie qu'elle portait : « Ci-gît Jeanne, la vieille qui fleurissait sa tombe ».

Il arrangea la magnifique couronne mortuaire qui ne portait plus d'inscription puis il ramassa le gros bouquet de fleurs du jardin pour le poser délicatement au pied de la pierre tombale. Il se redressa lentement pour admirer son œuvre. Un sourire indéfinissable flottait sur ses lèvres, adoucissant la cicatrice qui zébrait sa joue droite...

CONFIDENCES

PAR NATHALIE ROUYER

Assise à une table chez Giorgio, un bistrot près de chez moi, je dévisageais mon vis-à-vis sans pouvoir interrompre son flot de paroles, tant l'émotion me nouait la gorge et me prenait les tripes. Un déluge de souvenirs m'obscurcissait l'esprit. Ils arrivaient par vagues successives, comme des raz de marée qui me submergeaient...

Je n'arrivais toujours pas à y croire... Nous venions de nous croiser dans la rue, à quelques mètres de là... Pourtant oui, c'était bien elle... Sacrée Clélia, toujours aussi volubile... À la fac, certains l'appelaient la diarrhée verbale. Certes, vu le débit de ses paroles, le surnom pouvait se justifier. Cependant, je le trouvais assez méchant, car elle disait aussi des choses intéressantes. Son problème venait simplement d'une incapacité à se maîtriser ; même ses mains portaient dans tous les sens dans un rythme aussi soutenu que celui de ses mots... Clélia, cette grande fille dégingandée qui

m'avait maintes fois tendu la main alors que tout nous séparait... Moi qui, au contraire d'elle, souffrais d'une constipation chronique du langage, mes échanges verbaux étant inversement proportionnels aux siens !...

Quelle surprise le destin m'avait-il encore réservée pour mettre cette fille sur mon chemin ?

Au fil de son monologue, j'appris tout de sa vie, depuis le jour où nous nous étions quittés à la fin de nos études jusqu'à aujourd'hui à cette même heure. La quantité d'informations étant irrecevable pour mon petit cerveau, j'évinçai tous les détails, ne retenant que le principal. Ainsi, elle était psychologue, avait ouvert un cabinet privé avec un associé, Marc, devenu entre-temps son mari. Elle avait deux beaux enfants, une fille nommée Juliette et un garçon répondant au doux prénom de Roméo, tous deux bons élèves étaient à l'école primaire. Un chat surnommé Ramsès partageait leur appartement cosu de la région parisienne... Pfoû... Heureusement, elle fit une pause pour avaler son thé citron, ce qui me permit de placer quatre mots qui me turlupinaient depuis un bon moment.

« Que fais-tu ici ? »

Elle me lança d'abord un regard surpris, comme si elle réalisait soudain que j'étais aussi pourvue de cet organe qu'on appelle langue, et que je pouvais m'exprimer... Je tendis alors le dos m'attendant à ce qu'elle me posât la question cruciale du style « Tiens, mais tu parles ? ». Elle n'en fit rien. Et pour la première fois de ma vie, j'affrontai son silence. Ses petits yeux gris me scrutaient, fouillaient en moi comme pour percer mon âme et la mettre à nue. Je me sentis rapidement mal à l'aise. Un courant d'air glacial me caressa la nuque et je sentis les poils de mes bras se dresser en même temps qu'une boule d'angoisse me nouait la gorge .

« Tu sais garder un secret ? souffla-t-elle en se penchant vers moi. »

Intimidée par son ton confidentiel, je ne pus que confirmer d'un petit signe de la tête. Encouragée par ce oui, Clélia, fidèle à son image, reprit, mais en chuchotant cette fois à la manière d'un train en vitesse de croisière.

Tâchant de capter quelques bribes, je réussis à reconstituer son drame. Elle aimait depuis très longtemps une femme et elle devait absolument trouver une solution pour vivre cet amour au grand jour...

Je la regardai débiter sa litanie quelque peu interloquée, mais je compatissais. Libérer cette souffrance contenue depuis si longtemps la rendait intarissable, et je commençais à être bercée par sa mélopée lorsqu'elle stoppa net. Je sursautai et la regardai d'un air ennuyé... Que dire ?... Histoire triste, dérangeante, mais, somme toute, banale et je ne voyais pas très bien en quoi cela justifiait autant de mystère. Je ne voyais pas non plus l'utilité de me raconter tout ça... Mais elle ne parlait plus... Je n'osais pas la regarder, car je sentais qu'elle m'observait. Comme des aiguillons à tête chercheuse, ses yeux cherchaient encore à transpercer mon âme... Et puis soudain, je relevai la tête et la fixai, stupéfaite. L'évidence m'apparaissait doucement comme un voile qu'on retire lentement. En même temps qu'un sentiment de panique m'envahissait, je commençais à comprendre ce qui se cachait derrière ses yeux gris qui maintenant me suppliaient comme ceux d'un chien battu...

UGLY, HASSLICH & FEIO

PAR RÉMY DE BORES

Francisque Xaudreau est laide ou, pour utiliser un langage plus politiquement correct, elle est dotée d'un physique pas facile. Sa silhouette, qu'elle tente désespérément de dissimuler sous d'amples vêtements de gros tissus sombres, n'est faite que de courbes dispendieuses et de bourrelets mal seyants. Sa démarche est pesante, pachydermique, disent même certains. Ses yeux gris clair sont déformés par des lunettes de myope qui lui dévorent le haut du visage, son front est trop court, sa mâchoire trop longue, ses joues trop larges, son menton trop carré, ses cheveux trop ternes. Sa poitrine trop ample et mal soutenue semble pendre sur sa bedaine. Ses hanches trop généreuses se prolongent de cuisses massives et de fesses gigantesques et ses courtes jambes reposent sur des mollets trop ronds et des chevilles à l'avenant. Lorsqu'on parle de physique difficile c'est juste

un cruel euphémisme.

Francisque Xaudreau : rien que son prénom, inusité depuis que l'on a conduit le Maréchal à l'île de Ré et attribué un peu à la légère par son alcoolique de père, suffirait à complexer n'importe quelle jeune fille, sans compter l'association du prénom et du nom, totalement imprononçable. Elle tente bien de faire croire que ses amis l'appellent Frannie, mais chacun sait qu'elle n'a pas d'amis.

Alors, elle vit dans l'ombre de très jolies filles qui l'utilisent comme faire valoir, tant il est vrai que la beauté, même évidente, n'est que plus assurée face à un laideron. Les amies ou, plus exactement, les filles qu'elle phagocyte, s'appellent Cynthia, Sandra, Mélody, Claudia, Sharon, Éva. Francisque sert le café, tient le miroir, sourit en silence, rit discrètement des bons mots, brosse les vêtements et rattrape les coups.

Elle ne se plaint nullement de sa condition d'esclave et, chaque fois qu'elle se fait jeter par une Kimberley ou une Mélissa, elle se blottit dans l'ombre d'une Sérena ou d'une Myléna. Son état n'a d'ailleurs pas que des inconvénients. Il lui arrive fréquemment de servir de pis-aller à des prétendants éconduits, qu'elle console comme elle peut. Et même si durant la quasi-totalité des caresses ils n'ont en bouche que le nom de leur superbe égérie, c'est Francisque qui profite de leur surplus d'amour inassouvi et rarement avec les plus moches. C'est un peu son bonus pour sa servitude. Et sa vie va du boudoir d'une Émilie à la chambre d'une Lætitia en passant par le lit d'un Kévin et la garçonnière d'un Corentin.

Francisque ne se lasse pas, elle est patiente et garde en permanence un œil et une main ouverte. Et quand un homme, au plus fort de la nuit, lui murmure qu'elle a la peau douce elle est presque heureuse, car cette peau veloutée

et sans tache est son seul capital.

Depuis toujours, Francisque joue. Chaque centime glané ça et là est investi dans le hasard, chaque prime, chaque surplus de salaire, chaque cadeau laissé par un amant de passage est converti en jetons, en ticket à gratter, en tableau de chiffres. Sa vie comme ses amours reposent sur le sort bon ou mauvais. Francisque croit à la chance et chaque présent, chaque petite joie est un don de Dieu. Parce qu'en plus du hasard, Francisque croit en Dieu. Elle ne sait pas exactement lequel, mais elle sait au fond de son cœur qui bat dans sa dispendieuse poitrine, que Dieu existe et que sa main viendra un jour sortir la pauvre égarée de sa fange. Et c'est pour ça qu'elle joue, parce que quelqu'un, un jour, a lancé cet adage : « Aide-toi et le ciel t'aidera ». Francisque a pris cette phrase à la lettre et l'a faite sienne. Aucune machine à sous ne lui est étrangère, aucun jeu de comptoir, aucun système pyramidal, aucune loterie, aucun concours, aucun pari sur quoi que ce soit, ne lui semble inutile. Elle joue à tout, partout et avec n'importe quelle règle. Elle est redoutable au poker, au black jack, au gin, au bridge, au whist, aux dés. Chacun de ses paris est une bouée jetée à la mer qui doit lui permettre d'aller plus loin sur son océan infini de chance et de coups du sort. Elle joue et lit les horoscopes favorables, elle joue et espère, elle joue et gagne. Elle gagne de petites sommes immédiatement réinvesties, de grosses sommes placées plus judicieusement dans des jeux plus matures comme la bourse. Le hasard des amours ancillaires lui a fait connaître des requins de la finance, jeunes mais aux dents acérées. Avec ceux-là, elle a su garder des liens autres que ceux du sommier. De ceux-là elle a su tirer des combines, des tuyaux, des indices, des vertus. Elle

connaît tout des placements offshore, des sociétés écrans, des sponsorings à double détente, des fondations bidons, des magouilles en tout genre pratiquées par des hommes d'affaires peu scrupuleux ou des édiles insoupçonnables. Elle a noté dans son carnet les adresses de banques dans des endroits aussi paradisiaques que Jersey, Caïmans Islands ou La Valette ; des établissements financiers discrets dans le Sentier ou à Gibraltar.

Il n'est rien de plus puissant que l'argent et elle sait que ce pouvoir sera toujours plus fort que la séduction. Et pourtant, son rêve secret est toujours d'être riche et belle à la fois, non pas pour se venger, mais pour connaître à son tour le bonheur d'être suivi par un petit caniche prêt à tout pour ramasser quelques miettes. Alors, elle joue, vendant sa peau douce pour gagner de quoi alimenter son rêve.

Et puis un mercredi soir, après l'annonce guillerette de la Super Cagnotte du Père Noël par une speakerine blonde au décolleté généreux, les sept chiffres cochés sur une des treize grilles hebdomadaires furent énoncés par une voix atonale sur fond de musique d'ascenseur.

« Le 13, le numéro 7, le 11, le 25, le numéro 20, le 47 et comme numéro complémentaire le 40... »

Francisque ne sursauta pas, ne fit aucun éclat, son cœur ne battit pas plus vite qu'à l'accoutumée. Elle se contenta de sourire en comparant les chiffres sur le bordereau avec les boules rouges sur l'écran. À la deuxième lecture, elle eut ce pincement dans le bas-ventre annonciateur, chez elle, des premiers spasmes de la jouissance. Elle pressa ses mains serrées sur le point enflammé et se laissa aller, bouche ouverte, arquée contre le dossier du fauteuil. Le hurlement qui sortit de ce corps comblé était aussi un cri de victoire.

Il lui fallut de longues minutes avant de reprendre pied dans la réalité. Une auréole indéterminée maculait l'assise du fauteuil.

Et la vie de Francisque Xaudreau bascula dans une autre dimension.

Elle attendit sereinement le 2 janvier pour toucher son pactole afin d'éviter une première année d'ISF et envoya bouler la Conseillère financière dépêchée en même temps que le gigantesque chèque. Elle ouvrit un compte dans une banque d'affaire discrète et prépara son plan d'attaque. Elle révisa les mécanismes d'évasion les plus connus, combinant inlassablement les différentes variantes et finalement, opta pour une fondation à tiroir et une mécanique de mécénat avec dation. Elle invita l'un de ses nombreux amants financiers qui ne se fit pas prier pour venir caresser la peau soyeuse de la poule aux œufs d'or. Il lui donna même du plaisir en même temps que d'ultimes renseignements. Et, au matin, ce fut une jouissance encore plus grande pour Francisque lorsqu'elle jeta dehors ce coureur de dot. Le point douloureux de son bas-ventre s'éveilla à la découverte de ce merveilleux pouvoir : celui de faire souffrir.

En quelques mois à peine, sa mirifique fortune disparut, délayée dans les méandres de placements néfastes, de donations calamiteuses et de banques véreuses. Elle invita un autre de ses amants pour s'assurer de son impunité fiscale, invita même, repentante, la Conseillère évincée, trop contente de pouvoir placer ses « Ah ! si vous m'aviez écoutée » et ses « Mais les gens modestes ne sont pas faits pour manier de telles sommes ». Bref, elle fit figure d'idiote, et même d'idiote fauchée.

Et de nouveau, la vie de Francisque Xaudreau bascula.

Avec le peu qu'il lui restait, elle s'offrit un voyage. Avec d'abord une escale rapide à Nassau, dans une officine de change miteuse où elle fut reçue avec les plus grands égards. Des lettres de changes furent rédigées en dollar et en livres sterling, une petite valise discrète fut remplie de billets verts à l'effigie de différents présidents disparus et une courbette, suivie d'un léger baisemain clôtura cette transaction. Le directeur sécha l'encre, admirant l'élégante signature de la cliente sur son épais registre.

Francisque prit un avion et s'envola vers le Brésil. Elle ne passa que quelques jours à Rio, deux jours à Bahia, puis un petit coucou dont la peinture rouge vif dissimulait mal les plaques de rouille l'emporta vers une destination inconnue et l'on ne revit plus jamais Francisque Xaudreau, la pauvre fille laide délaissée par la nature.

Au cœur de l'Amazonie, à quatre-vingts kilomètres au nord de Manaus, se trouve une discrète clinique ultramoderne, accessible seulement par de petits avions ou par hélicoptère. Les quatre bâtiments immaculés abritent les équipements les plus sophistiqués réservés à une élite pas toujours très catholique. On dit que c'est dans ces chambres moelleuses, à l'abri de clôtures inviolables gardées par des anciens mercenaires armés jusqu'aux dents et payés à prix d'or, que se fabriquent les nouvelles identités des ex-barons de la drogue venus en catimini de la Colombie voisine. On dit aussi que des vedettes vieillissantes viennent y faire une cure de jouvence et que quelques hommes influents y retrouvent leurs forces. Les patients n'y sont connus que sous un

prénom et un numéro. L'anonymat y est expressément garanti et le montant de la facture journalière suffisamment dissuasif pour qu'aucun trouble-fête ne s'y invite.

Le Professeur Heindrich officie en Grand Maître et règne sur cet univers aseptisé au milieu de la jungle hostile. Il a reçu Francesca Ugly avec la même indifférence que ses autres patients et l'a inscrite sous la référence Flore 1735. Il n'a rien voulu garder des papiers fournis par la jeune femme, à l'exception d'une lettre de change au porteur, libellée en dollar, tirée sur une banque des Caïmans. Francesca, devenue Flore a remis son passeport, ses certificats médicaux et ses lettres de recommandation dans son sac en croco acheté à Manaus et s'est soumise à un examen médical approfondi. Puis, on l'a conduite à sa chambre spacieuse et protégée du soleil trop vif et des yeux importuns par des baies polarisées. De discrètes infirmières autochtones, parlant un dialecte inconnu, l'ont préparée pour un second examen et confiée au Docteur Galagno, aussi brun que son patron était blond, aussi bouillant que le Professeur était glacial. Il lui enjoignit de se déshabiller avec une certaine délectation et commença une lente palpation des « masses graisseuses », avec une insistance coupable, parfois. Elle se sentit même désirée, à certains moments, tant les doigts s'attardaient plus que de raison en certains points de son anatomie. Elle mit ça sur le compte de sa fièvre et voulut oublier l'homme derrière le médecin surtout quand celui-ci examina de très près les aréoles roses ou l'intérieur de ses cuisses. Il mit fin à son calvaire d'une tape sur l'épaule faite du plat de la main et d'un brusque « Rhabillez-vous ! » Elle se sentit coupable d'avoir osé imaginer que le praticien s'était régalé l'œil et les doigts sur ses ampleurs déplorables. Il s'éloigna enfin en la saluant de

la main

« Nous allons enlever tout le surplus »

Elle crut discerner un reproche dans le regard de charbon :

« Mais c'est bien dommage. Vous avez une peau magnifique, nous ferons tout notre possible pour ne pas l'endommager ».

Ce compliment alla directement à son point de souffrance sans passer par le cœur et elle sentit la pointe de ses seins se dresser, consciente que cette réaction involontaire devait déformer sa robe de chambre.

« Vous êtes un charmeur, Docteur.

- Vous êtes charmante, Mademoiselle... (il consulta son agenda)... Mademoiselle Flore... 1735 (il prononçait un, sept, trois, cinq, à l'américaine)... quel joli nom ! »

Francesca sentait son corps brûler, à présent. Il referma enfin la porte après un dernier geste de la main et elle put respirer, maudissant son manque de self-control qui l'avait rendue ridicule.

Il fallut sept semaines de tortures inhumaines pour que Francesca Ugly se métamorphose. Elle garda sa peau douce. Le bouillant docteur veilla à ce que les cicatrices de liposuction soient les plus infimes et cantonnées dans les replis naturels. Il ne toucha pas à l'intérieur des cuisses qu'il avait jugé parfait. Il sculpta les chairs des fesses et des jambes, des épaules et des bras pour en extraire les plus beaux muscles débarrassés de leur gangue de graisse, il affina mollets et chevilles pour mettre en valeur les petits pieds parfaitement cambrés. Il conserva suffisamment de hanches pour magnifier la féminité et façonna une taille fine et ôtant les premières côtes flottantes. Il s'attaqua ensuite à la poitrine, se contentant d'enlever les masses qui déséquilibraient la

délicate architecture. Il prit tout particulièrement soin des fragiles aréoles roses, veillant à ne pas léser les nerfs érectiles. Il laissa volontairement un peu de convexité au ventre pour mettre en valeur un nombril qu'il trouvait hautement esthétique.

Ce fut ensuite le professeur aux yeux de marbre qui prit le relais à l'aide de scies, de pinces, de râpes, de ciseaux et de souffrance. Il rehaussa les pommettes, étrécit la mâchoire, déplanta les cheveux du front, amincit le nez, redressa les dents et affina le visage en rabotant les maxillaires.

L'ophtalmologue corrigea miraculeusement sa myopie à l'aide du laser.

L'esthéticienne guarani soigna ses cheveux jusqu'à faire ressortir tout le potentiel de sa toison d'or sombre.

Vint ensuite une longue période de doute, lors de la lente cicatrisation. Doute, surtout pour la patiente, parce que les praticiens étaient déjà passés à d'autres clients, d'autres corps à façonner.

Francesca regretta que le bouillant Docteur ne soit pas resté plus proche d'elle. Elle regretta surtout les doigts délicats qui l'avaient fait vibrer tant de fois au cours d'auscultations parfois superflues dont elle ressortait tendue au point de réclamer à ses mains la délivrance. Il lui suffisait alors de fermer les yeux, retenir sa respiration et imaginer que les doigts qui lissaient sa peau n'étaient pas les siens. Elle retenait ensuite ses cris aussi longtemps que possible.

Onze semaines après son arrivée dans le petit avion rouge, c'est une tout autre jeune femme, au physique et à la plastique tout à fait irréprochable qui s'assit avec grâce dans un

hélicoptère en direction de Manaus. Le pilote prit beaucoup de temps pour refermer la porte et lui expliquer comment boucler sa ceinture et enfiler son casque. Le sourire neuf, quoiqu'un peu douloureux, fût un cadeau, le premier qu'elle fit à un homme après son calvaire métamorphique. Francesca Ugly prit son envol au propre et au figuré en saluant de la main les minuscules infirmières réunies sur le perron. Elle ne vit ni le professeur, ni le docteur qui ne se souvenait peut-être plus d'elle. Elle prit le parti de les oublier également et se tourna vers le pilote qui souriait de toutes ses dents.

« Ce doit être merveilleux de voler comme un oiseau.

- Si vous voulez, je peux vous apprendre, Senhora.

- Malheureusement, je n'ai pas le temps. Je suis sûre que vous êtes un merveilleux professeur.

- Revenez quand vous voudrez, je m'appelle Joao.

- Moi, c'est Flore.

- Je le savais, Senhora, vous sentez bon, comme une fleur. »

Francesca sentit son cœur s'affoler devant tant de gentillesse et craignit un instant de ne pouvoir se contrôler et de sombrer dans le ridicule comme sous les doigts du chirurgien.

« Vous êtes gentil Joao et je suis sûre que votre petite amie est très heureuse »

Manaus, la cité incongrue au milieu de nulle part se profilait au loin et la radio grésillait. Joao était déjà trop affairé. Il n'y eut pas de réponse à l'assertion de la jeune femme. Elle remercia Joao d'un sourire et d'un généreux pourboire qu'il refusa gentiment.

« Ce fut un bonheur de vous emporter, Senhora »

Alors, elle le récompensa d'un baiser léger au coin de la bouche, qui faillit la faire hurler tant la douleur fut vive.

Elle s'éloigna, tirant sa valise sur le tarmac sous les yeux émerveillés du pilote.

Entre l'avenue Georges V et la rue Magellan se trouve la plus tranquille des rues de Paris. À un saut de puce des Champs-Élysées, elle abrite trois hôtels particuliers en pierre de taille, aux portes cochères hermétiquement closes. C'est dans l'un d'eux que se trouve l'établissement le plus discret de la capitale. Derrière son portail au fond d'une cour pavée éclairée de lustres art nouveau, s'élève un immeuble de cinq étages cosu et percé de larges fenêtres jalousement protégées par des flots de mousseline et des parements de velours grenat. À mi-chemin entre le palace et la pension de famille, ses douze suites comptent parmi les plus luxueuses du monde, mais c'est par-dessus tout la discrétion qui est le maître mot en ces lieux. Il n'y a ni enseigne ni étoiles sur Perron gardé par un portier et deux chasseurs en livrée rouge. Franchir la porte de la rue ne se fait qu'avec la limousine privée de l'établissement que deux chauffeurs se partagent jour et nuit. Le droit d'être salué par le cerbère se paie très cher et celui de s'incliner devant la gérante encore plus. Cet endroit n'a pas de nom. Quand deux personnalités importantes se téléphonent, elles disent simplement : « On se verra à la Maison » ou « Retrouvons-nous chez Flore ».

Toute précision supplémentaire serait incongrue. Il est rare qu'une suite reste disponible plus d'une journée, à l'exception de la N° 4, qui est officiellement libre en permanence. La rumeur veut qu'une porte s'ouvre discrètement sur l'escalier de service et qu'au second sous-sol une grille de fer donne sur un autre escalier qui conduirait, à condition de disposer d'une clef sur un couloir conduisant à un autre

palace, beaucoup plus connu, aux entrées beaucoup trop surveillées. Mais tout ceci n'est bien entendu qu'une supposition de journalistes en mal de copie. Le fait est que cette suite, une des plus vaste paraît-il, est perpétuellement en rénovation. Deux autres appartements sont, par contre, louées à l'année par de mystérieux mécènes et abritent deux jeunes femmes charmantes, mais solitaires, qui visitent Paris et dépensent sans compter dans les boutiques voisines. Le fait que ces deux suites soient situées au-dessus de la pièce en rénovation, ne signifiant pas qu'une porte dérobée similaire, donnant sur le même escalier, y soit percée.

L'immeuble appartient à un consortium panaméen nommé Ugly, Hasslich & Feio, dont le siège européen est situé à Monaco. Sur le registre du commerce, l'établissement est répertorié comme Maison de Repos et un certain Docteur Francesco Galagno, citoyen équatorien régulièrement introduit sur le sol français est déclaré surveiller les douze patients. Deux inspecteurs de la DDASS viennent régulièrement inspecter la cour de l'établissement où ils sont reçus avec courtoisie. Il ne semble pas qu'ils soient jamais allés plus loin.

Mademoiselle Flore Feio, une femme à la beauté irréaliste, la trentaine flamboyante, règne sans partage sur la Maison. Tout le personnel est masculin, à l'exception de deux femmes de charges qui ne parlent qu'un curieux dialecte d'Amérique Centrale. Les chefs de rang, sommeliers, serveurs, barmen, valets, chauffeurs ou portiers semblent tous fondus dans le même moule, entre trente et quarante ans, athlétiques, souriants et surtout très discrets. Ils se partagent un vaste immeuble du XV^e arrondissement, s'arrangeant entre eux et vivant à l'écart du monde, comme une sorte d'aristocratie de la servitude. Certaines rumeurs ont

prétendu qu'un des leurs avait, un jour, succombé aux promesses d'un journaliste et qu'un regrettable accident lui avait coûté la vie. Ces mêmes sources prétendaient que la sœur éplorée avait touché une grosse somme d'argent pour enterrer décemment son parent. Mais peut-on se fier aux journalistes, de nos jours.

Chaque matin, Flore, en robe de chambre immaculée bordée d'hermine, aux échantures indiscretes, vient saluer ses hôtes pendant le petit-déjeuner, les cheveux artistiquement ébouriffés, mais le visage parfaitement lisse et maquillé sobrement, un peu comme la maîtresse de maison surprise au réveil par des amis ayant prolongé la fête dans son salon. Elle a un mot courtois pour chacun et le bruit des couverts cesse pendant toute la durée de la visite. Ce silence admiratif se prolonge encore quelques instants après son départ.

Une fois par an, entre mars et mai, mais toujours moins d'un mois, Mademoiselle Feio s'éclipse. Elle est remplacée par un petit homme, mat de peau, parlant un français parfait entaché de quelques étourderies cocasses et agrémenté d'un accent rocailleux. Il dirige l'établissement avec le même sérieux et la même rigueur que la gérante habituelle, mais sans apporter cette grâce irréaliste qui caractérise la Maison. Quatre semaines, jour pour jour, après son départ, la belle souveraine revient, souriante et détendue et peut-être encore plus resplendissante qu'avant son départ. Puis, sans un commentaire sur les raisons de son absence ni sur son lieu de villégiature, elle reprend sa place, sereine et efficace, gracieuse et souriante, dans ses tenues raffinées magnifiant sa brûlante féminité.

C'est au cours d'un mois de septembre à l'accent estival

qu'arriva Berthe Hasslich. Flore la présenta comme une cousine éloignée, venue de sa lointaine province pour trouver du travail dans la capitale. Chaque hôte de la Maison trouva effectivement la parenté on ne peut plus éloignée tant la nouvelle venue différait de la gérante. Jamais pareil laideron n'avait franchi la porte cochère, ni pénétré dans l'atmosphère feutrée. Un peu trop enveloppée, les hanches potelées, le visage disgracieux, la bouche tordue, les paupières tombantes, les cheveux filasse raides et ternes, une légère claudication, des dents jaunes et irrégulières. On la surnomma, en secret, Quasimoda et tous cherchèrent à l'éviter. Car, malgré son air peu engageant, la cousine était volubile et envahissante, jetant son dévolu sur tout un chacun, parlant d'égal à égal avec les plus grands, ne connaissant aucune retenue. Un vent de panique balaya l'établissement et quelques reproches discrets parvinrent aux oreilles de la belle hôtesse qui se contenta de rire et rassura sa clientèle en leur promettant le départ rapide de sa parente. Elle disparut d'ailleurs, aussi abruptement qu'elle était venue, cédant la place à Herminette Hasslich, sœur de la précédente et presque aussi laide, mais au comportement plus réservé. Quasimoda II prit sa place tout en finesse, séduisant par la seule force de sa gentillesse, qui faisait presque oublier son physique ingrat. Efficace et discrète, elle finit, non seulement par se faire accepter, mais au fil de temps, par devenir tout aussi indispensable que sa sublime patronne.

Flore ne se montra nullement jalouse des éloges suscités par sa présumée cousine, bien au contraire, les recueillit avec soin et en fut heureuse. Grâce à un régime draconien et des visites régulières chez un coiffeur visagiste, Quasimoda se transforma en jeune femme qui, sans être belle, devenait

assez agréable pour penser pouvoir séduire. Les hommes commencèrent à chercher sa compagnie plus, il est vrai, pour son érudition et son humour que pour sa plastique. Il y eut désormais deux pôles d'attraction complémentaires à la Maison.

Le soleil se couche sur les Champs-Élysées, inondant l'Arc de Triomphe d'une chaude lumière ambrée. Assises à la terrasse du Fouquet's, Flore et Herminette profitent de la douceur du soir en sirotant leurs cocktails. Les hommes se retournent et sourient en passant près de leur table.

« Jamais personne ne me regardera avec ces yeux-là, soupire la plus jeune.

- Qui sait, c'est peut-être toi qu'ils regardent. »

Herminette hausse les épaules et replonge le nez dans son verre.

« Je ne suis pas idiote, non plus. Malgré tous mes efforts et les fortunes que je laisse à Luigi, je ne serai jamais à votre hauteur, Mademoiselle. Alors, ne vous moquez pas, je vous en prie ».

Flore tend la main vers sa compagne et frôle du bout des doigts le bras nu de la jeune femme de l'épaule jusqu'au coude. Herminette se raidit.

« N'aie crainte... je préfère les hommes... mais j'apprécie ta jolie peau. C'est un atout pour une femme, son seul atout parfois »

Elle caresse encore une fois l'épaule dorée par le soleil mourant.

« Une jolie peau, une solide culture, le sens de l'humour, le sens de la communication, la sérénité. La beauté est tellement éphémère. Tu n'as rien à m'envier.

- Un prénom ridicule, une bouche de travers, de la graisse

plein le pantalon, des fesses énormes et des seins minuscules. Vous avez raison, je n'ai aucune raison de me plaindre... ma sœur boitait, en plus.

- Ta sœur était surtout très bête. »

Elles restent un instant silencieuses, contemplant les touristes qui arpentent le trottoir à grandes enjambées.

« Excusez-moi, Mademoiselle, je sais tout ce que vous avez fait pour moi, mais je resterai toujours le vilain petit canard. »

Flore sort de son portefeuille une photo écornée représentant une adolescente à l'âge incertain sanglée dans un maillot de bain trop petit pour retenir toute la chair qui déborde de toute part. Elle se tient un peu voûtée, ses énormes lunettes reflétant le ciel festonné de nuages et un sourire de circonstance est gravé sur son visage ingrat.

Herminette saisit le document et le retourne machinalement.

« Francisque à Royan – juillet 1982 »

Elle contemple l'image, comme pour y trouver un indice.

« Qui est-ce ? »

Flore reste silencieuse un long moment, les yeux fixés sur l'image vieillie.

« Personne... juste une petite fille très laide qui voulait devenir comme moi »

Elle extrait un stylo en or de son sac et écrit une adresse suivie d'une série de chiffre sous la légende, puis pousse la photo vers la jeune fille.

Herminette lit l'adresse à haute voix, lentement, comme pour s'en imprégner.

« Où est-ce ? »

- Très loin... très très loin. Il te faudra d'abord mesurer cette distance avant de décider en combien de temps tu pourras

la franchir. Bien entendu, seulement si tu décides de sauter le pas. Je t'offre cette possibilité, je ne t'impose rien, au contraire. Si tu pouvais décider de rester à ta place, j'en serais infiniment heureuse. »

Herminette semble s'illuminer soudain.

« C'était vous, n'est-ce pas... avant...

- Oui, ma Chérie, c'était moi, il y a très longtemps. Et dis-toi que le changement n'est pas seulement physique, il transcende totalement ton être. Ton aspect est ta personnalité. Changer, ce n'est pas seulement se faire refaire la bouche, les seins et les fesses, changer, c'est aussi abandonner sa façon d'être, sa façon de penser, sa façon d'être perçue par les autres. On n'en sort jamais indemne. Changer c'est jouer la comédie à tout le monde et surtout à soi-même. »

Flore plaque la main manucurée de la jeune fille sur la photo et approche son visage, assez près pour sentir son souffle parfumé au daïquiri.

« Garde cette photo, je n'en ai plus besoin, maintenant. J'ai achevé ma métamorphose. J'ai oublié cette chrysalide jusqu'à croire que j'ai toujours été papillon. »

Elle s'approche encore plus, leurs fronts se touchent et leurs haleines se confondent.

« Si un jour tu décides de devenir papillon à ton tour, va à cette adresse et donne le code. C'est très long et très douloureux et ça t'apporte juste le droit d'être regardée par les hommes à la terrasse des cafés... mais pas le bonheur. »

Elle se lève, lissant sa courte jupe sur ses longues cuisses et rattrapant du bout du doigt une bretelle volage.

« Je te laisse la boutique, ma petite Chérie. Je sais qui je suis, à présent, alors je m'en vais

- Mais où allez-vous ?

- Ailleurs, faire ce que font tous les papillons du monde :

voler librement, profiter de la vie, faire l'amour et faire des enfants pour que la race des papillons se perpétue »

Elle dépose un chaste baiser de mère sur les lèvres d'Herminette, quitte la table, abandonnant un généreux pourboire, une volumineuse enveloppe scellée de rouge et son assistante interloquée, puis s'éloigne sous le regard admirateur de tous les mâles présents vers la station de taxi.

L'avion se pose sous des bourrasques chaudes. En bout de piste un hélicoptère chahuté par le vent fait tourner son rotor et s'approche en rase-mottes. L'élégante jeune femme, sanglée dans un imperméable rouge, ses cheveux sombres dégouttant de pluie court vers l'insecte bourdonnant.

« Bonjour, Senhora, bienvenue chez vous

- Bonjour Joao, ne m'appelle plus jamais Senhora. Je suis venue pour apprendre à voler »

La pluie cesse aussi brusquement qu'elle a commencé et le soleil amazonien se lève pour sécher ses larmes.

« Avec grand plaisir, Flore. »

Cette fois le baiser n'est pas douloureux, il ne le sera jamais plus.

MIDAS IS BACK

PAR PATRICK GODARD

Chic, c'est le printemps ! Les arbres et les ados bourgeonnent, les chiennes lèvent la patte - Les vraies, celles qui aboient - pendant que leurs cadors se roulent sur les trottoirs maculés de leurs urines chargées de phéromones, histoire de faire aumône d'un petit coup de balancier. Les chiennes écartent les pattes - Les fausses, celles qui arpentent les trottoirs maculés de sperme adultère - pendant que leurs cadors roulent dans de somptueuses décapotables, histoire de faire le même le temps d'un coup de hanche dans le pucier. Et tous les autres qui s'aèrent, qui se dévoilent, qui s'amourachent, qui s'amourent potache, qui s'adonnent à la cravache... C'est le printemps et les boutonnières fleurissent. C'est le printemps et toutes les putes, fenêtres ouvertes, écartent les cuisses. Toutes ? Non, car Cybèle une prostituée proche de la retraite, l'âme en peine, déambule encore dans

les rues chaudes de la capitale. Pour Cybèle, la clientèle se fait rare, même ses tarifs, revus à la baisse, n'attirent plus le chaland. Et pourtant Cybèle reste encore une très belle femme, mais être une belle femme dans ce milieu-là ne suffit plus. Les clients préfèrent de la chair fraîche, ils veulent des yeux qui pétillent, des croupes suppliantes, des poitrines fraîchement écloses et des records de grimper de rideaux et maintenant, le pire, ils veulent sodomiser de la poulette de l'est, de la vraie blonde certifiée. Ils veulent du hard discount même dans leurs plumards et tant pis, si la came est frelatée, fadasse et bourrée de tranquillisant. Maintenant tu baisses comme tu manges une salade, faut que le produit soit sous plastique, ait l'air frais, craquant et accepte toutes les sauces. Pourtant... Que nos ruelles avaient fières allures lorsque nos bonnes vieilles tapineuses nous faisaient du gringue en remuant des projos cernés de faux cils. Qu'est-ce que c'était bien, qu'est-ce que c'était chaud quand elles déballaient et agitaient leurs appâts garantis made in France sous votre nez. Qu'est-ce que ça va nous manquer ces trois petits mots d'amour sucrés salés susurrés entre deux foulées : « Tu montes chéri ? » Putain oui, qu'est-ce que ça va nous manquer ! Mais bon, c'est le printemps et rien ne sert de nous apitoyer sur notre sort, on trouve toujours ce que l'on cherche.

« On trouve toujours ce qu'on cherche » Petite phrase anodine qui trouve un écho dans la jolie tête de Cybèle qui, pendant qu'on taillait le bout de gras, n'a toujours pas trouvé preneur. Les promeneurs, les étudiants boutonneux, les pucelles du collège de filles, les livreurs de pizzas, les vrais habitants du quartier l'évitent en riant sous cape. C'est qu'elle a son histoire Cybèle ! C'est pourrait-on dire, une célébrité, on éponge pas la moitié de la capitale et la

« bonne moitié » s'il vous plaît ! Sans avoir un doigt qui vous pointe et vous suit partout. Cybèle a été la reine des nuits chaudes de la capitale et elle fut affranchie pour services rendus. Elle aurait pu avoir une belle maison truffée de domestiques aux petits soins pour ses vieux membres malmenés. Elle aurait pu gagner assez de fric pour s'assurer une descendance distinguée, mais on ne refile pas la chtouille au ministre de l'intérieur impunément.

Alors, Cybèle continua, continue et continuera encore à faire la pute. De descendance, il n'en est évidemment plus question et de revanche, de moins en moins. Juste faire la pute pour garder son petit studio et vivre décemment, juste sucer les badauds et les ivrognes, cracher et faire cracher. Juste se faire prendre comme une chienne, se faire insulter, se faire battre parfois et aboyer au bon moment pour faire plaisir au client et toujours... Faire cracher jaune. Du fric ! Pas d'amis, juste du fric !

Cybèle en est là, grandeur et décadence, pas la déchéance, pas encore, mais juste la folie en pente douce. Sur la mauvaise pente qui, comme ce trottoir trop de fois arpenté, la mène vers cet innocent promeneur à la chemise ouverte. Mais personne n'est jamais tout à fait innocent, Cybèle le sait, on à tous un petit truc à se reprocher. Qui de nous n'a jamais volé un bonbon, n'a jamais semé la zizanie dans une colonne de fourmis ? Qui n'a jamais eu envie de niquer la femme de son meilleur ami, avec ou sans succès d'ailleurs ? Qui de nous, pauvres cons mortels, n'a jamais glissé des peaux de bananes sous les semelles de son collègue de travail ? Qui de nous tous, n'a jamais touché son fade en solo dans ses propres chiottes alors qu'il aurait suffi de s'allonger sur le canapé en fermant les yeux ? Quel est l'immonde cochon qui nierait ça devant le regard du grand

rédempteur ? Vous Monsieur le curé ?

Cybèle se laissa un temps guider par le balancement de ses hanches de Junon et de ce bon Dieu de trottoir en pente. Le quidam qui venait à sa rencontre choisit un banc pas trop souillé par les fientes de pigeons et s'y assit. C'était peut-être la chance de sa vie, ou tout du moins, pensa-t-elle en souriant, de la journée.

À deux mètres de sa proie, Cybèle eut le souffle coupé... Putain qu'il était beau, presque... Divin. En même temps, elle eut un sentiment bizarre, une sorte de prémonition, comme si l'homme... L'ange assis près d'elle incarnait un aboutissement ou en tout cas personnifiait une fin. Oui, mais une fin en quoi ? Cybèle se plia soudainement en deux, accablée par de violents élancements au bas-ventre. Depuis quelques temps, ses ovaires se révoltaient et la proximité de ce bel étranger avait activé le processus de la crise. Elle grimaça, et le front couvert d'une sueur glacée et malsaine se redressa en souriant. Ses organes n'avaient pas encore le commandement et elle ne laisserait sûrement pas passer une occase pareille. À en juger par la grosseur et la nature du médaillon que le type portait autour du cou, le Sieur devait être une huile venue s'encanailler dans la bonne vieille rue Blanche. Cybèle reprit ses esprits, chassa sa douleur, se planta en face du bel inconnu, putain, c'est bien de l'or pensa-t-elle et l'accosta : « Vous semblez désemparé mon beau Monsieur...

- Tout va bien, trop bien même, je vous rassure. Dit-il sans lever la tête. Par contre, vous, vous devriez aller consulter votre médecin...

- Je... Je vais bien merci. Bafouilla-t-elle. C'est moi qui en général m'enquiert de la santé de mes... Patients et c'est moi qui peux également vous aider à rendre cette fin de journée

inoublable. Alors dites-moi beau mâle, puis-je quelque chose pour vous ? »

Joueuse, mais pas sans une certaine grâce, Cybèle entrouvrit la veste qui cachait ses trésors. Elle offrit aux yeux de l'inconnu ébahit une silhouette de Déesse et il en connaissait un rayon là-dessus.

Cybèle aurait pu être nue en dessous de sa veste tant la robe qui recouvrait ses formes généreuses, était d'une légèreté inconcevable, sûrement le fruit du dur labeur d'un couturier déjanté touché par la grâce. Le tissu ne cachait absolument rien et qualifier cette création d'arachnéenne ne lui rendrait pas justice. On aurait dit un songe d'amour tissé par les Dieux, le doux soupir d'un agrion amoureux d'un roseau, mais sûrement pas une simple robe. L'exquise et diaphane toilette laissait admirer des seins lourds et blancs aux mamelons empesés semblables à des mûres cuites par des siècles de soleil. Aucun tatouage ne venait souiller ce corps d'une blancheur de marbre semblable à un océan de crème, seul le nombril, petite alcôve ombrée, avait succombé à la mode du piercing, mais le diamant qui l'ornait ajoutait encore à l'harmonie de l'ensemble.

Et que dire... Que dire de ses hanches amples et pleines qui égrenaient les secondes telle une mécanique de précision ? D'un mouvement d'épaule poli par l'expérience, elle fit sortir un sein de son logement. La demi-poitrine était comme une insoutenable invitation, une exhortation au stupre mais l'homme était incapable de tendre ses bras, car obligé de refuser. Ce sein, cette gorge était trop parfaite, trop digne pour ses vieilles mains épuisées. L'homme se racla le gosier et se reprit :

« Avec tout le respect que je vous dois Madame, vous pouvez remballer votre attirail. Vous êtes très jolie et je dirai

extrêmement baisable, mais je crains que mon dénoyauteur ne fonctionne pas avec vous. Il a comment dire... L'érection sélective et ce genre de sollicitation est un frein à sa libido.

- Est-ce que par hasard, s'enhardit Cybèle, ce ne serait pas le proprio du dénoyauteur qui sélectionnerait ses fruits ?

- Non, ma chère, malheureusement, il est doué d'une intelligence propre à son état et il n'accorde ses entretiens qu'après un examen approfondi... Et c'est bien là mon drame.

- Dois-je comprendre que cet affranchi assoupi ne sortira de sa tanière que si sa future proie le convainc de passer un examen ?

- Non, je viens de vous le dire, il a déjà pratiqué ce genre de conquête et il est blasé... Il me l'a dit. De plus, il est extrêmement fatigué.

- Je peux m'asseoir et passer l'oral si vous y tenez, pardon, s'il y tient - Elle désigne la rue - De toute façon, c'est foutu pour aujourd'hui.

- Je n'avais pas prévu ce genre de débat, mais c'est avec un réel plaisir que nous allons vous écouter - Il se pousse et laisse une place à Cybèle - Je vous en prie, asseyez-vous.

- Vous êtes bien aimable, Monsieur - Elle désigne l'entrejambe de l'homme - Votre engin, votre dénoyauteur, vous pose des problèmes ?

- À dire vrai, non, absolument pas et je m'en réjouis d'ailleurs. C'est de la belle mécanique, faite pour durer. En fait, c'est l'ensemble de mes organes qui me pose problème. Ils se sont tous émancipés, intellectuellement parlant, cela va de soit. Je suis perpétuellement en conflit avec eux et éternellement en souffrance...

- Je vois. - Un dingue ! Un seul putain de client et il fallait qu'elle tombe sur un taré - Bien, je crains d'avoir besoin de

réviser encore un peu, je vous laisse avec votre conflit interne et vous engage à ne pas vous laisser déborder, ce serait dommage... Après tout la journée n'est pas complètement terminée - Elle ramasse son sac - Il y a peut-être quelques fruitiers en goguette en accord avec les leurs qui ont besoin de main d'œuvre pour la cueillette.

- Non, restez, je vous en prie - Il lui pose doucement une main recouverte d'un gant sur le genou - Je vous ennuie sûrement avec mes salades, mais ça me soulage. Après tout, c'est vous qui êtes venue, je ne vous avais rien demandé...

- Allez-y va ! - Elle repose son baise-en-ville entre ses escarpins usés - Soulager les gens, c'est ma spécialité. Qu'ils déchargent de la menteuse ou du kangourou, c'est bonnets blancs et blancs poneys. Le problème, c'est que je n'ai aucune idée des tarifs à appliquer pour ce genre de service...

- Vous avez déjà consulté un psy, je suppose ?

- Toutes les semaines mon gars - Elle hésite - Quand on arpente les trottoirs toute la sainte journée - elle baisse la tête - Voire toute sa vie et qu'on se collectionne des kilomètres de « dénoyauteur » dans le verger, je peux vous affirmer qu'on a plus besoin d'un dingologue que d'un podologue...

- Eh bien, appliquez les siens.

- Ça va vous coûter bonbon mon prince ! - Elle prend l'air sérieux - Qu'est-ce qui vous mine cher Monsieur ? Racontez-moi tout.

- Voilà... Dès que je m'intéresse à quelqu'un ou à quelque chose en particulier, je trouve le moyen d'en tirer profit. En clair, je fais du fric avec à peu près n'importe quoi. Tout ce que je touche ou entreprends se transforme en or...

- Quoi ?

- Au sens propre comme au sens figuré, exactement Madame, c'est comme je vous le dis. Tenez, jolie dame, le

peu de temps que nous venons de passer ensemble, mes différents comptes en banque viennent de prendre vingt patates chacun et j'en ai... -Il siffle - Et si je m'occupe de vous, dans six mois, peut-être même moins, je suis à la tête d'une chaîne de maisons de passes...

- De quoi vous plaignez-vous ?! Si j'étais à votre place, je serais la femme la plus courue de France et de Navarre, et croyez-le ou pas, je ne m'apitoierais pas sur un banc...

- Mais vous ne l'êtes pas et vous ne le serez jamais... Ce n'est pas si simple ma p'tite Dame, il y a le lot d'emmerdes qui va avec. Voyez-vous, je suis une légende, je suis la réincarnation de Mid... - Il soupire - Je suis un peu comme Un Dieu en exil, coupable d'aimer et d'aider les gens... Il faut que j'assume cette malédiction. Vous connaissez l'histoire de Midas ?

- Pourquoi, vous êtes mécano ?

- Pardon ?

- Vous êtes mécano ? Enfin, je veux dire, vous grattez dans le pot ?

- Comment vous appelez-vous Madame - Il éclate de rire -
- Cybèle.

- Incroyable ! Savez-vous qui était Cybèle dans la mythologie grecque ?

- Heu... Non, Pute, peut-être ?

- En Phrygie, elle était ma mère... Je veux dire, elle était mère des Dieux...

- Une putain quoi ! Une putain céleste, mais une putain quand même...

- Et elle eut un fils du roi de Phrygie, le roi Gordias lui-même... Ils le nommèrent Midas. Étonnant non ?

- Étonnant oui. Si je comprends bien, vous êtes un peu Midas et moi, je suis un peu votre mère - Elle désigne la rue

- Et la mère de tous ces frustrés du calcif.
- C'est un peu ça, en effet.
- À mon goût, ça fait beaucoup trop d'approximations depuis le début, vous ne trouvez pas ?
- Peu importe, vous montez ?
- Hé là, jeune homme ! D'habitude c'est moi qui propose ça. - Mutine - Vous marchez sur mes plates-bandes là !
- Allez, dites oui, vous verrez, je ne coûte pas cher et il se peut que vous ne le regrettiez pas - Il se tâte l'entrejambe - Et puis, il y a mon dénoyauteur qui me fait des signes désespérés.
- Il est O.K. ?
- Complètement en osmose avec mon âme.
- Et les autres ?
- Les autres ? Quels autres ?
- Ben, le reste de vos organes, ils sont d'accord ?
- Il faudra bien qu'ils suivent.
- Dans ce cas...
- C'est loin chez vous ? Vous habitez où ?
- Sur les Champs Elysées... Je crèche à l'hôtel, mon hôtel particulier.

Midas et Cybèle se levèrent du banc et sous les mines hilares des boutonneux du quartier, s'en allèrent bras dessus, bras dessous comme de vieux amoureux se promenant sous les rayons d'or du jeune soleil printanier. Première surprise pour Cybèle, le taxi qu'ils empruntèrent avait un peu trop forcé sur la tôle et avait la fâcheuse tendance à devenir limousine... Et avec chauffeur en plus ! Midas, si c'était son vrai blaze, ne lui avait peut-être pas raconté de conneries et s'il roulait vraiment sur l'or ? En tout cas, si le pote Midas ne roulait pas sur l'or, il roulait dans de l'or ! L'intérieur de la limousine était recouvert de tissus, de cuirs et de métaux

rappelant furieusement ce métal maudit responsable de tant de maux. Maudit, damné, mais ô combien vénéré par tant d'innocents les poches pleines. Tout était or dans le « taxi » même les chailles du chauffeur qui se reflétaient dans le rétroviseur.

Ce dernier arborait un drôle de sourire, pas franchement inquiétant, et de l'avis même de Cybèle, carrément avenant, ce qui, d'ailleurs, n'était pas la garantie d'une parfaite courtoisie.

Elle en avait soulevé, Cybèle, des gogos aux sourires angéliques et à la moue benoîte, des types à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans con ni fesse, des types qui l'ont tabassée parce qu'ils n'arrivaient pas à jouir correctement ou simplement pour lui faire le coffre. Lorsque qu'elles travaillent en free-lance et qu'aucun mac ne les protège, les putes deviennent des proies de choix pour les jeunes loups de la délinquance.

« Parlez-moi de vous Monsieur... Midas. »

Bercée par le ronronnement du moteur. Magnifiée par l'insolite sourire du chauffeur. Pelotée par des mains expertes recouvertes d'une étrange paire de gants, Cybèle ne prêtait plus attention à tout ce luxe extravagant qui l'entourait. Dès lors, toute son attention était accaparée par ce surprenant bipède qui lui laissait entrevoir des jours meilleurs. Même si, par habitude, elle écartait légèrement les cuisses pour autoriser aux mains de velours l'accès à ses chairs intimes. Même si, rituel oblige, ses lèvres pulpeuses s'entrouvraient pour feindre l'extase. Même si sa généreuse poitrine accordait une valse aux yeux gourmands de l'amphitryon qui lui promettait des bacchanales de première bourre, Cybèle ne pouvait se résoudre à s'abandonner totalement au stupre sans connaître un tantinet soit peu la vie de sa proie...

Pardon, de son chevalier. « Que voulez-vous savoir Cybèle ? »

- Votre âge ? De quelle nationalité êtes-vous ? Où vivez-vous ? Qui êtes-vous ? Tout simplement...

- Faut-il vraiment que vous sachiez tout cela ? À quoi cela vous servirait-il ?

- Disons, que c'est ma première jouissance...

- Bien. Si je vous affranchissais sur tout ceci, vous ne me croiriez probablement pas. C'est assez complexe et assez peu appréhensible par une...

- Une quoi ? Une fille comme moi, une pute ? Une radasse qui passe son temps à éponger la lie de la société ?

- Non, bien sûr, veuillez m'excuser, mais par une femme de cette époque, de votre temps... »

Midas échangea un regard furtif avec le chauffeur qui haussa les épaules. Ce qui voulait dire dans cet idiome très ancien : « Démerde-toi mon gars, après tout, c'est toi qui l'a ramenée. Comme si on n'avait pas assez d'emmerdes en ce moment ! Moi je me désolidarise, c'est ta malédiction après tout, je ne suis avec toi que parce que l'on m'y a forcé. Même si je t'aime profondément, je n'ai pas voix au chapitre, je ne suis là que pour faire mon rapport et pour éviter que les choses ne tournent pas trop mal. Alors tu écoutes ta queue ou ton bon sens, mais ne me demande pas mon avis. O.K man ? » « O.K, O.K Alexandre, n'empêche que tu es quand même là et que tu conduis mon carrosse, répondirent les épaules de Midas, et que si l'envie me prend de joindre l'utile à l'agréable, tu seras quand même dans le bain. Je voulais juste un petit conseil, voire, un assentiment ou ne serait-ce qu'un soutien ? Mais je vois que tu as la dent dure... »

Avec regret, étouffées par des éons d'échec, rongées par un

remord séculaire, les mains de Midas quittèrent les chairs soyeuses de Cybèle, le boulot, toujours le boulot ! Midas, une fois n'est pas coutume, prit une grande inspiration, soupira pour la forme et attaqua : « Je viens de très loin, d'une grande injustice. Je suis un roi banni, fruit d'une cabale de Dieux aussi cons qu'ils étaient beaux. Je devais les gêner... Quelle connerie ! Enfin, pour tout vous dire chère Cybèle, je suis réellement Midas... Le Midas de la mythologie en errance à travers les siècles à la recherche du Pactole...

- Du pactole ? Mais tu nages, tu roules et tu pêtes dedans mon garçon ! -Putain de merde pensa Cybèle, 'faut vraiment avoir besoin de tunes pour accepter d'écouter des conneries pareilles - Il ne faut pas te démonter mon p'tit gars, tu vends un des cendriers de ton carrosse et ton espérance de vie remonte en flèche !

- Ce n'est pas de ce pactole-là dont je veux vous parler, mais d'une rivière, d'un ruisseau ou d'un lac qui aurait ce nom et qui aurait la vertu de briser la malédiction qui pèse sur moi. Ne vous êtes vous jamais demandé d'où vient ce mot : pactole ?

- À vrai dire, je m'en tape comme de ma première sodomie. Le pactole, pour moi, c'est une chimère, un putain de mirage. J'ai bien crû l'attraper à plusieurs reprises, mais cet enfoiré m'a toujours échappé.

- Je vous promets, belle Cybèle que vos soucis s'envoleront bientôt, j'en fais le serment...

- Houai, vous êtes bien tous les mêmes, votre queue ou dénayauteur en ce qui vous concerne, parle toujours avant votre langue. J'ai coutume de dire, qu'il faut toujours tourner sept fois sa queue dans la motte de sa voisine avant de s'épancher.

- Vous êtes géniale Cybèle et si je devais un jour rester prisonnier d'un monde, libéré de ce carcan qui me pèse, c'est auprès de vous que je désirerais user le temps. Mais avant de penser à cet état de grâce, il me faut trouver cette putain de source, ce putain de Pactole, cette... Putain de rédemption des Dieux...

- Tiens, c'est marrant ! Dans mon village d'enfance, pas très loin de ma maison, dans un petit bois que l'on appelle le « bois de l'âne », j'ai découvert une statue passablement érodée par le temps et l'humidité. Elle représentait une sorte... d'elfe avec de grandes oreilles. De sa bouche coulait un filet d'eau qui sinuait quelques mètres entre les racines de vieux chênes avant de disparaître sous terre. Ce n'était pas à proprement parler une découverte, car cette statue était bien connue des vieux du village, mais à six ans ce genre de trouvaille reste quand même une sacrée aventure. De mémoire d'homme, la statue a toujours craché son eau dans ce bois, à qui il doit son nom. Certains l'appellent « L'âne qui pleure » D'autres justement : « La rédemption des Dieux ». On dit aussi que si vous venez pleurer au-dessus de l'eau et que votre chagrin est sincère, que vous risquez de trouver de l'or. Bien sûr, à part, peut-être, une exception, personne n'en a jamais trouvé, comment être triste et sincère quand vous espérez trouver fortune ?

- Évidemment - Troublé, Midas hoche placidement la tête et regarde la hure stupéfaite d'Alexandre, le chauffeur - Et où habitez-vous Cybèle ?

- Dans un petit village de Meurthe-et-Moselle dans l'Est de la France, à Haroué. D'ailleurs, il est dit que le château qui y fut construit, le fut avec des deniers sortis de la poche de Marc de Beauvau Craon, un panier percé qui vit sa légitime se tirer avec un soudard. Éperdument amoureux de sa

coquine, il en fut grandement déprimé et alla chaque jour pleurer dans le « bois de l'âne ». La légende dit qu'il fut plus riche que Crésus ! C'est lui l'exception – Cybèle sourit, elle aime étaler sa culture, ça les impressionne toujours – Et puis pour la bonne bouche, c'est son fils qui construisit l'hôtel Beauvau à Paris et avec quel argent, je vous le donne en mille ? Le pire, le plus... abjecte, c'est que c'est cet hôtel qui abrite aujourd'hui le ministère de l'intérieur. Un des ministères qui rapporte le plus de pognon à l'état. Y'a pas, le fric va toujours au fric ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

- C'est confondant... Je n'ai jamais entendu parler de cette affaire...

- Si vous voulez en savoir un peu plus sur Haroué et son fameux bois, allez voir un certain Rime de Berros, un écrivain local spécialisé dans les mystères de Lorraine.

- Incroyable ! Dire que si vous ne m'aviez pas honteusement dragué, je n'aurais jamais eu vent de cette histoire...

- On a beau voyager à travers les siècles, dit-elle moqueuse, on ne peut pas tout savoir.

- Ça vous dérangerait, si nous allions visiter votre château ? Maintenant ?

- Là ? Tout de suite ?

- À l'instant, si vous le voulez. Et puis songez à la tête de vos vieux amis lorsqu'ils vous verront sortir de la limousine.

- Mais, il faut que je me change, cette robe est plutôt inconvenante, vous ne trouvez pas ?

- Elle vous va à ravir...

- Mais, j'avais envie de... Vous me... - Cybèle en avait un peu marre de tergiverser. Des discussions de junkie dans le cirage, ça allait cinq minutes – Je... J'ai perdu pas mal de temps avec vous... Même avec des tarifs de psy, vous n'allez pas vous en remettre.

- J'irai pleurer sur la « rédemption des Dieux » pour me renflouer.

- Ce n'est pas bien de se moquer d'une gentille femme qui ne rêve qu'à graisser votre dénoyauteur et puis ce n'est qu'une légende, vous savez. - Elle soupire - J'ai quand même envie de vous, là, sur la banquette... Et puis on pourra y aller demain si ça vous chante.

- Dommage, mais inutile de baiser ici - Il regarde par la fenêtre - nous sommes arrivés chez moi Cybèle, il serait dommage de passer à côté du confort de mes appartements et puis - Il regarde dans le rétroviseur, accroche le regard d'Alexandre - il y a quelques petites obligations à remplir avant que nous fassions l'amour. »

Que répondre à cela ? Cybèle se fit l'effet d'être une souris entrée par mégarde dans un congrès de hauts greffiers qui débattaient de la meilleure façon de dépecer les rats. Ses cuisses se refermèrent comme une huître, ses lèvres accentuèrent leur béance et d'instinct, ses fiers mamelons abandonnèrent leur garde à vous pour adopter une position plus conforme aux craintes de leur maîtresse : deux souvenirs brunâtres noyés dans l'immensité blafarde de leurs mamelles pétrifiées. Elle aurait voulu protester, elle aurait voulu crier qu'elle acceptait de partir vers l'est retrouver ses racines. Elle aurait même décrété avec force que les stations d'autoroute seraient réquisitionnées pour des haltes crapuleuses. Elle aurait voulu hurler des tas de choses, s'accrocher à la portière, appeler la police ou Mondial Assistance, mais rien ne sortit de son gosier ballonné par l'angoisse. Pire encore ni le pseudo Midas, ni le chauffeur aux dents de feu ne la regardèrent, ni ne soufflèrent mot. Elle était seule dans sa tourmente, seule dans cette limousine au milieu de milliers de gens qui allaient faire la fête sur les Champs.

« C'est bien fait pour ta gueule ma grande, pensa-t-elle, faut assumer maintenant. » Qu'entendait-il par quelques petites obligations à remplir ? Appeler son gynécologue ? Faire le ménage, changer les draps ? Virer la dernière pouf de luxe qui squattait son lupanar ? Aiguiser sa collection de couteaux sacrificiels ? Sa tronçonneuse ? Allait-il s'empaapouter l'Alexandre en avant-première ? Tant de questions qui ne trouveront réponses qu'au pied du mur.

« Cybèle ? Quelque chose ne va pas ? » Ce gant sur son épaule, ce gant étrange d'un rose malsain qui lui pesait comme une enclume et cette porte, mais d'où venait cette porte ? Elle n'était plus dans la voiture. L'avait-il porté jusqu'en haut de ces marches ? Cybèle tourna la tête comme une chouette affolée, mais où était le chauffeur ? Comment se pouvait-il qu'elle ne se soit pas rendu compte d'être descendue du carrosse ? Elle fixa la tête bienveillante de Midas, ouvrit la bouche pour lui répondre, mais la referma aussitôt, une douleur atroce lui comprima le bas ventre. Ses ovaires devaient gonfler comme des ballons et lui comprimer la vessie car, un filet d'urine coulait le long de sa jambe droite. Ce devait être ça le pipi de la peur, pensa-t-elle. Et le gentleman violeur remettait ça avec sa fausse condescendance : « Vous ne vous sentez pas bien ? J'appelle un médecin ? Vous n'auriez pas dû monter... »

Monter... Monter... MONTER ! Elle était bien bonne celle-là ! Mais elle avait fait ça toute sa vie ! Monter, monter ces milliards de milliards de putains d'escaliers vers un hypothétique septième ciel. Monter vers la capitale ; monter sur la queue de milliers de bourrins lubriques ; monter sur le podium, être reine de la nuit... Monter, monter, toujours monter le valseur en émoi. Ce n'était pas monter qui lui causait ce trouble, mais bien la peur de se faire descendre et

elle s'entendit répondre : « Non, ne faites rien, ça va aller, juste un étourdissement... Vous ne me ferez pas de mal, hein ?

- Quoi ? Du mal ! Mais jamais je...

- Vous avez parlé d'obligations avant de, heu... faire l'amour

- Pour l'amour de Zeus Cybèle, je ne voulais parler que d'ablutions... Prendre un bain, voilà tout ! Certes, ce bain est un peu spécial, mais jamais au grand jamais, je ne vous causerai le moindre tort. »

La porte qui leur faisait face s'ouvrit en grand sur Alexandre toujours tout sourire. Le chauffeur avait troqué son uniforme contre un épais peignoir de coton blanc qui ne laissait rien ignorer de l'imposante autorité de son sexe. Priape, pensa Cybèle, après Midas voilà qu'elle avait droit à Priape ! Le seul Dieu de la mythologie qu'elle connaissait. Ce Dieu au membre démesuré symbole de la vigueur sexuelle, de la puissance génératrice. St Priape, veilleur de nuit, patron des écumeuses était planté là, devant elle. Alexandre « le grand ! » s'effaça afin de laisser passer son « patron » et sa conquête et si Cybèle avait été impressionnée par les mensurations du sceptre d'Alexandre, il lui fallut reconnaître que le décor de la pièce dans laquelle elle venait d'entrer lui disputait légitimement la couronne de laurier.

Tout... Tout ici était en or ! Les murs étaient tapissés d'une toile brute tissée de fils d'or ; les meubles et les rideaux ; le lustre, la longue table et ses chaises étaient d'or ; les fauteuils en or massif étaient recouverts de coussins brodés d'or, même le carrelage de marbre était veiné d'or pur. Sur un vaisselier, évidemment d'or lui aussi des dizaines de coupes et d'assiettes rutilantes attendaient que de richissimes collectionneurs posent leurs lèvres sur leurs derrières

flamboyants. Aux quatre coins de la pièce, des statues d'or, grandeur nature, semblaient veiller sur cette caverne d'Ali Baba. Cybèle n'arrivait plus à refermer la bouche, Alexandre n'avait plus qu'à se servir. Avec une pointe d'ironie, le chauffeur rompit le charme : « Puis-je me retirer dans la salle d'eau... Maître ? » Et à Midas de répondre : « Fais ton office gredin. » Il se tourna vers Cybèle encore en goguette dans le jardin des Hespérides et aussi tendrement que lui autorisaient ses étranges gants de peau, il caressa les épaules de Cybèle et lui murmura dans le creux de l'oreille : « Dévêts-toi fille de l'espoir et va prendre ton bain. Alexandre t'attend. Pour ma part je patienterai dans la chambre à coucher. »

C'était donc ça ! Midas était un mécène et, généreux par nature, il faisait profiter son chauffeur de ses conquêtes. Il faut dire qu'avec le levier de vitesse qu'il se trimbalait l'Alexandre, il devait consommer vilain. Ses seuls trophées ne devaient pas lui suffire à Alexandre le conquérant, 'fallait qu'il tape dans la gamelle de son maître, sagouin va... « Et c'est pas pour me déplaire, pensa Cybèle. » Elle se dévêtit un peu trop rapidement à son goût, elle ne voulait pas offenser son hôte, mais quand on est pute depuis près de trente berges et qu'un outil de ce format se présente, on n'hésite qu'une fraction de seconde et tant pis pour Midas et vive Alexandre le grand, le bien nommé. Elle courut presque pour se rendre dans la salle d'eau, pour connaître le grand frisson, pour faire l'amour à un Dieu, pour comprendre le sens du mot... déception.

Oh oui Alexandre était nu ! Oui, il l'attendait dans une immense baignoire d'or emplie d'une eau fumante, ocrée et pétillante comme du champagne ! Non, son sexe n'avait pas rapetissé, bien au contraire, il sortait la tête de l'eau comme

pour mieux respirer, mieux la narguer ! Mais... mais Alexandre ne souriait plus, il arborait l'attitude qui sied aux grands maîtres de cérémonie. Il sortit du bain et invita Cybèle à y entrer. Elle s'exécuta, s'assit dans l'onde piquante et attendit. Alexandre s'approcha, son sexe effleura la nuque de Cybèle qui courba instantanément la tête puis, il la saisit par les cheveux et la plongea dans l'eau. Pendant une fraction de seconde, Cybèle crut qu'elle allait mourir noyée dans une baignoire d'or et pourtant, elle ne paniqua pas. Pourtant l'eau s'insinuait dans ses poumons, mais elle ne suffoquait pas. Cette apnée grotesque en compagnie d'un Dieu était pure jouissance, la quintessence du plaisir, le summum du désir. Elle se sentait rajeunie, rafraîchit, neuve et sans ride... Pure. Purifiée certes, mais toujours sous l'eau, qu'est-ce qu'il attendait pour la tirer à la surface son « Baptiste » car, elle en avait conscience, elle venait d'être baptisée. « Faudrait p't'être qu'il se dépêche l'Alexandre, je vais finir par virer carpe, pensa Cybèle. » Rien ne vint et toujours ce poids sur sa tête et record mondial d'apnée en baignoire en prime !

Elle tenta de soulever sa tête et miracle elle sortit de l'eau sans peine, plus de poids sur sa nuque et plus d'Alexandre non plus. Elle sortit du bain telle une Naiade rescapée des temps anciens, négligea une serviette de coton imprimée de motifs d'or et ruisselante, s'aventura dans « l'appartement ». « Cybèle, mon amour, je t'attends, viens à moi... À nous mon enfant.

- Mon enfant, mon enfant, grogna-t-elle, j'ai cinquante piges mon canaaard... »

Elle passa devant un miroir qui reflétait le soleil et s'étrangla. L'astre nimbait d'or une silhouette fantôme, une créature oubliée depuis la première passe dans un hôtel

sordide. Le soleil transformait les gouttelettes, que le cerveau de Cybèle continuait à nommer eau, en pépites aveuglantes qui recouvraient le corps d'une Cybèle rajeunie de trente années.

« Qu'est-ce que vous... m'avez... fait ? J'ai...

- Dix neuf ; vingt... vingt et un ans ? chanta Midas.

- Plus une ride ma jolie, la mère des Dieux se doit d'être la plus ravissante des créatures... renchérit Alexandre.

- Tu es lisse et immortelle

- Et tu seras riche...

- Si toutefois ton histoire est véridique ma belle... »

Cybèle courut jusqu'à la chambre et découvrit une paire de Dieux pour le prix d'un. Midas et Alexandre étaient allongés l'un à côté de l'autre et attendaient son bon vouloir.

« Votre miroir, il... Il merde, il me fait... Toute jeunette...

- Tu l'es, je te l'assure, la coupa Midas

- C'est de la sorcellerie... Vous êtes des démons...

- Non, ma chère – plaida Alexandre – Les démons, n'ont pas le monopole du pouvoir. C'est là le désir d'un Dieu. Vous vous êtes baignée dans une eau sacrée...

- Mais c'est impossible voyons...

- Le champ des possibles s'étend à perte de vue ma belle et si je puis dire, à perte d'imagination, expliqua Midas. Jadis, contrairement à ce qui fut raconté puis écrit dans les livres, Alexandre fut baigné à ma place dans les eaux du Pactole. Je n'ai donc pas recouvré mon état original et suite à une dispute au sujet d'un récital de musique, que je ne vous narrerai pas, car cela serait trop long, Apollon, et je suis sûr que cet enfoiré de Dionysos était dans le coup, m'a banni de la terre des Dieux avec pour charge de m'amender à travers les siècles. Si je désirais retrouver le chemin de

l'olympé, il me fallait pour ça trouver le pendant du Pactole, une eau baptisée pour l'occasion : « La rédemption des Dieux. » J'ai galéré, Cybèle, j'ai galéré avec cette malédiction permanente au bout des doigts. Je ne peux rien toucher sans que cela ne se transforme en or. Quant à Alexandre, il exsude une sorte d'anti-poison qui annihile les effets de la malédiction. Toute personne ou tout objet plongé dans l'eau de son bain bénéficie de cette protection. Même moi je puis être partiellement « immunisé » sauf mes mains qui, curieusement, gardent ce terrible pouvoir. Vous me l'avez dénichée Cybèle, vous avez trouvé la source, mon ticket de retour. Vous rendez-vous compte ?

- Je m'en réjouis, mais moi pourquoi suis-je... jeune ? Immunisé, d'accord, mais mon corps ?

- Il ne te plaît pas ? bouda Midas. En fait, c'est un mystère, c'est, comme qui dirait, le cadeau de la maison. Le rêve d'un tout à chacun : réunir l'expérience et la jeunesse. Nous nous sommes effectivement penchés sur ce problème et il semble que cela aille de pair avec l'immunité. Sans doute un effet secondaire un peu pervers.

- C'est un miracle... Heu, suis-je redevenue pucelle ? C'est une question à la con, mais...

- Ça, ma jolie, nous allons vite le découvrir, railla Alexandre caché derrière son érection.

Tremblante, Cybèle avança vers son destin, vers une passe de jouvence. Elle leva un instant les yeux, admira des œuvres aussi diverses qu'un chien d'or, enfin devenu d'or car sa conne de voisine n'arrivait pas à le calmer ; un chat aussi, celui de Midas qui le naturalisa avec ses propres moyens ; une lyre et une flûte, instruments de musiques volés à ces traîtres d'Apollon et de Marsyas ; et un curieux moulin d'or qui fit stopper net le bel élan de Cybèle. « Si vous voulez

que je vous fasse regretter de ne pas rester dans notre monde, pourriez-vous messieurs, retirer cette horreur de la chambre ?

- Certainement ma chère, bien que nous ne voyons pas pourquoi... tenta Midas.

- J'ai baisé toute ma putain de vie en regardant tourner les pales du moulin rouge à l'envers, alors comme j'ai retrouvé une certaine virginité, j'aimerais m'en passer et ne plus me souvenir.

- Qu'il en soit ainsi... Pourtant ce bel objet m'a été offert par Don Quichotte lui-même et afin d'honorer sa mémoire je... Alexandre, aurais-tu l'obligeance de cacher cet admirable chef-d'œuvre dans l'armoire ?

Alexandre, gêné par son membre distendu, dû improviser un numéro très convaincant de contorsionniste pour finalement se coincer le gland dans la lourde porte d'or de l'armoire. Heureusement pour Cybèle, sans grande conséquence pour ses débats futurs et imminents. Alexandre revint au lit en maugréant et oublia vite ses déboires lorsque Cybèle entama une danse érotique, histoire de raffermir son pilon.

Et ce fut une première fois, une dernière aventure putassière et ce fut... l'explosion du Santorin, une aventure cosmique qui traversa le temps et la lumière. Un cri qui assourdit les oreilles d'Apollon et des Dieux revanchards. Cybèle se fit chienne, se fit Cerbère, se fit poivre et se fit sel. Elle réinventait le plaisir, élargit ses orifices, usa de ses artifices. Elle bougea, emboucha, malmena, usa... fit exploser le mont Olympe.

« Alexandre, tu as mis beaucoup trop d'ambrosie dans l'eau du bain... gémit Midas »

Elle connut l'ardeur des Dieux, elle goûta la souffrance des

suppliciés du pal, elle était la terre, la matrice universelle. Ils étaient la mer, un fleuve en furie, ils étaient semence et ivresse. Ils étaient sabres et miels. Ils étaient le siège d'une armée devant une muraille inexpugnable et ils martelaient... martelaient sans relâche jusqu'à ce que les fondements même de la forteresse nommée Cybèle tremblent et refusent de la porter plus avant. Cybèle s'écroula, épuisée, vaincu par une paire de Dieux eux aussi au bord de la rupture.

Lorsque Cybèle reprit ses esprits, Alexandre avait disparu. Seul Midas ronflait à ses côtés. Une main gantée reposait sur un sein retendu, une main protégée par un horrible gant cousu dans une peau rosâtre du plus mauvais goût. « Il va me dire que c'est un présent de Léonard de Vinci qui l'a découpé dans la peau des fesses de la Joconde. A tous les coups ! Et que c'est pour cette raison qu'elle rit jaune, s'amusa-t-elle. »

Ah curiosités malsaines, maux de femmes, perversions féminines... Cybèle souleva la main, insinua un doigt sous le gant afin de déloger l'organe miraculeux et...

« NON !!! » Alexandre, habillé de pied en cap fit irruption dans la chambre et se jeta littéralement sur le bras de Cybèle. « Pauvre écervelée, la jeunesse et la richesse ne te suffisent pas, tu veux le pouvoir en plus ? Mais c'est la mort que tu viens de frôler pauvre idiot. Ces mains peuvent tuer, tu ne l'avais pas encore compris ?

- Je ne pensais pas vous offenser, ni me mettre en danger, je voulais savoir c'est tout. Avouez que c'est quand même fort de café, non ?

- Eh bien, vous ne saurez rien du tout. Vous garderez pour vous un souvenir égoïste, car personne ne croira votre histoire. Maintenant, il faut que nous allions dans votre village. Vous, vous ne venez pas, vous restez ici... Cette petite

maison vous appartient désormais. Les documents sont enregistrés à votre nom. En sus, vous êtes propriétaire de plusieurs sociétés et vos différents comptes en banque sont copieusement garnis... Je dirais même que vous êtes la personne la plus riche de cette foutue époque...

- Mais comment avez-vous fait ça ?

- Ça fait deux jours et deux nuits que vous pioncez, ma belle au bois dormant... Autre chose Cybèle... Merci, merci pour tout, grâce à vous, je vais rejoindre mes chers moutons et merci aussi pour cette nuit fabuleuse que vous nous avez donnée. Maintenant réveillez Midas et dites lui au revoir.

- C'est tout, ça se finit comme ça ? Je réveille mon Prince Charmant, je lui pose un baiser sur ses lèvres et pffuiitt ?

- Désolé Princesse.

Ils s'envolèrent, s'évanouirent, comme une brume d'été, comme ces deux étoiles filantes qui, deux jours après ces événements, filèrent au-dessus de la capitale.

Oui, Cybèle était devenue très riche, très très riche, elle effaçait ses années surnuméraires entre caviar et croisières, entre massages et casino quand un jour dans son hôtel des Champs Élysées, Catherine Stodowsky, alias Cybèle invita une de ses amies alléchées à prendre le thé. Quand soudain, au fil des mots, perdue au milieu de phrases sans intérêts ni saveurs, cette gourde de Sandra s'extasia :

« Oh ma chérie, ton pied est vraiment meerrveilleuuux ce vernis à ongle, on dirait de l'or pur... Mooooortel !

- Mais je n'ai pas mis de...»

LE ROUGE BONNET

PAR BERNARD COLIN

Je suis né dans une écluse et c'est dans cet univers que j'ai vécu les trois premières années de ma vie.

Ma mère aidait ma grand-mère, veuve et fatiguée, du mieux qu'elle pouvait ; elle tournait la manivelle qui commandait l'ouverture des lourdes vannes ouvrant ou fermant le passage des bateaux en libérant des tonnes d'eau.

Ce travail était pénible et harassant pour la frêle jeune femme qu'elle était alors, mais le plus difficile était de pouvoir surveiller ses deux enfants quand elle se trouvait prisonnière de son poste de travail.

J'étais un petit garçon de deux ans qui découvrait l'ivresse de gambader aux alentours de la maison d'habitation, il me reste un souvenir fort de cette époque : Je cours vers ma mère, elle est en train de travailler là-bas pas très loin, elle se retourne, me voit, j'entends son cri, elle a crié de m'arrêter !

Plus que la parole, c'est le cri et l'expression de son visage qui m'ont stoppé net ; figé sur place, je regarde devant moi en bas, de ce qui semble être un gouffre d'une profondeur infinie ; un couple de mariniers, debout sur le pont de leur péniche, guettent les bras tendus, la chute probable du petit garçon imprudent qui vient d'oser s'aventurer à l'extrême bord du canal.

Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur, ma mère m'a déjà emporté dans ses bras comme un trésor à mettre en sécurité. L'histoire est belle et terrifiante ; ma sœur et moi nous nous en souviendrons, le Rouge bonnet, ce n'est pas comme l'ogre ou le loup du petit chaperon rouge ; lui, il existe vraiment, il ressemble à un lutin, il est toujours coiffé d'un bonnet rouge et armé de son crochet, il entraîne les enfants au fond de l'eau pour les noyer ; c'est bien pour cette raison que maman nous a recommandé de ne pas jouer près du canal et de la rivière, car c'est là qu'il se cache le méchant gnome tueur d'enfants.

Nous avons oublié depuis longtemps les contes de notre enfance, ma sœur est enseignante et je suis commercial pour un groupe international de brasseries.

Je passe mes vacances à la montagne ou à la campagne, l'année dernière j'avais choisi le Sarladais en Périgord noir où la beauté des paysages et les délices de la gastronomie m'ont donné un aperçu du paradis.

La mer ne m'intéresse pas ; c'est plat, c'est laid et ennuyeux ; que ferais-je parmi des gens qui ne trouvent rien de mieux à faire que dorer des heures durant sous un soleil brûlant ? D'ailleurs, je ne sais pas nager, au lycée, je séchais toujours les cours de piscine, je préférais profiter du temps ainsi gagné à aller au cinéma ou draguer les filles.

Peut-être par déformation professionnelle je me suis pris de passion pour l'histoire des brasseries disparues, je collectionne tous les objets qui s'y rapportent, les pièces de ma maison sont garnies de vitrines débordant de verres ou de cendriers publicitaires et les murs sont décorés par des affiches et des plaques métalliques anciennes.

Je profite toujours des tournées de visite à mes clients pour repérer des vestiges ou des ruines d'anciennes brasseries pour les photographier.

Je suis de bonne humeur, il n'est pas encore très tard et je quitte le dernier hypermarché prévu pour la journée avec mon carnet de commandes bien rempli, je vais enfin pouvoir partir à la recherche des deux grandes brasseries qui faisaient l'orgueil de Bar-le-Duc au début du vingtième siècle.

À l'aide des précieuses indications données par une vieille dame interrogée à la sortie du magasin, j'arrive dans la rue abritant les restes de l'industrie chère à mon cœur.

Située à l'extérieur du centre, l'avenue est déserte, contrairement à ce que j'avais imaginé un grand nombre de bâtiments est encore debout, l'un a été transformé en salle des fêtes, un autre abrite les ateliers municipaux et celui-là est presque retourné à sa vocation première puisqu'il porte l'enseigne d'un grossiste distributeur de boissons ; le reste en ruine forme un ensemble plutôt sinistre.

Fasciné par cette découverte, je photographie toutes ces merveilles, la moindre façade aux fenêtres murées est à mes yeux aussi digne d'intérêt qu'un trésor archéologique.

Je marche depuis déjà longtemps quand je remarque une petite construction à l'architecture étrange, cela tient à la fois du lavoir et de la chapelle ; poussé par la curiosité je

pénètre à l'intérieur et je me sens immédiatement mal à l'aise ; au milieu d'une unique et gigantesque pièce carrée, une profonde étendue d'eau noire mord les pans inclinés en faisant miroiter de lugubres reflets, l'eau tourbillonne dans ma tête, cela sent le suif ou le soufre, j'ai la nausée ; vite, il faut m'enfuir de ce lieu maudit ! Mes jambes tremblantes tentent de me guider vers la sortie, lorsque je le vois ; il vient d'entrer et barre l'issue de mon secours ; dans la pénombre je ne peux distinguer son visage, il est petit, porte une étrange casquette rouge à rabats et tient un outil recourbé. Je l'ai reconnu, c'est lui ! Je sais que c'est la fin, je m'enfuis vers le fond du lavoir, mais il est trop tard, je glisse et chute dans l'eau nauséabonde, mon visage déformé par la terreur émerge une dernière fois puis un voile noir recouvre mon esprit.

La première chose que j'aperçois en ouvrant les yeux est ce doux visage, maman est venue me délivrer ; maman ?

« Non, je ne suis pas votre maman, je suis le docteur Nonsard, vous avez fait une chute dans l'ancienne savonnerie, il paraît que vous avez été effrayé par notre employé municipal, il n'est pourtant pas méchant, d'ailleurs c'est lui qui vous a sorti de l'eau.

- Il était armé d'un crochet !

- Armé ! Pas du tout, ce brave Jules était simplement venu couper avec sa serpe, les mauvaises herbes qui envahissent tout le bâtiment, qu'aviez-vous donc imaginé ?

- Simplement une vieille histoire de mon enfance, je vous expliquerai... »

LES VALSEUSES

PAR NATHALIE ROUYER

- « Putain ! Mais qui c'est qu'est couché sur moi ?
Mais m'écrase pas comme ça ! Allez relève toi !...
- Hum... Quoi... Quoi... Où je suis... Au secours... Ha... Au secours...
- Hé ! Gueule pas, la môme ! Tu me décapas les Portugaises !
Ferme-la et enlève-toi de là !
- Je... Euh... Je.. Je
- Merde, merde !... Tu, tu, te lèves ou quoi, quoi !
- Je... Je peux pas... Je... Je suis coincée...
- Et moi, moi, qu'est-ce que je dirai ! J'ai la tronche écrasée sur le sol... Mais putain, c'est quoi qui m'écrabouille les glandes reproductrices ?...
- Oh, pardon... Pardon !... Ce... Ce sont mes mains...
- Hein ?... Ben vire les de mes bijoux de famille !
- Pardon, pardon... je peux pas bouger du tout... je... je crois

- que c'est un autre monsieur qui me bloque contre vous !
- C'est pas possible ça !
 - Je ne sais plus... Je ne me souviens pas comment ça c'est passé...
 - Si t'arrêtes pas de gigoter les doigts, je crois que tu te souviendras toute ta vie de la suite !
 - Oui, promis ! Promis, j'arrête ! Je vous jure, je le fais plus, monsieur. Je le fais plus, monsieur. Gardez votre calme monsieur. Je ne sais plus, monsieur. Où on est monsieur. Qu'est-ce qui se passe, monsieur...
 - Stop ! Surtout tu te remets pas à gueuler ! Et reballe ton monsieur, moi c'est Roger... Surtout bouge pas les mains !
 - Oui... Mais... Heu... J'ai peur... Snif... J'ai...
 - Bon allez, tu vas pas chialer, j'ai horreur de l'eau !
 - Non, non... Snif... Je... je pleure pas..
 - Et le gars qui nous écrase ? Qu'est-ce qui dit ?
 - Rien... sniff... il est peut-être mort... ON VA TOUS MOURIR...
 - NOOOOOOOON !... Tu ne cries pas... Il est pas mort... Seulement étourdi par le choc !
 - Quel choc ?... Snif...
 - L'ascenseur s'est cassé la gueule, voilà ce qui s'est passé...
 - Oui, oui, c'est ça, j'étais dans l'ascenseur... Mais je suis montée au deuxième...
 - Ben heureusement !... Si on était tombés de plus haut, les seins je les aurais pas dans mon dos, je les aurais devant moi !
 - Hein ?... Quoi ?...
 - Ben oui, les seins... Les saints... Bah, laisse tomber...
 - Non... Je peux pas...
 - Et BOUGE PAS...
 - Non, non, je bouge pas...

- Bon... Donc on est tombés dans le sous-sol... de deux étages quoi !... C'est pour ça que c'est pas grave... L'ascenseur s'est décroché... ça doit être pour ça que tu t'es accrochée à mes boules...
- Hein ?... Snif... Snif...
- Allez, c'est pas grave, j' te dis... Les secours vont vite arriver... Pleure pas... Et tiens, dis-moi ton petit nom...
- ... Maria Pella Katerina...
- Chic-chic comme petit nom !... Et tu fais quoi dans la vie à part me casser les couilles... Non, non, je plaisante... Moi, j' suis chauffeur-livreur...
- Ben, je fais des castings... J' voudrais être une star...
- Ha, ouais ?... Et ça marche ?...
- Ben pas vraiment...
- T'as quel âge ?
- 24... Et toi ?...
- 30, dans deux jours... si je survis jusque là... Bouge pas, sinon je te remonte d'un étage...
- J'ai pas bougé, j' te jure, c'est l'ascenseur qui bouge...
- Bon, les pompiers arrivent, c'est pas trop tôt...
- Tu... Tu livres quoi ?
- Bientôt du lait caillé si tu insistes !
- Hop pardon... Pardon...
- Ok, ça va... Et toi, tu vis de quoi en attendant d'être une star ?
- Dans la journée, je suis masseuse...
- ... Hum...
- ... au bain turc...
- Et le soir je donne des cours...
- ...Hum...
- Ma mère est muette de naissance...
- ... Hum, hum...

- Alors, je donne des cours du soir...
- ... Hum, hum...
- J'apprends le langage des signes à des étudiants...
- ...
- Tu sais quand tu parles avec les mains...
- ...
- Tu dis plus rien ?...
- ...
- Ben, dis quelque chose !
- Hum, hum, hum, hum.....AHHHHHHHH OUI !... »

OSTERITÉ

PAR NATHALIE ROUYER

Pongo fit le tour de la poubelle, se laissant guider par un délicieux fumet que son puissant odorat venait de détecter. Il s'arrêta brusquement, surpris de se trouver nez à nez avec un curieux animal à quatre pattes. Enfin plutôt, nez à cul, car la bête s'extirpait de derrière la poubelle à reculons. D'une nature méfiante, Pongo recula prudemment, sans toutefois renoncer. L'odeur provenait bien de ce drôle de bâtard sans queue qui maintenant poussait des grognements bizarres.

Pongo le vit tout à coup... Un superbe os de gigot, faisandé à souhait, avec de magnifiques lambeaux de chair qui pendouillaient, encore vierges de tout croc ! Et il était accroché là, sur le flanc de cet espèce de clébard dégénéré à moitié sénile ! Pongo ne résista pas plus longtemps à la vue de ce met de roi. D'un mouvement vif, il attrapa l'os dans

sa gueule et détala sans demander son reste... L'animal se redressa soudain sur ses deux pattes arrière et se mit à vociférer des borborygmes en gesticulant comme un beau diable. Pongo disparut à fond de train au coin de la rue gardant en mémoire l'image troublante de ce démon...

Vers onze heures du matin, Pongo acheva son petit tour quotidien dans le centre commercial de la banlieue Est. Promenade digestive après son superbe festin ! L'idée même de cet os délicieux le fit à nouveau saliver. Mais repu et heureux comme un prince, il pensait maintenant à se trouver un coin confortable autant pour s'octroyer une petite sieste, que pour surveiller le passage des clients du centre commercial. En effet, à cette heure-là, la plupart des gens commençaient à acheter des sandwichs, casse-croûte et autres repas sur le pouce. Et si l'un d'eux laissait tomber son frugal encas, lui, Pongo se jetait dessus avec la rapidité de l'éclair. Il était passé maître dans l'exercice de cet art. Il se posta donc face à la sandwicherie, allongé discrètement entre le mur et un pilier qui le cachait à la vue des vigiles. Son ventre plein gargouillait joyeusement et dans cet état second qui caractérise la béatitude, Pongo avait bien du mal à garder les yeux ouverts. Le sommeil le gagnait progressivement lorsque son flair le mit en garde. Une odeur qui ne lui était pas inconnue lui ouvrit un œil... Là, à quelques mètres de lui, l'ex-proprétaire de l'os se démenait devant un des gardiens du centre, tentant de lui faire comprendre quelque chose en pointant un doigt accusateur dans sa direction. D'abord surpris de réaliser que ce démon n'était qu'un homme, Pongo comprit le danger. Il se serra un peu plus derrière le pilier, mais banda tous ses muscles, prêt à détalé. En face, le vigile commençait à s'énerver, ne compre-

nant rien aux grognements inintelligibles et aux débordements incompréhensibles du clochard de plus en plus excité. Des spectateurs se groupèrent bientôt autour d'eux, chacun cherchant à interpréter les gestes du pauvre homme. Pongo qui était loin d'être un chien bête comprit enfin qu'il n'avait rien à craindre, mais décida tout de même de changer d'atmosphère. Il se retira sur la pointe des coussinets, en longeant tranquillement le mur de la galerie de sa démarche chaloupée. Un sourire étrange releva le coin de ses babines lorsqu'il se laissa choir derrière un container appuyé contre un photomaton en panne.

Un muet ! Quelle veine il avait !...

LES YEUX DE L'AMOUR

PAR NATHALIE ROUYER

Assise en terrasse, Lison tapote nerveusement du bout des doigts sur le rebord de sa table. Son regard va et vient, guettant avec une certaine inquiétude les visages des piétons qui défilent sur le trottoir. Ses yeux vert émeraude pétillent pourtant d'excitation et, d'un geste brusque, elle repousse en arrière sa longue chevelure châtain clair. Si elle n'est pas canon comme on dit, Lison a le charme de ses années et la beauté inhérente aux gens qui aiment donner du bonheur autour d'eux...

Un peu crispée par cette attente, elle soupire en jetant un rapide coup d'œil sur le cadran de sa montre puis sur le petit bouquet de violettes posé devant elle. Se remémorant les lettres de son prétendant, elle prend un air rêveur alors qu'un léger sourire se dessine sur ses lèvres fines.

Elle, la septique, ne pensait jamais qu'en s'inscrivant sur un

site de rencontres, elle en arriverait un jour à revivre les sentiments tumultueux d'une adolescente amoureuse. Et pourtant, voilà qu'à l'aube de la quarantaine, elle revivait les joies et les souffrances de ses premières amours...

- Bonjour, Lison...

La douce voix, quoique un peu tendue, fait sursauter la jeune femme perdue dans ses pensées. Elle découvre avec des yeux d'abord ahuris puis bientôt émerveillés le prince charmant de ses rêves les plus fous.

Devant elle se tient un beau brun aux cheveux courts et à la carrure athlétique. Si son regard paraît ténébreux, il y brille néanmoins un joyeux brin de malice. Son visage bronzé aux traits parfaits et ses magnifiques yeux marrons hypnotisent Lison qui reste muette d'étonnement. Michael est enfin là, elle le voit pour la première fois et quelle étonnante surprise !

Ils avaient décidé de ne pas s'envoyer de photos, ne voulant pas juger sur le physique, mais sur leurs caractères, leurs passions, leurs désirs communs... Et Lison s'était faite de son inconnu, une représentation, une image, certes loin d'être négative, mais bien loin, cependant, de cette perfection.

« Ces violettes sont réellement jolies, bien plus que les miennes... reprend Michael d'un air désolé en tendant un pauvre petit bouquet rachitique où pendent encore quelques pétales déjà fanés. »

Toujours sur le coup de sa surprise, Lison regarde d'abord les fleurs sans sembler comprendre puis revenant sur la mine déconfite de son apollon, elle réagit enfin. Un rire clair et cristallin accueille le nouveau venu qui se détend imperceptiblement.

« Je peux m'asseoir ?... demande Michael maintenant tout

sourire, en joignant le geste à la parole. »

Lison se calme aussitôt et rougit de son attitude.

« Je suis confuse... commence-t-elle...

- Mais non !... Il ne faut pas !... Vous êtes parfaite, j'aime votre naturel... intervient Michael en lui lançant une oeil-lade à faire fondre une motte de beurre. »

Au bout d'une longue discussion chaleureuse et animée, les yeux dans les yeux, Michael et Lison se taisent, appréciant devant un deuxième petit café crème, ce silence complice que seuls deux êtres en pleine harmonie savent capter...

Tout à coup, une voix de crécelle bien connue de Lison, les surprend, rompant le charme magique de l'instant. Lison se mord les lèvres en découvrant Mylène debout devant leur table. Mylène et son physique de déesse, Mylène et son minois de poupée...

« Ben ça alors ! Dis donc, Lison, tu me fais des cachotteries maintenant ? Tu me présentes au Monsieur ? s'enquiert aussitôt la nouvelle arrivée... »

Un pincement au cœur et une petite onde de choc parcourant sa nuque préviennent Lison d'un danger imminent. Remarquant son trouble, Michael se lève subitement, prend la main de Mylène et la serre en la secouant violemment.

« Moi, c'est Michael... Et je viens de me rendre compte que je suis très en retard... Alors, bonjour et au revoir, je file ! »

Et sous les yeux éberlués des deux femmes, l'apollon s'éclipse comme un voleur.

« Ben dis-donc ! Tu m'avais caché ce bellâtre !... constate l'envieuse enquiéneuse.

- Je te connais trop bien... rétorque méchamment Lison pour cacher son immense déception...

- Mouais, il est beau, mais pas très éduqué... Mais toi, qu'est-

ce que tu peux bien faire avec une telle beauté ? se moque Mylène d'un ton sarcastique... Un gars aussi beau que ça ne peut pas rester avec une fille comme toi !... À mon avis, soit il est bigleux, soit il a un gros problème... Et ce doit être un très mauvais coup ! »

Sur ces derniers mots cinglants, elle tourne les talons et entre dans le bar, laissant Lison tout à sa consternation.

Une grande tristesse envahit les yeux verts fixés sur les deux bouquets de violettes, le sien resplendissant, celui de Michael minable... La rage et le dépit qui s'immiscent lentement dans son cœur la poussent à se lever et à quitter précipitamment la terrasse où quelques instants plutôt il lui semblait pouvoir atteindre le septième ciel.

Les joues maintenant inondées de larmes, Lison traverse la rue et se dirige d'un pas rapide vers la plage. Elle en veut au monde entier et le sentiment de honte qui s'est emparé d'elle lui dévore doucement les entrailles. Elle retient avec peine le cri de douleur qui lui noue la gorge et soulève le sable fin en frappant du pied sur un ballon imaginaire.

Soudain, elle s'arrête face à l'océan et s'adresse à lui, le prenant à témoin.

« Pourquoi ?... Pourquoi la vie me fait un cadeau et puis me le reprend aussitôt ?... Oh, je sais, je ne suis pas assez belle... Ou plutôt non, il est beaucoup trop beau pour moi... C'est ça !... finit-elle par crier...

- Moi, je ne crois pas... murmure dans son dos la douce voix de Michael... Non, ne te retourne pas... Écoute-moi... Je voudrais te dire ce que moi, je sais... Il paraît que je suis ce que la norme appelle un bel homme... Et ça depuis quarante ans... Mais je vais te confier, Lison, que ce n'est pas un cadeau !... C'est une continuelle souffrance ! J'ai perdu tous

ceux que j'aime à cause de cette soi-disant beauté... Les femmes ne voient en moi qu'un objet de désir ou de possession et ne supportent pas le regard des autres femmes... Elles sont jalouses... Et les hommes me haïssent... Tu sais que ce n'est pas la beauté extérieure que je recherche... je dirais même que je la fuis... ajoute-t-il dans un sourire en repensant à Mylène... Avec toi, je sais que j'ai enfin trouvé et que ma beauté ne sera plus un écueil... Tu m'aimes pour ce que je suis au fond de moi... Je l'ai senti immédiatement, Lison... Et à travers tes lettres, j'ai compris que l'amour, mon amour, c'est toi... »

Il la saisit doucement par les épaules et la fait pivoter vers lui. Lui soulevant le menton, il essuie d'une main délicate les larmes qui s'écoulent par vagues successives de ses yeux verts encore tristes, mais maintenant teintés d'un immense bonheur. Ils échangent alors un regard profond, un regard qui fouille et retourne l'âme au plus profond d'elle-même. Puis ils se sourient... Ils savent...

Michael prend le visage de Lison à deux mains et dépose un tendre baiser sur les lèvres brûlantes qui s'offrent à lui...

LE NOMBRIL ET LES DEUX OREILLES

PAR RÉMY DE BORES

Le jeune soleil marque de rose les bergères et les princes du ciel de lit. Dans la charmille vert tendre bordant la fenêtre à meneaux, les premiers oiseaux s'affairent bruyamment. Les collines, baignées de sang, ondulent sous la brise de sud-ouest qui apporte avec elle des relents de varech et le cri des mouettes. Toute la minuscule chambre semble baigner dans une aurore enchanteresse, faisant miroiter les montants du lit, la bassinoire et même l'adorable angelot joufflu du bouton de porte. Chaque surface s'orne de riches ors et d'oranges flamboyants. Les interstices de plâtre entre les poutres de bois bis semblent de pêche. Sandre s'est assis pour mieux apprécier la quiétude et la richesse de ce premier matin. Sous le drap chiffonné, Aurélyne disparaît tout entière, à l'exception d'une unique

oreille pâle, îlot de chair crémeuse au milieu d'une mer de poix sombre où la lumière ajoute des reflets de cuivre et d'acajou. Sandre contemple cette oreille avec l'envie inextinguible d'y porter les dents, non pas pour la meurtrir, mais juste pour apprécier, une fois encore la texture délicieuse du fin cartilage et du lobe charnu.

✱

C'est en partie pour cette oreille, pour la longue et souple chevelure de jais et pour une mince bande ondoyante de chair blanche, qu'il a abordé la jeune femme dans le bar-dancing enfumé près du port. Elle tournait seule sur la piste déserte au son d'un DJ mal inspiré tirant des mélodies hors d'âge d'une antique platine et de baffles de fête foraine. L'air était épais, fait de cigarettes, de friture, de parfums bon marché et de l'odeur écœurante montant des chalutiers. Un brouhaha rivalisait avec la musique et les entrechoquements de verres. La bière délavée et le rosé frappé coulaient à flots. Plus personne n'écoutait, plus personne ne dansait, sauf cette fille chaloupant dans son habit de lumière, un véritable costume de scène. Un chemisier immaculé, brodé de sequins brillants et de perles scintillantes, décollé au-delà de toute pudeur, coupé net dix centimètres au-dessus du nombril ; une jupe étroite de cuir rouge, à la taille basse soulignée d'une ceinture aussi richement ornée que le corsage, et aussi courte que la décence le permettait ; des bas blancs irisés, soutenus par des jarretelles de soie que l'on distinguait de loin en loin, au gré des ondulations ; des souliers du même rouge que la jupe, aux talons démesurés faits d'une matière réfléchissante. Petite, toute en courbes et rondeurs, perchée sur des jambes allongées par la démesure des escarpins et l'exiguïté de la jupe, elle aurait dû être l'at-

traction de ce lieu, pourtant, elle tournait, solitaire, comme oubliée, ses hanches ondulant en rythme dans l'indifférence générale.

Sandre l'avait observée longuement, appréciant le galbe de la jambe, la tournure de la cuisse, la rondeur de la fesse, la fluidité de la hanche, le volume du sein, la douceur du visage extatique aux yeux clos. Cette fille ne dansait pas seule, elle dansait avec elle-même, elle dansait pour elle-même. Il chercha à lui donner un âge en observant ses traits lisses et réguliers. De discrètes pattes d'oie naissaient près de l'œil, mais peut-être étaient-elles dues à une nature enjouée, puisqu'aucun pli en marquait son front ni son cou. Et pourtant, elle semblait plus vieille que ne le laissait paraître son corps aux rondeurs juvéniles, ses joues pleines et une minuscule trace d'acné près de sa tempe droite. Entre quinze et trente ans, décréta-t-il, ce qui laissait une marge confortable : quinze ans pour le frisson, trente pour la raison.

Le maquillage aussi clinquant que ses vêtements se limitait aux yeux et à la bouche, débauche de bleu, de brun, de noir, d'écarlate et de paillettes. Un léger voile de poudre métallisée, destinée à capter la lumière, décorait sa peau de la racine des cheveux jusqu'au creux des seins, un peu plus marqué sur les pommettes hautes et saillantes, presque asiatiques.

Son regard vacillait parfois, une moue enfantine traversait son visage, ses lèvres s'ouvraient comme pour un cri, balbutiaient une prière muette, se scellaient à nouveau pendant que les paupières d'azur recouvraient celui de ses yeux.

Sandre était fasciné, par le corps, bien sûr, mais surtout par la bande de chair dénudée et l'oreille pointant au travers de la chevelure lorsque le corps penchait à droite ou révélée par le mouvement opposé. L'oreille gauche, uniquement la

gauche dans son intégrale nudité, parce que la droite était gâchée par une boucle d'améthyste démesurée. Il essaya de se persuader, qu'une fois la parure enlevée, cette oreille serait aussi belle et désirable que sa jumelle, mais la vision même du bijou enchâssé dans la chair tendre avait terni la vision. Cette fille n'aurait jamais, pour lui, qu'une seule oreille de même qu'elle n'avait qu'un seul nombril, centre magnifié d'un ventre magnifique. Deux pièces de toute beauté, dérivant à l'opposé l'une de l'autre et pourtant indissociables et par-dessus tout indispensables à la fragile incertitude de ce moment d'extase.

Il se demandait comment l'aborder sans risquer de gâcher cette impression de grâce et de légèreté. Il appréhendait surtout le son de sa voix qui risquait de mettre fin au rêve. Il l'imaginait ténue, effacée avec une variance des aigus suivie de raucité dans les graves, entre Ava Gardner et Marlène Dietrich. À moins que ce ne soit le pépiement innocent d'une Brigitte ou d'une Marilyn. Peut-être avec un léger accent de gorge à la Birkin. Il misa beaucoup sur les premiers mots qu'il entendrait sortir de cette bouche écarlate.

L'aborderait-il à la Gabin ?

« T'as d'beaux yeux, tu sais ! »

en espérant qu'elle connaîtrait la réplique suivante.

À la hussarde ?

« Tu me plais, Beauté... On va chez toi ou chez moi ? »

En gentleman ?

« Vous êtes ravissante, Mademoiselle. M'accorderez-vous cette danse ? »

En connaisseur ?

« Vous dansez divinement, Mademoiselle. »

Ou ringard :

« Vous venez souvent, ici ? Vous habitez chez vos parents ? Vous marinez chez vos harengs ? »

Non, elle valait bien mieux que toutes ces fadaises, son oreille et son nombril méritaient plus que ces entrées en matière éculées.

Il pensa lui offrir de champagne, mais l'établissement ne permettait pas d'espérer mieux qu'un Crémant méthode champenoise tiède, servi dans un verre à pied. Une idée magique germa. Il espéra que la maison disposait au moins d'un fond de vodka, de quelques larmes de curaçao et d'un citron en bon état. Le barman le regarda curieusement, mais accéda à ses désirs en remplissant deux verres à cocktail d'un miracle liquide exactement de la bonne couleur.

« À vos yeux, Mademoiselle, puissent-ils briller aussi longtemps que le soleil. »

Elle continua un instant d'onduler sur la voix de Barry White, surprise, puis saisit le verre d'une main mal assurée. Elle leva les yeux vers son interlocuteur, porta le verre à ses lèvres mais ne but pas.

« Merci, Monsieur, mais je suis plus chère que ça. »

La voix était parfaite, suave, unie sans note discordante, alliant l'alto et le soprano à merveille.

Sandre resta quelques secondes interdit, son verre en équilibre entre épaule et bouche.

« Je ne comprends pas ! »

Une voix avinée et railleuse jaillit des premiers rangs :

« 20 pour la pipe et 60 pour la baise ! »

Plus que le propos ordurier, ce fut la surprise d'avoir été observé pendant ses pitoyables approches, qui choqua Sandre.

« Et oui, Mylord, je n'suis qu'une fille du port, une ombre de la rue... »

Sandre hésita une seconde avant de choisir une position moins humiliante.

« À votre beauté et à la réussite de votre commerce, Mademoiselle. Seriez-vous libre pour la soirée ?

- Vous pouvez m'appeler Aurélyne ou comme bon vous semblera. Pour la soirée, ce sera 100, la nuit 200 ; la maison ne fait pas crédit et on paye d'avance. »

Sandre compta quatre billets bistre, réfléchit un bref instant, puis en ajouta un cinquième.

Elle enfourna l'argent dans un repli de sa ceinture.

« La maison fournit les préservatifs. »

Ce fut une sorte d'oraison concluant l'affaire.

Sandre porta un toast muet à sa nouvelle compagne et vida son verre d'un trait. La jeune femme l'imita en réprimant un frisson : trop de citron et pas assez de curaçao. Décidément cette boîte ne valait pas tripette.

Il offrit son bras à sa conquête tarifée et ils quittèrent la salle enfumée sous les sifflets de certains consommateurs. Sandre ne résista pas à la tentation de leur brandir un doigt vengeur dans son dos. Sa carrure lui permettait ce genre de fantaisie en toute impunité.

La préposée au vestiaire, insignifiante et rabougrie, chignon et lunettes vissées sur ses oreilles décollées, échangea un jeton de plastique et quelques pièces contre un somptueux manteau d'agneau glacé blanc et un sac assorti de la taille d'une petite valise. Elle s'excusa du bout des lèvres, et s'éclipsa vers les toilettes pendant que Sandre récupérait son imperméable contre un autre jeton.

L'attente dura au point que Sandre soupçonna la fille de s'être envolée avec son argent et ses espérances par une sortie de secours. Elle réapparut quand même, avec un maquillage plus discret, des bas couleur chair et des escarpins plus

modestes. Elle avait dissimulé en partie son trop généreux décolleté sous une écharpe de soie sauvage, mais sa robe était toujours aussi courte.

« Vous êtes parfaite, ma Chère.

- Merci, Monsieur, vous êtes parfait également. »

Il n'y avait ni raillerie ni flagornerie dans cette réplique, il en aurait juré.

Il lui tendit le bras et ils franchirent la porte vitrée, laissant derrière eux le brouhaha et la musique devenue inutile. L'air nocturne était un peu frais et un vent de mer apportait une humidité inopportune. Le port était calme, seul le clapotis de l'eau et le bruit lointain de l'autoroute troublait la quiétude de ce soir d'été. Aurélyne se pressa contre son compagnon pour se réchauffer.

« L'astrolabe est à deux pas. C'est calme, propre et discret. Le patron me connaît bien. »

Sandre apprécia le parfum discret de la fille et le contact soyeux des cheveux contre son épaule.

« Vous valez plus cher que ça, Mademoiselle, ma voiture est au parking »

Aurélyne hésita un instant. Son métier lui avait appris à ne pas juger les hommes sur leur bonne mine. Elle s'était parfois lourdement trompée et les coups reçus de brutes avaient été autant d'expériences aussi douloureuses qu'enrichissantes. Son instinct lui dictait la prudence, mais dans le même temps, elle recevait comme un cadeau inespéré la déférence et la faconde de cet inconnu plein d'égards.

« Je ne monte jamais en voiture avec un inconnu, sauf pour quelques minutes... »

Elle s'interrompit, consciente de gâcher cet instant par des considérations plus que triviales.

« Vous comprenez... Pour les hommes, nous sommes des

proies... Pour quelques billets, nous devenons des esclaves consentantes, pires que des objets. »

Un geste inhabituel mit fin à ses excuses. Elle ressentit le léger baiser sur son front comme une marque de réelle sympathie, de respect et peut-être... Non elle se refusait de penser une seule minute qu'un homme qui a payé une putain ressent autre chose que du mépris.

« Je comprends parfaitement vos réticences, Mademoiselle. Mais, je suis seul dans cette ville, étranger, j'ai juste envie d'un peu de chaleur humaine, d'une présence et... »

Il renouvela le baiser sur le front, aussi léger, aussi délicat, une main chaude à peine posée sur sa nuque. Il se pencha sur son oreille gauche ; elle ressentit le souffle tiède comme une caresse.

« ... Et même si ce doit être une comédie, j'ai besoin d'un peu d'amour. »

Les lèvres empressées se posèrent sur l'oreille tant convoitée et deux incisives se refermèrent une fraction de seconde sur le cartilage, délicatement, sans intention de blesser. La belle frissonna et chercha les lèvres amies plus en remerciement que pour rendre le service pour lequel elle était payée.

La voiture était basse, racée, confortable et anglaise. L'intérieur sentait le bois, le cuir et un parfum masculin. Elle s'installa confortablement, déboutonna son manteau, remonta sa jupe et allongea ses jambes sur le tapis épais. Sandre ne voyait de sa passagère que les jarretelles, le manteau et les morceaux de peau blanche au-dessus des bas et autour de la ceinture. Le décolleté restait interdit à ses yeux, comme pour un jeu pervers.

« Je suis à toi tout entière, comme et quand tu le désireras. »

Il démarra en souplesse

« Nous avons toute la nuit. Je veux savourer chaque

instant. »

Du bout des doigts, elle effleura le pantalon de l'homme.

« Et pourtant tu es prêt !

- C'est justement pourquoi il faut attendre. Chaque minute d'attente, est une minute de plaisir en plus. »

Elle eut un soupir qu'il devina amusé.

La voiture quitta le port et prit la route de l'arrière-pays, vers les collines de pins maritimes, dans un silence lourd de sous-entendus.

*

Le soleil monte et la couleur ambiante passe du rose au doré. Les personnages de Jouy se font orientaux, les cuivres rutilent, le plafond se teinte de safran. Sandre lisse le drap sur la forme allongée. La présence de ce voile pudique magnifie ses souvenirs. Il a aimé les pieds courts et étroits aux orteils peints, les chevilles menues cerclées de chaînettes d'or rose. Il a toujours aimé les chevilles fines qui confèrent à la femme une grâce que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans l'univers. Il lui arrive parfois de suivre une femme dans la rue simplement pour contempler ses chevilles. Il méprise et vilipende les pantalonnières et exècre par-dessus tout les survêtements, les chaussettes de sport et les chaussures montantes... Pour lui, une femme qui se respecte se doit d'être en jupe et chaussée d'escarpins.

Il a aimé également l'élégance de la jambe, musclée sans excès ; la cuisse ronde, à peine un peu trop grasse, mais au grain de peau velouté ; la croupe ample ; les hanches fluides ; la taille bien marquée ; le ventre charmant de convexité au nombril profond. Ah ! Ce nombril combien de temps y a-t-il consacré ses lèvres lors de sa descente vers le paradis, combien de caresses à cette oasis merveilleuse au

milieu des chairs tendres à deux pas du centre de l'univers. Il a aimé aussi le buste glorieux, piège redoutable où sa bouche faillit se perdre maintes fois ; la vallée creuse dans le dos que ses doigts ont montée et descendue, à la recherche des sept points cruciaux devant faire de sa douce amante, une esclave.

✱

L'accalmie fut de courte durée, car la belle usa de ses mains et de ses lèvres, tant sur elle que sur son partenaire pour faire monter l'énergie. Au bord de l'explosion, Sandre gara sa voiture dans un chemin creux. Il en résulta de longues minutes d'intense animation, de halètements, de cris étouffés, de sensations, de succions, de frôlements, d'où les deux protagonistes revinrent essoufflés mais nullement apaisés.

La flèche lumineuse proclamait, en vert et rose : Domaine de la Chênaie, Chambres tout confort. Sandre engagea son équipage dans l'allée éclairée de réverbères 1900, faisant crisser le gravier. La maison de maître initiale avait été agrémentée de deux tours rondes, lui donnant un faux air de château XVIII^e. L'ensemble se voulait cossu et la plaque d'une célèbre chaîne hôtelière venait confirmer et dissiper les derniers doutes.

Le portier de nuit, parfaitement éveillé et sourire aux lèvres accueillit le couple avec affabilité.

« Prendrez-vous une chambre ou désirez-vous une suite ? »

Sandre consulta muettement sa compagne qui fit une moue agacée.

« Une chambre tranquille suffira. Y a-t-il un service de nuit ?

- Bien entendu, Monsieur, que désirez-vous ? »

Nouveau coup d'œil à la belle, nouvelle déconvenue.

« Nous vous ferons signe un peu plus tard. Mon épouse désire se reposer

- Comme il vous plaira, Monsieur. Vous faites le 9. »

Le portier décrocha une clef du tableau et la leur tendit.

« Le 213... deuxième étage. L'ascenseur est sur votre gauche... désirez-vous un groom pour vos bagages ? »

Sandre fit un signe de dénégation, l'urgence était devenue palpable. Il saisit sa valise, à peine plus grande que le sac à main d'Aurélyne et se dirigea à grands pas vers le fond du hall. La lenteur et l'étroitesse de la cabine firent de ce court voyage des prémices dantesques. La chevelure féminine était ébouriffée, la chemise masculine arrachée de la ceinture et un sein mutin, aiguisé par la chirurgie mais sans ostentation, pointait hors de son nid, l'aréole cramoisie. Il fallut beaucoup de concentration pour ouvrir la porte, chaque seconde comptait, mais chaque seconde était consacrée à d'autres buts. Le couloir désert et silencieux faillit leur servir de boudoir. Enfin la porte céda et ils pénétrèrent dans la chambre tant attendue.

Pendant que la jeune femme s'enfuyait dans la salle de bain pour se rafraîchir, il chercha sur la radio une musique propice à ses desseins. La voix de Nat King Cole déploya ses volutes feutrées. Il ôta sa cravate et sa chemise froissée et resta assis sur le lit à écouter la douche annoncer le premier round.

Elle fit son entrée, encore couverte de gouttes d'eau, parée d'une nuisette bleu sombre, en accord avec ses yeux remarquillés.

« Danse pour moi ! »

Elle le fit, très bien. Il se remit à la désirer comme il l'avait désirée dans le dancing miteux, oubliant sa profession pour la voir comme si elle était la pure jeune fille qu'il attendait.

Elle s'effeuilla sur Frank Sinatra, Billy Holiday, Sammy Davis Jr et se donna à lui accompagnée par Barbra Streisand.

Il y eut un séisme d'une magnitude jamais envisagée par l'homme jusqu'ici.

Affamés et assoiffés, ils composèrent le 9 et se firent servir les mets les plus caloriques de la carte : foie gras Périgourdin, saumon de la Baltique, Caviar gris de la Caspienne, mousse au chocolat noir, brioches beurrées et du champagne rose. Le garçon, jeune et fringant ne quitta pas des yeux le corps nu d'Aurélyne, assise en tailleur au mitan du lit, impudique et triomphante.

Ensuite il y eut de multiples répliques, comme pour tous les séismes majeurs, moindres, certes, mais tout aussi dévastateurs.

Et il eut la vanité de croire que les cris de la jeune femme étaient sincères, et que jamais, au cours de cette nuit, elle ne songea même à simuler son plaisir. Peut-être avait-il raison, après tout. Aurélyne pouvait, elle aussi avoir oublié les billets motivant cette bacchanale, qui sait si, elle non plus, ne s'était pas crue revenue des années en arrière pour jouir pleinement d'une magnifique nuit d'amour, sans ressentiment. Sandre était un bon amant et elle avait aimé l'amour avant d'en faire son gagne-pain. Le mercredi était son jour de congé, habituellement. Elle savait que ce jour-là, les danseurs étaient rares et que le DJ connaissait ses goûts musicaux. Les habitués du bar la laissaient danser tranquille. Il y avait un temps pour tout. Sans compter que l'abordage avait été suffisamment inhabituel pour qu'elle ne se considère pas vraiment au travail. Comme tous les mercredis, elle s'offrait des vacances, une soirée de relâche avec un beau mec qui savait s'y prendre avec les femmes.

Le troisième assaut se termina sur les dernières notes de « I'm just a gigolo ». Aurèlyne s'abattit sur le dos, bras en croix, hors d'haleine. Au plus fort du crescendo elle avait failli crier des mots interdits. Elle s'était prise au jeu et avait failli oublier qui elle était.

Ils composèrent à nouveau le 9 et réclamèrent des fruits et du vin doux. Une serveuse, à demi endormie fut subjuguée par la vision de Sandre sortant nu de la salle de bain. Elle décocha une œillade assassine à la fille affalée en travers des draps froissés qui souriait béatement.

Il y eut une longue trêve somnolente, coupée parfois de quelques caresses, plus destinées à entretenir un climat de tendresse qu'à attiser les flammes. Le désir était palpable, il imprégnait êtres et choses avec tant d'intensité qu'il était impensable qu'il prenne fin.

Peu avant le lever du jour, les amants s'endormirent, apaisés, épuisés, heureux sans doute. Le dernier baiser d'Aurèlyne avait un goût de tendresse infini. Ce baiser était pour elle un pas vers la rédemption. Elle s'apprêta même à demander une dernière grâce à son compagnon, l'aumône d'une deuxième nuit, tant elle se sentait bien avec lui.

Et puis, Sandre se blessa la lèvre sur le fermoir de l'améthyste.

*

Le soleil est maintenant complètement levé. Il s'envole au-dessus de l'horizon, guilleret. Dans la charmille, un escadron d'oiseaux se dispute les graines écarlates au milieu des feuilles d'émeraudes.

Sandre caresse du bout des doigts la forme endormie épousant chaque courbe, frôlant de la paume les générosités de la jeune femme, dont il se souvient l'aspect doux et soyeux

dans la chaleur et l'ardeur de leurs étreintes. Il souffle : « Merci, Mademoiselle ! » dans l'oreille découverte et se lève pour une douche salvatrice. Il se rase de près, coiffe ses cheveux, baigne ses joues d'un after-shave au parfum boisé, s'habille et sifflote en sortant de la salle de bain.

Aurélyne est toujours immobile.

Sandre boucle sa valise et sort en refermant soigneusement la porte derrière lui.

Le concierge lui souhaite le bonjour, dents blanches, haleine fraîche, sourire commercial.

« Ma femme se prépare. Je vais déposer ma valise dans la voiture. Est-il possible de prendre le petit-déjeuner dans le jardin ?

- Bien entendu, Monsieur... Voulez-vous que nous portions quelque chose à votre épouse ?

- Non, c'est inutile. Elle sera là dans un instant. »

Un car de touristes allemands broie le gravier. Une théorie de Teutons centenaires s'extraient de leur pullman en ahanant, les yeux ensommeillés. Le concierge et quatre grooms se jettent sur eux en criant :

« *Willkommen sehr geehrte Damen und sehr geehrte Herren ... Willkommen... !* »

Sandre profite du brouhaha pour extraire, en souplesse, son auto du parking. Il tire de sa poche de pantalon un sachet de plastique taché de pourpre, cinq billets bistre et pose délicatement le tout sur le siège passager.

« Oh Zut ! J'ai oublié la deuxième oreille ! »

FOLIE

PAR NATHALIE ROUYER

Derrière les barreaux d'un minuscule soupirail vitré, quelques rayons d'un soleil printanier percent les nuages bas... Mais où suis-je donc ?...

Une boule d'angoisse noue ma gorge et je dois faire un effort surhumain pour canaliser ma respiration. J'ai la vague impression d'être enfermé dans une cellule ! Depuis combien de temps ? Je ne sais pas, j'ai perdu la notion du temps... Cellule ! Ce mot résonne dans ma tête comme la hache sur le billot du bourreau ! Mon cœur s'emballe à la seule vue de ces quatre murs blancs quasiment hermétiques... tam tam, tam tam, tam tam, tam tam...

Je dois me calmer. Me concentrer pour réguler ma respiration et mon rythme cardiaque... Inspiration... Expiration...

Putain de claustrophobie !

Je fixe mon regard sur l'unique ouverture. Ce soupirail est

mon seul espoir de survie... Éviter à tout prix la crise de tachycardie... Inspiration... Expiration... Tam tam... Tam tam... Là, doucement, calmement... Tam tam... Tam tam... Bon Dieu, mais pourquoi suis-je enfermé dans cette pièce aseptisée ?... Non, ne plus penser pour le moment ! Inspiration, expiration... Inspiration, expiation... Expiation ?... Le mot est venu tout seul. D'un seul coup, naturellement, comme s'il coulait de source... Expier quoi ? Oui, c'est ça, je dois focaliser mon esprit sur le pourquoi ! Pourquoi suis-je ici ?... En prison... Inspiration, expiration... Tam tam, tam tam... Doucement, lentement... Tam tam, tam tam...

Je voudrais me passer la main dans les cheveux, mais je ne peux pas !

En plus d'être retenu prisonnier, je suis attaché... Pourquoi ?...

Cela s'est passé si vite... Oui, tout s'est passé très vite... Mes pensées reviennent, lentement. Des images, des clichés qui s'embrouillent... Je dois reprendre le fil logique et chronologique de cette histoire... Rembobiner le film en arrière pour retrouver traces du début !

Mes mains attachées me renvoient l'éclat de menottes... Des menottes passées à mes poignets... Pourquoi, bordel !... Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam...

Mes mains couvertes de sang. Un couteau qui gicle au loin. Quelqu'un qui me lit mes droits... Un inspecteur, bouffi, portant une vieille veste à carreaux, aux odeurs de sueur et de poissons grillés, mêlées de tabac froid et de... Il y avait une autre odeur dans l'air, pas inconnue, un peu aigre douce, comme une odeur de sécrétions, de fluide grisâtre, presque blanc... Cela me reviendra, plus tard... Quelles étaient les paroles exactes de ce gros policier, dont un pan

de chemise verte pendait sous la veste ?

« Je suis l'inspecteur Fosteur... Vous êtes accusé... Psychopathe... Tué treize pauvres filles... Ce soir... Charlotte... »

Qui est donc cette Charlotte qui gît sur le tapis de mon studio ? Qui est cette pauvre fille égorgée, dont la jupe remontée jusqu'au nombril découvre de longues et belles jambes largement écartées, offrant son sexe couvert de sang à la vue de tous ! Ce connard d'inspecteur ne voit donc pas qu'elle a été violée ! Quelle horreur ! Un vrai cauchemar ! Mon cœur s'accélère à nouveau. Des gouttes de sueur perlent une à une sur mon front et tombent sur mon pantalon et ma chemise blanche ! J'ai l'impression de visionner une mauvaise série américaine ! Seulement le coupable, dans cette affaire, c'est moi !...

Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... Inspiration... expiration...

« C'est ton dernier crime, a dit le gros flic !... Tu as massacré cette pauvre fille, mais c'est fini ! Treize, c'est treize de trop, salaud ! Si ça ne tenait qu'à moi, je te flinguerais tout de suite ! »

J'ai tout nié en bloc. J'ai hurlé devant l'énormité de la situation. Je crois que je les ai frappés, ces cons ! Et ils ont eu bien du mal à me plaquer au sol... Une douleur dans le bras et puis plus rien, le noir... Ils m'ont injecté une drogue !... Ma tête frappe violemment le mur à plusieurs reprises... Mais quels sont ces cris qui me déchirent les tympans ?... On dirait ma voix... Inspiration, expiration...

Me calmer et remonter plus loin dans mes souvenirs... Remonter le temps... Me concentrer sur son visage... Cette Charlotte, je la connais, c'est sûr !...

Un restaurant, une table pour deux, un petit menu gastro-

nomique arrosé au champagne !... Impossible, j'ai pas les moyens de payer un tel repas, le peu que je gagne en servant des hamburgers au Dac Mo, finance tout juste ma dernière année en IUT de commerce. Et Charlotte non plus n'a pas d'argent ! Elle est étudiante, elle aussi... Non, elle ne l'est plus ! Elle a tout arrêté...

Charlotte était peut-être ma petite amie ?... Avant...

Un beau matin, elle a plaqué les études... Et moi avec ?...

Elle avait soi-disant trouvé un job, un vrai filon qui lui permettait enfin de vivre comme elle le méritait !

Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... Inspiration, expiration...

Il faut que je me concentre sur cette soirée !... Elle a appelé... Quelque chose d'important à dire... Ou c'est moi qui l'ai appelée ?... Bref, on s'est donné rendez-vous dans ce restaurant. Qu'est-ce qu'elle était jolie avec sa petite jupe ! Je crois que j'ai eu un sacré pincement au cœur en la voyant... Là encore...

Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... Inspiration, expiration...

Un bruit dans la serrure. La porte s'ouvre. Une infirmière s'approche de moi ! Moi qui croyais voir un policier, j'en reste muet de surprise !

Tellement béat que je la dévore des yeux... À chacun de ses pas, sa blouse blanche se soulève sur de belles cuisses galbées...

Elle a l'air soucieuse, cette infirmière. Je n'ai pas le temps de revenir de ma surprise qu'elle me plante une aiguille dans le bras ! Pas le temps non plus de lui dire ma façon de penser... Efficace ce produit... Je sombre...

Il fait nuit dehors, quelques rayons de lune ont pris le relais.

Je suis allongé sur un matelas quelque peu dur ! J'ai un goût de vomi dans la bouche et le vague souvenir d'une mauvaise soupe... Ils m'ont fait manger...

Le menu est loin de valoir le repas partagé avec Charlotte ce soir-là.

On s'est régalés en évoquant nos années fac mais, finalement, elle n'a rien annoncé d'important ! Elle semblait un peu fatiguée, non plutôt agacée. Pourquoi donc ? J'étais bien, moi, peut-être un peu tendu... Quelqu'un nous observait... Un gros homme bouffi avec une chemise verte à manche courte ! Il était là, planqué derrière un pilier du bar et ça m'énervait que ce gros lard la regarde comme ça, en fumant cigarette sur cigarette, alors j'ai décidé de partir... Tiens, oui, c'est moi qui ai payé la note ! Je me revois laisser du liquide sur la table... Quel imbécile, c'était le jour de ma paie et pour épater Charlotte, je n'ai pas hésité à tout claquer !... Je l'avais dans la peau ?... J'étais pressé de quitter les lieux ! Elle ne semblait pas avoir envie de finir la soirée avec moi !... Inspiration, expiration...

Je ne sais plus ce qui l'a décidée, mais elle est devenue tout à coup très docile... En fait, je crois que le gros nous a suivis dehors et, elle a pris peur !... Il avait toujours la cigarette à la bouche et avait enfilé une vieille veste à carreaux... Du coup, elle est vite montée dans ma voiture !

Maintenant que j'y pense, c'est lui l'assassin ! Il nous a suivis jusqu'à chez moi, il s'est introduit dans mon studio après...

Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... Inspiration, expiration...

Elle est là sur le canapé, magnifique, belle comme le jour. L'envie me dévore les entrailles... Je l'embrasse par surprise. Elle a l'air ennuyée. Elle détourne même la tête à ma

deuxième tentative... Elle fait la timide, mais elle en a envie aussi ! Je l'écrase de tout mon poids contre le canapé et je l'embrasse comme un fou... Passionnément. Goulûment. Enfonçant ma langue au plus profond de sa bouche. Mes mains s'activent... L'une pétrit avec volupté un petit sein ferme dont le téton pointe. L'autre remonte la jupe et s'infiltré avec fièvre sous le mince slip... Charlotte gesticule comme un ver. Chaque contact avec son corps m'excite un peu plus... Mes doigts rencontrent enfin la fine toison et s'insinuent lentement dans son intimité... Charlotte s'arc-boute. J'arrache sa petite culotte. Le champ est enfin libre vers le sexe qui s'offre à moi... Je saisis son clitoris entre mes lèvres, le fais rouler de l'une à l'autre du bout de la langue, en même temps que mes doigts la pénètrent profondément... Elle hurle avant de pousser des cris... Des cris de plaisir... Des cris rythmés par les spasmes de l'orgasme qui explose dans son bas-ventre... Mon sexe me brûle, prêt à éclater... Mais c'est une douleur fulgurante qui éclate dans ma tête... Et puis plus rien...

Le gros m'a assommé et a pris ma place ! Voilà ce qui s'est réellement passé ! Pauvre Charlotte, je lui ai donné du plaisir, ce salaud lui a donné la mort !... Je me souviens de tout maintenant ! Mais c'est moi qui suis enfermé !

Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... Inspiration, expiration...

Je dois appeler l'infirmière, lui expliquer ! Bon Dieu, personne ne vient ! Je suis enfermé, mais je n'ai rien fait !... J'étouffe ! Mon cœur s'emballe, je vais crever là sur ce satané lit, ligoté comme un chien ! Au secours ! Au secours !

Enfin, la porte s'ouvre !

« Je sais qui a tué Charlotte ! Je veux voir l'inspecteur ! » Je hurle.

Mais qu'est-ce qu'elle fait cette idiote ? Elle me pique encore ! Non ! Non...

Les premières lueurs du jour pénètrent par le soupirail, dessinant les barreaux sur le mur, face à moi. J'ai mal à la tête. L'impression d'avoir été roué de coups ! Il me faut un certain temps pour recouvrer mes esprits... L'horreur de la situation me saute aux yeux sans prévenir ! C'est un cauchemar, cette histoire ! Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... Inspiration, expiration...

Le visage du sagouin qui a violé et tué Charlotte hante mes pensées... Ses traits bouffis, sa chemise verte, sa veste à carreaux démodée, ses vieilles odeurs de sueur et de poissons grillés mêlées de tabac froid et de... de sperme... Oui c'était ça, l'odeur que je cherchais, c'était celle du sperme ! Le seul qui porte toutes ces odeurs sur lui, c'est...

La porte s'ouvre. Quatre policiers entrent d'un pas décidé et s'approchent de moi. Je les regarde ahuri et demande : « Où est l'infirmière ?

- Tais-toi et tiens-toi bien si tu ne veux pas d'ennuis ! rétorque le plus vieux et le plus gradé... Il paraît que tu as des choses à dire maintenant ! Alors, on t'emmène au tribunal ! »

Je pense : « Pas trop tôt ! », mais ne dis rien.

Il ricane, m'enlève enfin ma camisole et me passe des menottes aux mains et aux pieds. Je veux protester, mais j'aperçois l'infirmière dans le couloir, une seringue à la main, prête à intervenir ! Je les suis docilement, trop heureux de sortir de cette cellule de confinement.

Ils me font monter dans leur véhicule et au bout d'une vingtaine de minutes d'un trajet sans un mot, nous atteignons le tribunal. Une foule de gens se presse sur les marches qui

mènent à l'entrée. Tout ce monde m'inquiète...

Nous passons devant pour prendre une entrée détournée dans une ruelle perpendiculaire. Peu importe, ma démonstration va faire tomber le coupable !

Je me retrouve dans un bureau, un peu mal à l'aise de me sentir tout seul. Mes anges gardiens m'ont poussé brutalement dans la pièce.

« T'inquiète pas... a ricané le vieux schnoque, on est juste derrière la porte ! Assieds-toi et attends ! »

Je me dirige vers un siège à petits pas, je dois avoir l'air d'un canard ! Une porte s'ouvre de côté... Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... C'est lui !... L'assassin de Charlotte !... Tam tam, tam tam, tam tam, tam tam... Je reste debout comme un couillon entre deux fauteuils.

« Il paraît que tu as des choses à dire ? » susurre-t-il.

La surprise me cloue le bec. Je n'arrive même pas à réfléchir !

« Tu avoues ? Les calmants à haute dose ont retardé ta réaction, mais je l'avais prévue ! Je savais que tu craquerais ! »

Il sort un flingue de sa poche et s'approche de moi. La peur me paralyse !

Il veut se débarrasser du seul témoin de ses actes de barbarie !

Il se penche vers moi et murmure d'un ton vengeur :

« Charlotte était ma coéquipière ! Elle s'était mise dans la tête de te coincer en jouant la victime ! C'était une fille intelligente, mais pas suffisamment forte pour assommer un malade de ton espèce ! Salaud, tu l'as égorgée en la violant ! Comme les douze autres filles ! »

Il m'envoie un magistral coup de genou dans les testicules et me plaque la tête contre son torse, étouffant mes cris dans sa veste à carreaux démodée. Une déflagration retentit dans

mon corps en même temps qu'un bruit d'os et de chair éclatés résonne à mes oreilles. Une insoutenable morsure me déchire la poitrine. Les mêmes effluves émanant de la vieille veste à carreaux envahissent mes narines mêlées cette fois de nouvelles odeurs, celle du sang et de la mort...

Je m'écroule sur le sol, sans pouvoir parler... Moi, le claustrophobe, je suis en train d'étouffer, noyé par mon propre sang qui se répand à grands flots dans mes poumons. La porte s'ouvre brutalement sur les quatre policiers, l'arme au poing.

« Une ambulance, vite ! Il m'a sauté dessus pour m'étrangler... je n'ai pas pu faire autrement ! hurle l'inspecteur. »

Les visages ensanglantés de douze filles défilent devant mes yeux, l'un après l'autre, lentement... Tam tam, tam tam... chaque visage me sourit avant de se déformer dans un rictus de douleur... Tam tam, tam tam... Je suis dans mon studio... Ma tête me fait souffrir... Je me relève avec difficulté. Charlotte est là, le téléphone dans une main, une arme dans l'autre... Elle me tourne le dos... Mon couteau, mon ami qui a connu mes douze gazelles, mon ami de toujours est là quand il le faut... La lame étincelante s'élève au-dessus d'elle avant de s'enfoncer dans la chair blanche... Mon sexe raidi explose à ce contact éclaboussant d'un fluide grisâtre son corps déjà pantelant... Je meurs pourtant je me sens bien... Léger comme l'air... Un dernier goût de jouissance...

Tam tam, tam tam... Inspiration... Tam tam... Une dernière image... Tam tam... La face bouffie et satisfaite de l'inspecteur Fosteur... Expiration... Tam... Expiation...

LE COUP DE L'ELLIPSE

(POUSSE-TOI DE LÀ QUE JE M'Y METTE !)

PAR PATRICK GODARD

CHAPITRE I

« Où on commence par le début du scénario »

Cette nuit-là, si j'avais été cinéaste, j'aurais composé un chef-d'œuvre. Embarquée sur mon épaule ma caméra aurait enregistré le chuintement de mes semelles de cuir sur l'asphalte brillante de cette nuit pluvieuse. Elle aurait saisi cette obscurité grasse et collante où une lune malade se cachait derrière un lourd rideau de pluie. Elle en aurait extrait les hurlements des sirènes, les crissements des pneus et mon souffle... Une respiration saccadée de fumeur, de

fuyard aussi... Des images vertigineuses, spasmodiques, qui défilent à vous flétrir la cornée. Houaip ! Si j'avais été cinéaste, j'aurais filmé un truc comme ça, un rush de fou furieux. Une œuvre incroyable. Mais on ne fuit pas les flics avec une caméra sur l'épaule, on ne crie pas « COUPEZ » « ALLEZ, C'EST LA BONNE, MAIS ON VA LA REFAIRE POUR ASSURER... » Non, on ne pense même pas au cinéma quoique l'on soit son propre acteur, son propre réalisateur et par la force des choses, son propre producteur. On est tout à la fois, on est, on vit le film ! On fait partie intégrante du décor, on est accessoiriste et assistant. On est un script paumé au milieu d'un scénario à la fin alternative, non définie. Mais voilà, je ne suis pas, ni n'étais et encore moins ne serais réalisateur. Je n'étais qu'un malfrat lambda avec une sale bobine qui fuyait les keufs pour sauver sa misérable peau.

CHAPITRE 2

« Où le héros est un héros... »

Avant, les victimes ne réagissaient pas comme aujourd'hui, elles planquaient leurs économies sous les piles de draps ou sous leur matelas, elles hurlaient en urinant dans leurs pantoufles, elles s'évanouissaient ou se jetaient à vos pieds en priant de les épargner. À notre époque, elles n'ont plus peur de rien, c'est tout juste si elles ne te sortent pas un calibre sous le nez au moment où tu leur sors : « La bourse ou la vie » ou si elles ne lâchent pas leurs Rottweilers sur tes pauvres couilles ratatinées par la trouille.

Les miennes, enfin, ces immondes crapules en chemises de

nuit, m'enfermèrent tout simplement dans leur cave et ils appelèrent les flics. J'ai bien mis dix bonnes minutes avant de défoncer la grille en fer forgé du soupirail et au moins la moitié pour m'extirper par l'ouverture. Un quart d'heure de pure panique où je m'en tirai avec deux côtes cassées et une armée de mouflons aux fesses. Quelle idée aussi de planquer le coffiot dans la cave ! Évidemment lorsque j'accouchai de cet antre puant, le comité d'accueil était déjà dans les murs et il s'en fallut d'un cheveu qu'un gros con en cuir et baskets ne me tire par les chevilles. Puis j'ai dû dribbler les couillons restés dehors, plus question de reprendre ma tire surveillée comme un virus du block 4. Plus question de compter sur autre chose que sur les jambonneaux de première bourre dont la nature m'avait si généreusement doté, alors j'ai cavale comme un dératé, comme une pucelle court lorsqu'elle passe devant un cinéma porno. Bien sûr, ils m'ont pris en chasse, on ne laisse pas du gros gibier en liberté surtout quand il s'appelle : Vincent Farrès.

Un instant, je crus qu'ils allaient me laisser filer. Il faut dire que depuis une expérience quelque peu ratée, j'avais raccroché, heu ! Disons que j'avais habilement convaincu mes collègues de travail que j'arrêtais le grand business et que je ne me consacrerai plus qu'à de menus larcins... En solo. Mais voilà ! Dans le mitan, on ne plaque pas ses aminches sur un coup de tête, il fallut que je leur fasse entendre raison en leur imprimant neuf millimètres de métal dans leurs petites têtes d'égoïstes. C'est précisément pour ce petit délit que les mouflons de la seine voulaient me serrer, j'avais pourtant rendu un sacré service à la société, non ?

Donc, voilà, je courais comme un foutu connard sous la flotte, à m'en faire exploser les tétons. Ma vue se brouillait

à cause du sang qui affluait dans mes projos à bout de souffle, même la pluie ne me rafraîchissait plus. Au contraire, elle me brûlait comme de l'acide, comme l'acide lactique qui paralysait mes jambes... Si au moins, j'avais bouffé avant d'attaquer, j'aurai eu encore un peu de jus pour les planter définitivement, mais à l'approche de l'été, les coquins comme les victimes on se fait ceinture pour être plus beau en maillot de bain... Quelle connerie !

CHAPITRE 2 BIS

« ... Où le héros rencontre le second rôle... »

J'ai dû arrêter de mouliner, ils n'allaient pas ramasser le grand Farrès à la petite cuillère quand même ! Il fallait que je trouve une planque, me reposer et peut-être, car il y a toujours un p't'être, rentrer dans ma tanière. Je soufflais comme un vieux phoque asthmatique avec un loup collé au derrière, lorsque, le sang refluant un tantinet, mes projos fatigués me laissèrent apercevoir, au rez-de-chaussée d'un immeuble cossu, un rai de lumière qui s'échappait d'une fenêtre aux volets fermés. J'ai réuni le peu de force qu'il me restait et j'ai couru vers la porte d'entrée. Si j'avais eu une caméra, je l'aurai coupé à ce moment-là, parce qu'aucun film, même de mauvais goût, n'aurait enregistré autant d'obscénités à la minute... Cette putain de porte d'immeuble m'interdisait la retraite ! Cette putain de porte de mes couilles protégeait ses résidants avec une série de codes secrets... Cette enfoirée de porte était un obstacle à ma liberté ! À sa décharge, elle n'avait aucun moyen de savoir que lorsqu'on gêne Vincent Farrès aux entournures on

risque fort de se retrouver lesté de quelques grammes de bon métal manufacturé...

Et c'est ce qui arriva. J'avais déjà, depuis belle lurette, fait le deuil de la discrétion, alors j'ai sorti mon aboyeur et deux mini-ogives firent entendre raison au panneau de contrôle qui, moitié fumant, moitié crachant, m'autorisa l'accès vers mon destin de réalisateur maudit. Sorte de malédiction du cinéphile devenu « cinéphobe » par la seule force du scénario.

J'ai boitillé jusqu'à l'appartement encore illuminé et sans sonner, ni crier gare, je défonçai la porte d'un coup d'épaule bien ajusté. Aboyeur au poing, je me retrouvai sur le décor de ce putain et hypothétique film. Comme dans un bon scénario, j'ai hurlé : « Que personne ne bouge... » Et la seconde d'après de coasser : « Merde ! » .

Il y a des fois où l'humain, fût-il aux abois, ne peut que réagir suivant un processus imprimé dans ses neurones depuis la nuit des temps. Il y a des fois où l'esprit humain surnage au sein de la fange quotidienne, où il se fait Dieu, sauveur et amour... Où il se prend aussi pour une saloperie de caméra qui te ressassera le film de ta déconvenue toute ta chienne de vie. Eh oui « MERDE ! » j'ai dit merde quand je me rendis compte que l'espèce de baba-cool étendu à terre, la tête dans un vieux four écaillé ne bougerait pas. J'ai dit merde quand j'ai senti cette gerbante et innervante odeur de gaz et j'ai dit merde parce que la lumière était allumée, parce que je tenais mon aboyeur encore chaud dans ma main et que j'avais peur de tout faire péter. Merde encore, parce que ça n'arrivait qu'à moi ces conneries et parce que je savais que j'allais tenter de le sauver. Un otage mort n'est pas un bon otage ! Que pensez-vous que je fis ? Je me suis précipité vers le corps, je l'ai retiré du four, regardé s'il était

cuit à point et j'ai attaqué mon dîner... Mais non ! bande d'abrutis, je l'ai sauvé.

Aujourd'hui, j'avoue que j'aurai dû effectivement le bouffer, cela m'aurait évité quelques désagréments, mais hier, sur l'instant, nada ! Quand un être humain est témoin de la détresse d'un de ses semblables, il le sauve ou tout du moins, il essaye. Il l'aide en tout cas. C'est comme ça, même si c'est la dernière chose qu'il fera. Je le retirai donc du four, fermai le gaz, ouvris la fenêtre et entrouvris les volets. J'en profitai pour jeter un coup de projos dans la strass, mais, malgré la gêne que j'avais inmanquablement occasionnée dans le secteur, les mouflons ne m'avaient pas encore logé, mais cela n'allait plus tarder, les mémères du secteur avaient, à n'en pas douter, déjà le bigo enfoncé dans la trompe d'Eustache.

Peut-être allai-je avoir le temps de rallumer l'âme de cet empêcheur de prendre des otages en bonne et due forme ? Dans le feu de l'action, je n'avais pas remarqué combien l'appartement était, comment dire... Ascétique, houaip, c'était exactement ça. Ma respiration perturbée résonnait bizarrement dans cet espace dépouillé, nu, où une ampoule d'au moins... Cent putains de watts, s'ingéniait à digérer une couche de chiures de mouches aussi épaisse que le vide qui l'entourait. Sur les murs blanchâtres du petit studio, des marques plus claires attestaient que le mobilier qui y avait vécu, avait trouvé un espace plus confortable pour se patiner peinard. Il n'y avait plus aucun meuble à part le four et une antique table en formica ou refroidissait encore les restes d'un repas Pantagruélique, comme si tézigue avant de se farcir les poumons, avait décidé de s'offrir un dernier petit plaisir au cas où au royaume des incompris la nourriture se faisait rare. Seule petite imperfection dans ce décor

spartiate, des dizaines de photographies, étalées au sol, entouraient un petit tabouret en bois verni où trônait un antique téléphone en bakélite noire. Encore une histoire d'amour qui avait mal fini. Je me suis approché du corps, j'ai enlevé mon bonnet et l'ai jeté sur les restes d'un gigot d'agneau. J'ai collé une de mes portugaises sur sa bouche afin de me rencarder sur l'état de ses canalisations et s'il lui restait un peu de vie dans les forges et aussi, peut-être, sûrement, d'évaluer mes chances de le sauver réellement.

Puis le film, le point rouge qui clignote, t'es dans le cadre, on tourne... Tu te tournes, on voit ton cul... Dans le cul la balayette Man ! Gros plan sur ma hure de seigneur, la caméra change d'angle... Gros plan sur les projos du défunt... Qui s'ouvrent et en voix off, un écho d'outre-tombe qui me glace l'enclume :

« Je peux savoir qui vous êtes ? »

J'ai hurlé. Si j'avais été chat avant d'être ce maudit réalisateur, je me serais retrouvé les quatre pattes, toutes griffes dehors, fichées au plafond. Si j'avais été un foutu matou, je lui aurais sauté sur la gueule et je l'aurais lardé de coup de griffes jusqu'à ce que sa voix se meure pour de bon, mais je n'étais qu'un chalopard à genoux et j'ai hurlé et pissé dans mon froc. À genoux, j'ai hurlé avec mon flingue sur sa tête.

« Le retour des morts-vivants » « Zombies » C'était pas de la couille, ça existait ! Et j'ai beuglé :

« Vous êtes fou... Vous êtes complètement taré... Vous avez failli me faire crever...

- En l'occurrence, cher Monsieur, me dit-il en s'appuyant sur les coudes, c'est moi... qui voulais crever. Et si vous aviez l'amabilité de quitter ce studio, je vous en serais éternellement reconnaissant. Heu ! Si vous pouviez fermer la fenêtre avant de partir... Et surtout n'oubliez pas de rouvrir le gaz.

Merci.

- Un peu plus et je vous explosais la tête abruti, renchéris-je en rangeant mon flingue, et moi avec par-dessus le marché... Avec le gaz, qui stagne encore ici...

- ... Incapable !

- Vous me remercieriez plus tard.

Sur ce Charles-Hubert, car cet empafé s'appelait Charles-Hubert de la Vieillecase. Sûrement encore un de ces aristos « culs serrés, tasses de thé » qui s'est fait soulever sa bergère par le merlan du coin. Donc, Charly se leva et avec un gros soupir et entreprit de ramasser en toute hâte ses photographies éparpillées sur le sol. « Vous avez faim ? » a-t-il eu le culot de me demander. Comme si, je venais tranquillement rendre visite à un vieux poteau d'enfance avec un bonnet noir sur la hure et un flingue capable de couler un porte-avion dans la main. « Soif, peut-être ? »

Et il remettait ça l'idiot ! Il se déplaça jusqu'à la table de banquet, empoigna une quille de « Château-trou-duc » et me la colla d'autorité dans les mains. Avec mon aboyeur, je désignai la dernière photo qui restait sur le carrelage : « Votre copine ? »

Le sagouin me reprit la boutanche de nectar et me tourna le dos délibérément.

« Qu'est ce que ça peut bien vous foutre ? dit-il nerveusement. Allez-vous enfin me dire pourquoi vous avez délibérément gâché mon suicide ? - Il se retourna, bu une grande rasade de pinard et en analysant intensément mon nerf optique - Qu'est ce que vous venez branler chez moi ? »

Vous sauvez un quidam à deux doigt d'avalier son bulletin de naissance et pour tout remerciement, il vous crache à la gueule d'un air soupçonneux : « Qu'est ce que vous branlez-là ? » Comme si vous étiez venu soulager sa peu vertueuse

moitié. C'est là, entre gaz et fumet de gigot et parce qu'il avait délicatement parlé de branlette, que j'eus une sensation bizarre, une sorte de picotement testiculaire... Ce type, devant moi, me disait terriblement quelque chose... À part le fait de me replonger délicieusement aux temps des longs riffs hargneux de Jimmy Hendrix, cette réminiscence huileuse du passé aux cheveux longs et à la barbe piquetée de pâquerettes, me disait farouchement quelque chose. Il avait approximativement le même âge que moi, à peu de chose près la même taille...

On avait fait l'armée ensemble ? Avait-on baisé la même coquine ? Avait-il tâté de la truande ? S'était-on croisés au clapier ? Ah oui ! qu'est-ce que je venais maquiller chez lui... « Sauver votre triste existence et peut-être la mienne par la même occasion, si vous y mettez un peu du vôtre évidemment, lui répliquais-je vertement. »

À peine avais-je prononcé ces quelques mots que ce bon Dieu de film noir me suçà les neurones. Imaginez la scène : D'abord, des crissements de pneus, puis des lumières électriques qui balaient le studio, qui colorent la barbe de mon « enfin-otage » en bleu. Des portières qui claquent, des ordres aboyés etc... Et moi qui m'approche de la fenêtre et qui tente un coup de projo, et ce grand con, les bras ballants, qui me regarde fermer la fenêtre et les volets ruiselants de pluie, qui entend la première réplique de sa première scène :

« Eh merde !

- Ce n'est pas un simple cambriolage n'est-ce pas ?

- Bien vu poilu ! Et qu'est ce que tu crois que j'aurai bien pu te voler triple naze, t'as plus rien ! me suis-je bidonné. Par contre, tu viens de passer de l'état de futur macchabée à celui un chouia moins confortable de G.O

- De G.O ?

- De Gentil Otage connard... Bienvenue au club ! »

En lui disant cela, je lui collai symboliquement mon aboyeur entre les deux yeux pour bien lui faire comprendre le changement de situation. Puis les choses se compliquèrent salement...

Les scénaristes sont vicieux, sale engeance va !

CHAPITRE 3

« Où le héros se prend les pinces dans la péloche »

Dehors, la deuxième équipe de tournage faisait du bon boulot, ça courait dans tous les sens : les éclairagistes, les scripts, le premier assistant, le second et le troisième, celui qui sert le café, les cameramen, les preneurs de sons sans oublier les sempiternels spectateurs qui cherchent à accrocher le regard torve d'une star à moitié imbibée. Ils étaient tous là au grand complet pour les dernières scènes du film, de mon putain de film alors que le réalisateur de la deuxième équipe hurlait dans un mégaphone :

« Vincent, Vincent Farrès... Nous savons où tu te caches. Rends-toi, ne fais pas de conneries... Tu es cerné, toutes les issues sont surveillées... Tu n'as aucune chance... »

Charly regardait le plafond en sifflant un air d'opérette et je vous jure qu'il souriait. Si au moins, j'ai pu lui rendre ça, si j'ai pu, ne serait-ce qu'un instant, lui redonner un peu de joie de vivre, alors mon film fut un réel succès.

« Seigneur, mon Dieu, vous qui pardonnez les offenses ou à peu près toutes... Qu'ai-je fait de si grave pour mériter que vous vous acharniez sur ma pauvre âme à ce point. Deux

petits joints par jour, ce n'est pas si grave ! Si ?
Affranchissez-moi - Il tombe à genoux - Je vous en supplie,
ayez pitié d'une pauvre brebis égarée.

- Désolé mon vieux, mais je crois que le grand barbu qui
siège à nos destinées, vous a lâchement abandonné. Et puis,
il n'a pas le téléphone... Alors, vous allez me suivre genti-
ment jusqu'à la fenêtre sans faire de bêtises et vous allez
faire ce que je vous dis. Faites comme si j'étais votre Dieu,
ça vous aidera p't'être, blaguais-je. D'accord ? »

... Et le télépomme s'est mis à sonnailler gravement, change-
ment de scénar au dernier moment, au moment de la prise,
de la crise. Concentration brisée. Charly a poussé un p'tit
cri de souris et moi j'ai beuglé comme quand Papillon se
trompant de trou vient de sodomiser Blanchette. La caméra
a enregistré la scène... On a souri de nos émois. Le réalisa-
teur l'avait sûrement gardé pour le bêtisier. Bon, tout ça
était bien beau, mais il fallait retourner au boulot, j'avais
une affaire sur le feu. J'ai désigné le téléphone à Charles-
Hubert :

« Allez-y, répondez, c'est peut-être votre dulcinée qui s'in-
quiète. » Charly hésite, mais se résout à aller décrocher, sait-
on jamais !

« Allo ! Oui... Non, non ça va... D'accord... Ça ira... O .K.
Il me tendit l'appareil au ralenti, ce putain de film parasi-
tait mes perceptions. C'est pour vous, commissaire
Tournefrise. »

J'aurai dû faire gaffe... Le coup de l'ellipse ! Je n'étais plus
maître de mon scénario. Ils ont dû engager une meute de
scénaristes aux dents longues, sans me concerter. Fondu au
noir, plus de lumière, juste ce putain de gong tibétain qui
allait résonner jusqu'à Hollywood. Moi ? Eh bien moi,
j'étais dans la ouate, j'avais conscience que le combiné me

chatouillait les naseaux. Au bout de mon voyage, au terminus de ma lucidité, j'entendais ce bon vieux commissaire Tournefrise qui hurlait dans le bigo : « Allo... Allo ! Vincent... Qu'est ce qui se passe... Allo... »

Et aussi incroyable que cela puisse paraître, de m'entendre répondre alors que j'en étais bien incapable : « Tout va bien Monsieur le commissaire, patientez un peu... »

Bordel ! Je vous demande bien pourquoi un con de voisin tondait sa pelouse à une heure pareille, surtout avec un tel remue-ménage dans le quartier.

CHAPITRE 5

« Où les scénaristes n'en font qu'à leur tête... Où on apprend que la fin ne justifie pas les moyens... Que le héros sert la soupe au second rôle... Et que le réalisateur hurle de fermer vos gueules, que ça tourne et qu'on ne la fera pas une dernière fois... Compris ? etc... »

Un œil... Les deux yeux... Mal au crâne... Froid... Courbatures. Le voyage m'avait exténué, pensez donc... Venise ; Bombay ; Bangkok ; Hollywood et enfin retour à Paname. Voyage initiatique pour cinéophile averti. J'ai plissé des projos, la lumière chassieuse amatrice de merde de mouche combinée avec d'étranges éclairs bleuâtres me blessait les mirettes. Où étais-je ? Que faisais-je ? QUI ETAIS-JE ? Pourquoi avais-je si froid putain de bordel de merde ! J'ai baissé les projos sur ce corps d'athlète qui ne répondait plus et j'ai braillé, enfin, j'ai essayé, mais mon cri mourut dans le bâillon... J'étais allongé sur un carrelage presque nu,

en slip, lequel était souillé de mon urine post-sauvetage et... Et des poils ! Une abondante toison noire m'avait poussé pendant le voyage, j'en étais couvert des pieds à la tête... Je m'étais transformé en Hobbit... Toute la crasse d'Hollywood me recouvrait ! Affolé, j'ai tenté de me soulever, mais j'étais pieds et poings liés. Le bâillon m'étouffait, mes yeux me brûlaient, la terreur panique faisait courir ses longs doigts glacés le long de mon échine faisant se rétracter mon scrotum, intimant à mes testicules de rentrer dans leurs logements. Puis un des doigts, sûrement le majeur de cette garce vint agacer mon anus, il traçait de petits cercle concentrique sur mon sphincter affolé. Allait-il, allait-elle... Et la cabane est tombée sur le chien, et le Vésuve ensevelit mes antiquités... Je le vis, moi, lui...

Et le doigt gracile et glacé devint gros et dur comme un chibre d'étalon... Et il me pénétra... Et j'ai vomi dans mon bâillon... Et j'ai chié sur le doigt-chibre... Et tout me revint en mémoire comme une baffe dans la gueule. Je ME vis, là devant MOI, plein de morgues avec mon bonnet sur la tête. Charly-moi s'était rasé la tête et le bouc... Le con qui tondait sa pelouse, c'était lui, c'était moi ! Ce n'était pas d'une pilosité galopante dont je souffrais, mais du poids de ses tifs crasseux. Voilà pourquoi il me disait quelque chose l'enfoiré ! C'était moi en hippie, même modèle, même gueule de truand, même carrure, MOI je vous dis ! Bien sûr, lui avait remarqué la ressemblance, alors que moi aveuglé par l'instinct de survie, j'avais bouffé l'info, l'avais relégué au second plan. Voilà pourquoi, il avait ramassé ses photos précipitamment... Une idée avait germé dans son esprit malade.

« Étonnant non !? Pour un peu je vous appellerai frangin, me nargua-t-il. M'excuserez-vous un jour pour le coup de

téléphone ? »

Je m'arc-boutais sur mes liens, je grognais, moi Vincent Farrès, gros Jean par-devant, ah ça jamais ! Si aujourd'hui je tenais le farceur qui m'avait pondu cette rectification au scénar original, je lui ferai bouffer ses feuillets un à un jusqu'à ce qu'il dégueule une fin plus conforme à mon statut. Attends Charles-Hubert, c'est pas le moment, je parle aux gens... Hein, tu dis quoi ? « C'est bien la vie sauve que vous vouliez ? Je vous l'offre. Vous voyez, je ne suis pas rancunier. Et arrêtez de remuer, votre plaie va ressaigner. » Il s'est penché sous la table, à récupérer mon flingue et a continué de me narguer avec ma voix... Il m'imitait maintenant !

« Veuillez m'excuser cher ami, mais j'ai besoin de votre pétoire, l'illusion se doit d'être parfaite. J'imagine qu'elle est chargée ? Il vérifia le chargeur comme un vrai pro. Parfait et encore merci Vincent... Je peux vous appeler Vincent ? » Je ne pouvais pas lui répondre à cet enculé de voleur d'identité, il le savait. Il sautilla vers la fenêtre, jeta un coup d'œil dans la rue et siffla d'admiration.

« Vous deviez être quelqu'un de très important Vincent ! Dehors, c'est le grand carnaval, il y a des mouflons partout... »

Deviez... Deviez ! Que voulait-il dire par là. Je n'étais pas mort bordel ! Le bout de doigt qui résidait encore dans mon fondement s'enfonça tout d'un coup jusqu'à la dernière phalange... Il allait me buter ce con ! Arrêtez la péloche ! Coupez ! Pause-café... Pouce, la star est malade.

« Vous ne vous êtes jamais demandé...

- Farrès... Tu m'entends ? Vincent Farrès... Libère l'otage, la justice en tiendra compte. Ne soit pas stupide, tu ne pourras pas t'échapper... insista Tournefrise.

- C'est vrai qu'ils sont agaçants ! Il regarda par la fenêtre. Je disais donc, il ne vous est jamais venu à l'esprit qu'un jour vous puissiez assister à votre propre exécution sans jamais ressentir les affres de la mort ? »

Le doigt enfanté par la terreur se fit main. Doigt par doigt, Mais combien avait-elle de doigts bordel ? Elle s'insinua dans mon intimité. J'ouvrais une bouche de carpe Chinoise échouée hors de son bassin, c'est-à-dire tout rouge et bouche bée. L'épouvante me fistait de première.

« Vincent, pour la dernière fois, libère l'otage...

- Voulez-vous que je vous assois ? Ainsi vous jouirez davantage du spectacle. »

Je ne pus même pas râler, la main restée libre de la frayeur me comprimait la pomme d'Adam. Charly m'appuya contre le mur face à la fenêtre... Quel acteur que je fais ! Eh hop ! un long plan séquence sans répétition... Du pur Actor studio. Lee Strasberg serait fier de moi. Allez montre-toi maintenant ! J'accouche d'un petit rôle... Blanchette a pris son sabot.

« Ah Jouissance, quand tu nous berces ! Assura Charly. »

Sale cabot va ! Fin du film, y nous font tous chier, j'accélére la bobine... Charles-Hubert court jusqu'à la fenêtre, tire les rideaux, ouvre la fenêtre en grand, pousse les volets et tire plusieurs fois en fermant les yeux. Au jaune chassieux et au bleu électrique s'ajoute la jaune décharge de mon aboyeur puis très vite au rouge sang des viscères déchiquetées de Charly. La peur immonde s'est enfuie, trop peur de recevoir une dragée, je peux enfin hurler. Alors, j'en profite, j'hurle quand le sang de Charly m'éclabousse, j'hurle quand des esquilles d'os et des fragments de matière cervicale crépissent sur mon torse nouvellement velu et j'hurle de plus belle quand un pantin nommé Charly s'effondre sur moi et ...

J'hurlerai tout au long de ma putain de vie d'acteur...
J'hurlerai comme un loup en cage, comme un putain de
loup-garou enfermé dans une unité psychiatrique avec les
pattes attachées dans le dos et j'hurle à qui voudra bien
m'entendre :

« C'EST MOI... C'EST MOI... J'SUIS PAS CHARLY, J'SUIS
PAS FOU ! J'SUIS JUSTE UN RÉALISATEUR QUI A
HORREUR DU GIGOT D'AGNEAU, VOUS VOUS
TROMPEZ... JE N'SUIS PAS MORT, VOUS ENTENDEZ ?
SORTEZ-MOI DE LÀ... IL FAUT QUE JE FASSE LA
PROMOTION DE MON FILM... J'SUIS PAS MORT !
...JE SUIS VINCENT FARRÈS ! »

MOTEURS

PAR BERNARD COLIN

La passion des moteurs me vient certainement de ma petite enfance, mon père tenait un petit garage dans une rue étroite de Casablanca à proximité de la place aux pigeons, il y vendait et réparait des autos de toutes les marques, mais il avait quand même accroché à sa boutique un panonceau à la gloire de Chrysler, Fargo et Borgward.

Ces jours étaient heureux, je courais dans les ruelles blanches, écrasées de soleil, j'admirais les voitures de luxe garées sur la corniche, je me souviens très bien des affiches publicitaires de la place Mers-Sultan vantant inlassablement les vertus du vin Doumi ou des téléviseurs Philips.

Quand j'avais suffisamment économisé mon argent de poche, j'allais déguster un citron givré à l'Igloo et parfois le samedi soir, j'allais voir un western en noir et blanc au Rialto.

À l'école, j'étudiais l'histoire de France, la colonisation et nos ancêtres aussi blonds que gaulois, mais dans la rue mon apprentissage, mes rencontres, mes amitiés étaient en arabe ; nous étions juifs, chrétiens ou musulmans, nous étions français et marocains, nous étions frères.

Un jour, tout ce rêve s'est brisé, il a fallu prendre le bateau et quitter ce paradis, il a fallu oublier nos maisons basses et leur caractéristique odeur de chaux.

*

Aujourd'hui perdu dans les brumes lorraines je recherche mon enfance en collectionnant les objets de cette époque adorée.

Je viens juste de terminer la restauration d'une magnifique Borgward Isabella bleu outremer, mon père possédait exactement la même, j'ai caressé les flancs blancs de ses roues d'un léger revers de main, je n'ai pu m'empêcher de verser une larme lorsque je me suis installé sur sa banquette en skaï beige, les souvenirs ont submergé mon esprit et j'ai eu de la peine à quitter sa calandre en losange pour aller enfin me reposer.

Avec cette voiture, c'est un pan entier de ma vie qui refait surface, elle est la mémoire de nos après-midi de promenades en famille ; même si son origine est germanique, elle contient un peu de l'âme du Maroc.

J'ai rencontré David au hasard d'un rassemblement de voitures anciennes, il collectionne les Renault et se montre très fier de l'état irréprochable de sa grosse Colorale Prairie. Également originaire du Maroc et né la même année, nous ne nous étions jamais encore rencontrés, car il a passé toute son enfance dans la jolie ville de Marrakech.

Nos parents respectifs ont quitté le pays six ans après l'in-

dépendance, certainement influencés par la situation algérienne ; quelques-uns de leurs amis les ont imités, d'autres sont partis tenter leur chance en Israël, mais le plus grand nombre est resté au Maroc.

Heureux de pouvoir partager de vieux souvenirs, nous nous rencontrons régulièrement.

Hier, il m'a téléphoné pour m'inviter chez lui pour le week-end, il a promis de préparer une dafina aussi succulente que celle que sa mère confectionnait avec amour dès le vendredi après-midi pour la servir à Shabbat puis il a ajouté d'un air mystérieux qu'une surprise m'attendait.

J'ai accepté volontiers son invitation, je vais enfin pouvoir visiter la vieille ferme qu'il vient d'acheter dans un patelin perdu au fin fond de l'Yonne.

J'imagine déjà la place disponible dans la grange et dans les dépendances, je suis certain qu'on doit pouvoir y caser une bonne vingtaine de voitures, un vrai rêve de collectionneur ! J'ai déjà une petite idée de sa surprise, peut être mon pote, a-t-il réussi à me dénicher une Hansa 2400 ?

Je cherche ce modèle depuis fort longtemps, il ressemble un peu à une Ford Vedette première version ; mais sa rareté a toujours réussi à déjouer toutes mes tentatives d'acquisition. Pourrais-je enfin un jour, m'extasier sur la beauté des lignes fuyantes de son dos rond ?

Vendredi soir arrive enfin, la semaine m'a paru interminable et je quitte le travail sans regret pour préparer l'Isabella, un long voyage nous attend, mais je sais que mon ancienne est vaillante.

Après plusieurs heures de route, parcourues dans des conditions difficiles, la nuit m'a surpris, j'ai dépassé la ville de Sens depuis un certain temps, un brouillard épais commence à masquer mon horizon et je n'arrive toujours

pas à trouver la direction de Mervin.

C'est à croire que ce bled n'existe pas, d'ailleurs il n'est indiqué sur aucune carte routière et le plan que j'ai griffonné sur un bout de papier en suivant les indications téléphoniques de mon ami est en train de me montrer ses limites.

Quelle drôle d'idée que celle de venir s'enterrer dans un trou pareil !

Je suis maintenant complètement perdu, mon téléphone portable ne trouve pas de réseau et ce n'est pas étonnant, vu la densité infinitésimale des habitations.

Où sont donc passés les habitants ?

Les routes se font de plus en plus étroites et je n'ai croisé que trois véhicules en deux heures, les autochtones doivent être plutôt du genre conservateur, car il s'agit d'une 4 CV Renault, d'une Aronde et d'un camion Citroën U 23, je pourrais même ajouter, conservateurs et soigneux, car ils me semblent tous les trois en fort bon état.

On ne jette décidément rien dans cette étrange campagne, les seuls panneaux indicateurs rencontrés sont de magnifiques Michelin en béton, je n'en avais plus vus depuis des années.

Tout cela commence à m'intriguer un petit peu, car dans la lueur des phares viennent d'apparaître sur un mur de pierres, deux plaques émaillées publicitaires.

Brillantine Forvil et électroménager Conord, cela date un peu et pourtant ces pubs paraissent neuves, j'ai arrêté mon auto pour vérifier cela de plus près et je n'en crois pas mes yeux, les couleurs sont éclatantes, il n'y a aucun point de rouille, il me semble totalement impossible qu'aucun collectionneur n'ait résisté à l'envie de les décrocher.

Je me pose aussi cette question : comment ont-elles pu

résister aux outrages du temps, du soleil et de la pluie ?

Je suis fatigué et malheureusement toujours égaré, je reprends quand même la route dans l'espoir d'atteindre un village où je pourrai peut-être demander mon chemin.

C'est dans un état de fatigue indescriptible que j'arrive dans un petit bourg, le brouillard se fait de plus en plus épais et la nuit de plus en plus dense, il n'est pas raisonnable de vouloir continuer à rouler, je me gare sur ce que je devine être une place agrémentée d'une fontaine.

Je descends de ma Borgward autant pour dégourdir mes jambes que pour savoir où j'ai bien pu atterrir quand soudain un frisson me parcourt l'échine

Je suis stationné devant la Poste, mais sur le fronton du bâtiment, il est bien écrit PTT, oui PTT et non pas La Poste, il s'agit bien du sigle Poste, téléphone et télégraphe, je jette un coup d'œil dans la cour et à côté d'un cyclomoteur Terrot une magnifique fourgonnette postale Citroën 2 CV verte semble se moquer de moi, je sais trop bien que tous les véhicules de cette administration sont jaunes depuis 1965, bon sang, qu'est-ce qui m'arrive ?

Un peu plus loin j'aperçois une petite épicerie, l'extérieur semble de la même époque que cette poste bizarre, je plonge mon regard dans sa vitrine et ce que je découvre derrière les trous sa grille métallique confirme mes craintes les plus folles.

De jolies boîtes bleues de Banania, quelques étuis de biscuits Olibet et surtout plusieurs paquets de lessive Pax, marque disparue depuis fort longtemps me ramènent à ma petite enfance, quand gamin, j'attendais avec impatience que ma mère retire du détergent la petite auto de plastique offerte comme prime par le fabricant.

Pour l'heure, ce n'est pas la magie de l'enfance qui me

trouble, c'est une effroyable impression d'avoir fait un voyage dans le temps, retour vers les années cinquante, ma Borgward n'est pourtant pas une De Lorean ?

Au coin d'une rue, je remarque la carotte d'un Tabac Journaux, je décide immédiatement d'aller y jeter un regard curieux, je sens une sourde angoisse monter lentement en moi, car j'ai peur de ce que je pourrais découvrir.

Rêve ou cauchemar ?

Je ne saurais trop le dire car si je reste émerveillé devant un présentoir empli de petites autos Dinky-toys et Norev sagement rangées dans leurs boîtes de carton, la pile de Paris-Match numéro 547, encore ficelée, confirme toutes mes craintes. À la une et en couleurs, je lis : *Le jeune premier du tennis se marie, Jean-Noël Grinda, Don Juan des courts va épouser l'héritière mexicaine Sylvia Casablancas, 19 ans.*

Tant mieux pour eux et tant pis pour moi, car la date du magazine est inscrite en noir dans son logo rouge : samedi 3 octobre 1959, je n'ai pas changé, mais je viens quand même de rajeunir brusquement de 47 ans !

Je veux en avoir le cœur net, alors, je sonne à toutes les portes de cette ville maudite, mais personne ne me répond. Je cours partout comme un fou, je hurle dans la nuit, mais tous les habitants sont sourds ou endormis.

Affolé, épuisé, je me réfugie dans mon auto comme dans les bras d'une mère protectrice et je sombre dans un épais sommeil comateux.

*

Un éclair éblouissant me réveille brutalement, la lumière est aveuglante, je n'y vois plus rien, c'est la fin, j'en suis certain. Ils sont là !

Un cri terrible déchire le silence.

« MOTEUR !

...Et virez-moi cette Borgward du champ de la caméra, elle ne doit arriver que demain ! »

FABLE LOUFOQUE

PAR NATHALIE ROUYER

Vous ai-je déjà conté l'histoire peu ordinaire d'un phoque en col roulé et d'un loup encore pubère ?

Cela se passait, il y a déjà longtemps, quand les hommes se battaient à tout moment pour survivre dans la neige et le froid, dans des contrées hostiles sans foi et sans loi, où la nuit était reine et le feu était roi. Vous n'étiez même pas, dans ce temps-là, le petit spermatozoïde insouciant et viril, nageant vigoureusement dans les bourses juvéniles de votre père adolescent...

Sur la banquise immaculée, un phoque en col roulé étalait confiant et heureux ses bijoux de famille adipeux. Le bas était à l'air, mais le haut restait couvert. L'animal avait le cou sensible et le froid lui était pénible, il avait choisi un pull polaire contre le gel séculaire. Mais il ne couvrait jamais ses fesses, les exposant volontiers, sans honte et sans pitié, à tous ceux de son espèce.

« Tu n'es qu'un phoque vicieux vulgaire ! Cache donc ce monstrueux derrière... lui répétait sa pauvre mère... Un jour tu verras tu brûleras en enfer. »

Mais rien n'y faisait, l'animal en riant ripostait :

« Tais-toi donc vieille chouette... sinon je sors ma bistouquette ! »

Et brusquement se retournant, la menaçait de son tuyau branlant.

Ce matin-là, comme les jours d'avant, notre phoque était heureux et insouciant. Jouissant de la douceur matinale, les narines dilatées par les senteurs océanes, il se délectait des odeurs hormonales comme de toute la splendeur diaphane. Frissonnant sous la brise marine, il offrait sans vergogne son intimité et sa trogne à la douce chaleur mutine. La première se raidissait sous les caresses brûlantes, la seconde gémissait sous l'effet de la sève montante...

Non loin de là, le nez en l'air, un jeune loup arriva reniflant l'atmosphère. Comme un mirage sous le soleil, le pelage couleur miel, l'œil vif et le corps frêle, il trottaït presque irréal. L'animal sortait des bois à la recherche d'une proie.

Le port altier, le regard sans pitié, il avançait sur la neige gelée d'une démarche chaloupée. Entre ses pattes de derrière, deux petits sacs, soit une paire, se balançaient sans autre manière de l'avant vers l'arrière au rythme saccadé de son allure cadencée. Sous son ventre efflanqué, un fourreau de belle taille s'agitait tout entier tel un sabre aiguisé pour une belle bataille. Le loup avisa non loin de là une victime prête à l'emploi et se prépara donc au combat.

En pleine résurrection, notre phoque soupirait, songeant avec délectation à une jouvencelle. Il rêvait au généreux bas-ventre d'une jeune femelle, à ses formes mouvantes, à ses fentes émouvantes...

Pensées amoureuses et charnelles qui animèrent d'un mouvement régulier les reins puis la bête en entier. Cette soudaine ardeur prit une nouvelle ampleur qui secoua ses parties comme deux flans trop cuits. Un membre monstrueux bientôt s'érigea et pointa vers le ciel son chapeau rouge vermeil. Le rythme vigoureux encore s'intensifia sous les yeux étonnés du jeune loup aux abois.

Soudain vers le ciel un geyser gicla, une gerbe crémeuse les airs traversa, un feu d'artifice sous une belle lumière suivi d'un rôle quasiment nucléaire !

Pour le jeune loup, un novice, la scène fut un vrai supplice. Il sentit dans ses glandes une effervescence nouvelle, dans son cœur des palpitations sensuelles, dans son bas-ventre une excitation inhabituelle, dans son corps un soudain désir charnel... De son fourreau jaillirent des étincelles d'où émergea alors une citadelle...

Épuisé par les délices et pour soulager son pénis, le phoque se retourna au contact du froid, offrant ses arrières à la douceur printanière.

Le loup ne se tint plus de joie, il fonça sur cette cible annale et, dans un hurlement bestial, l'entreprit d'un va-et-vient adroit. Un bref instant pour ce puceau qui éclata presque aussitôt, se retira du haut-fourneau et disparut sans un seul mot.

L'anus en feu telle une chaudière, jurant et crachant sur la croix, notre phoque pris d'effroi, demanda grâce à Lucifer, suppliant, force et misère, de lui éviter les enfers.

Le phoque honteux et confus jura mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus...

Depuis ce jour sur la banquise, on vit le phoque à col roulé en pantalon et en chemise sous un manteau de toile cirée.

PREMIÈRE RENCONTRE DÉMESURÉE

PAR NATHALIE ROUYER

En une belle fin de journée estivale, je quittai mon domicile vers 18 h pour ma promenade quotidienne et me dirigeai d'un pas rapide vers mon chemin de prédilection, un sentier forestier des plus agréables à cette époque de l'année.

La forêt semblait me tendre les bras et en m'approchant, je ressentais cette impression bizarre d'arriver enfin chez moi. Je m'enfonçai bientôt dans l'épais sous-bois et bien que tous mes sens soient en éveil, c'était mon odorat qui jouissait le plus de ce retour à la nature. Les parfums des rares fleurs se mêlaient aux senteurs des baies et des fruits sauvages qui renvoyaient, ça et là, une note colorée dans le vert feuillage. L'atmosphère lourde d'humidité amplifiait les relents

d'humus avec parfois une odeur plus accentuée de champignons, de débris végétaux en putréfaction ou de terre mouillée.

Mon ouïe profitait aussi délicieusement de la richesse du sous-bois, des chants d'oiseaux, du mugissement du vent, des craquements de troncs et de branches, des froufroutements de petits animaux, du bruissement des feuilles et du vrombissement incessant des insectes. Imprégné de ces odeurs et de ces bruits, comme dans un retour aux sources, mon esprit se régénérait. Il me semblait que la bouffée d'oxygène s'accompagnait d'un trip des neurones sans jamais atteindre l'overdose et je pouvais continuer ma marche durant des heures dans une sorte de transe proche de l'extase.

Ce ne fut donc qu'au bout d'un long moment que je perçus un changement dans mon environnement et je me rendis compte tout à coup que mon ouïe ne captait absolument plus rien, plus un bruit, plus un son, comme si quelqu'un avait brusquement coupé la bande son.

Une soudaine angoisse m'étreignit : serai-je devenue sourde ? Ayant déjà ralenti mon allure, je finis par m'arrêter avec la sensation troublante et déplaisante d'être observée. Le silence était total et le malaise qui m'avait envahi grandissait. Retenant ma respiration, je tournai lentement sur moi-même, aux aguets, l'oreille tendue, cherchant à percer ce silence devenu trop pesant.

Mais je stoppai net mon mouvement en écarquillant les yeux d'un air plus qu'ahuri. À quelques mètres de moi, sur le bord du chemin, un singulier bonhomme m'observait la tête penchée sur le côté, les deux mains sur les hanches. Son regard rieur me surprit tout autant que sa présence et, finalement, ses yeux d'un bleu limpide emprunts d'une douce

bienveillance me rassurèrent et me détendirent. Vêtu d'une salopette de toile marron, d'un pull de laine brune et coiffé d'un bonnet rouge, il paraissait avoir une soixantaine d'années. Mais son visage jovial, encadré d'une chevelure blanche hirsute et garni d'une immense barbe, blanche elle aussi, ne semblait pas avoir d'âge.

J'avais beaucoup de mal à rassembler mes pensées, pourtant il y avait bien quelque chose d'étrange dans cette rencontre. Je perçus à nouveau les bruits de la forêt avec cette même sensation que quelqu'un avait remis la bande son en route. Le curieux bonhomme se rendit compte que je réagissais enfin, il secoua la tête en signe d'encouragement, comme pour m'aider à réfléchir.

Et soudain je compris ce qui clochait dans ce tableau, ce qui lui donnait une note aussi surréaliste qu'absurde : cet étrange personnage qui me souriait de toutes ses dents n'était guère plus haut que trois pommes...

PS : Ce lutin se prénomme Papouche et nous avons de longues discussions philosophiques au cours de mes promenades...

DESTIN

PAR NATHALIE ROUYER

Devant le miroir de sa salle de bains, Johanne ajustait la dernière touche de son maquillage, un savant coup de rouge à lèvres qui rehaussait son teint pâle d'une note colorée et mettait en valeur sa bouche pulpeuse.

Dans la cuisine, le poste de radio crachait les premières informations du matin : « L'augmentation anormale du nombre de décès sans cause apparente inquiète le ministère de la santé publique. Cette soudaine « épidémie » de morts subites, cas de décès rares mais bien connus chez les nourrissons et les personnes âgées, prend des proportions alarmantes chez les adultes entre 20 et 50 ans... »

Plongée dans ses pensées, la jeune femme ne prêta qu'une oreille distraite aux propos du journaliste. Elle était enfin prête à partir, en retard, comme d'habitude. Elle attrapa son sac à main trônant sur la table de la cuisine et éteignit la

radio.

Johanne le savait, un jour, elle serait célèbre. Elle n'avait pas les détails de l'ascension fulgurante qui ferait d'elle une VIP, mais là, dans son cœur et dans son âme, s'ancrait, un peu plus chaque jour, la certitude d'un destin hors du commun...

Jolie brune d'une trentaine d'année, elle adorait danser et exerçait ses talents dans un petit cabaret de la rue Saint Charles. Cette activité nocturne était plus une passion qu'un gagne-pain ; pendant la journée, elle travaillait comme laborantine dans un centre de recherches pharmaceutiques de la proche banlieue.

Elle se satisfaisait grandement de sa condition de femme célibataire. Maîtresse de sa vie, elle croyait fermement que son passage sur terre n'était pas un hasard. Cette partie de son existence n'était qu'un tremplin, une étape, vers une vie de gloire, de richesse, de célébrité... Elle en était intimement convaincue.

Elle souriait, radieuse, au volant de sa petite Clio verte. Ce matin-là, plus que les autres, elle sentait que le grand changement approchait. Elle avait envie de chanter son bonheur à tue-tête et alluma le poste de radio.

« ... les médecins sont inquiets, il leur est impossible de connaître les signes cliniques qui permettraient de réagir ou, tout du moins, d'intervenir rapidement... »

Coupant la parole au journaliste rabat-joie, Johanne enfila un de ses disques préférés dans le lecteur CD. Non, rien n'arriverait, aujourd'hui, à lui saper le moral, c'était SA journée ! Et plus les minutes s'écoulaient, plus elle en était persuadée !

C'est seulement en entrant dans le laboratoire d'analyses que la jeune femme prit conscience d'une effervescence inhabituelle. Elle acheva de boutonner sa blouse en observant ses collègues déjà penchés sur leur paillasse.

Son retard étant un peu plus conséquent que d'habitude, Johanne opta pour la discrétion et, puisqu'ils étaient déjà tous très occupés, mieux valait ne pas les déranger... Elle avisa un plateau d'échantillons sur son plan de travail et s'en empara. Si quelqu'un l'avait placé là, c'est qu'elle devait s'en charger !

La jeune femme n'eut pas le temps de s'interroger sur le type d'analyse à réaliser, une voix tonitruante résonna dans le haut-parleur.

- Johanne ! Sortez immédiatement de là !

Le ton vindicatif de son supérieur la fit violemment sursauter. Cet imbécile avait toujours le don de la rendre maladroite. Et sous ses yeux horrifiés mais impuissants, trois échantillons roulèrent sur le plateau, passèrent par-dessus le petit rebord et vinrent s'écraser à ses pieds dans un petit bruit de verre brisé.

- Malheureuse, qu'avez-vous fait ? vociféra le haut-parleur.

- C'est de votre faute ! tempêta la jeune femme en reposant le plateau.

Vexée, elle s'agenouilla et se mit à ramasser les débris de verre.

- Ne touchez à rien ! hurla encore la voix de son supérieur. Trop tard, une douleur aiguë lui traversa la main qu'elle venait inconsciemment de refermer sur un morceau de verre ensanglanté et tranchant.

Les consignes de sécurité défilaient et tournoyaient dans son esprit, en même temps que la réalité la rattrapait. Décomposée par l'énormité de son geste, elle releva la tête

et découvrit le visage masqué de ses collègues passant à côté d'elle. Ils fuyaient sans même lui souhaiter bon courage, sans même un regard de compassion. Il lui semblait qu'elle, elle aurait eu ce genre d'attentions...

- La chambre stérile, vite ! hurlait le chef de laboratoire... Et envoyez une équipe de décontamination !

Derrière la vitre, un rayon de soleil illuminait les premières fleurs d'un des pommiers du Japon qui ornaient le parc du centre de recherches pharmaceutiques. Le genre de détails que Johanne ne remarquait jamais auparavant... mais qui, aujourd'hui prenait à ses yeux une importance insoupçonnée.

Allongée sur un lit d'hôpital, la jeune femme inspira profondément. Les révélations des médecins résonnaient encore à ses oreilles. La voix du journaliste lui revint en mémoire... Morts subites... en augmentation... 20 à 50 ans... Elle qui venait d'avoir trente printemps... Vraiment pas de chance, il y avait tant d'autres centres de recherches mais c'était le sien qui avait été choisi pour étudier le sang de tous les cas de décès inexplicables !

La colère s'insinuait peu à peu dans son esprit et prenait la place du désespoir. Elle ne pouvait pas deviner que son laboratoire avait été réquisitionné la veille au soir ! Pourquoi ces imbéciles ne l'avaient-ils pas prévenue de son transfert dans une autre unité plus tôt !

Certes, elle était en retard et avait raté le briefing du matin, mais elle ne pouvait pas deviner qu'après de nombreuses autopsies, les chercheurs venaient déjà de découvrir le responsable de ces morts subites : un escargot microscopique dénommé "subito". L'animal nageait dans le sang jusqu'au cœur où il se logeait jusqu'à maturité et où il finis-

sait par provoquer un arrêt cardiaque.

A priori, rien de contagieux... sauf lors de la reproduction. L'escargot, mollusque hermaphrodite, libérait environ une dizaine d'œufs fécondés dans le sang de la victime. Les quelques rares œufs, prélevés sur des « subitos » extraits de corps autopsiés, se trouvaient justement dans les échantillons de son plateau.

Et elle, Johanne, s'en était tout bêtement inoculé au moins un, peut-être plus, par maladresse ! Il en manquait cinq dans les débris de verre des trois échantillons. La pièce et ses habits avaient été passés au peigne fin. Tout comme ses collègues et elle-même.

La Bête maintenant, c'était elle ! Elle était devenue la bête porteuse de la bête, le cobaye quoi ! Les médecins allaient l'étudier pour découvrir les fameux signes avant-coureurs, les symptômes permettant de comprendre le mode de fonctionnement du "subito". Aucune chirurgie possible puisqu'on ne connaissait pas l'évolution de l'œuf ni le temps qu'il mettait pour atteindre le cœur et s'y loger. On ne savait pas non plus quand la ponte avait lieu, quelle était la durée de maturation des œufs, quel signal déclenchait l'arrêt cardiaque...

La seule chose quantifiable pour le moment, c'était le nombre croissant de morts subites, un nombre qui augmentait de jour en jour sans qu'on puisse rien y faire. La détection des œufs dans le sang était trop aléatoire et beaucoup trop longue.

De plus, il faudrait analyser les cinq litres de sang de chaque être humain ! La recherche ne progressait pas assez vite mais on avait maintenant la certitude que le "subito" pouvait se transmettre par le sang.

Alors, comment savoir combien de personnes étaient infes-

tées ? Il faudrait passer tous les cœurs à l'IRM ou au scanner pour le savoir ! La radiologie ne donnait rien...

Le "subito" semblait être un envahisseur. Oui, c'est ça, c'était une invasion, une attaque massive à l'échelle de la terre ! Les cas de morts subites pullulaient maintenant.

Johanne devenait le seul espoir devant l'horreur de la situation. Tous les yeux, toutes les caméras étaient braqués sur elle ! Elle était devenue un centre d'intérêt public ! Elle était mondialement connue ! La star du petit écran, c'était elle ! Son bulletin de santé était diffusé en permanence sur toutes les ondes, sur toutes les fréquences, sur toutes les chaînes... Il paraissait aussi dans tous les journaux. Les revues et les magazines allaient publier des articles, des pages entières, des numéros spéciaux sur sa vie, ses convictions, ses rêves... Elle devenait une star chez les stars, la plus populaire de toutes ! Elle allait recevoir du courrier du monde entier... Elle œuvrait pour l'humanité, mais elle était déjà morte... Ce n'était plus qu'une question de jours... Célèbre mais morte...

LES GENS DU TIROIR

PAR RÉMY DE BORES

Ils sont tous là, blottis dans le tiroir de l'antique bureau à cylindre acheté dans une période faste. C'est là que commencent et finissent les personnages inutiles, créés incongrus ou caducs, oubliés, incomplets, corps sans tête, visages sans membres, esprits vides.

On y trouve pêle-mêle un informaticien face à un ordinateur fou, un naufragé perdu sur une île enchantée, une petite fille en larmes devant son suborneur qui se rajuste en souriant, un rescapé de l'holocauste nucléaire, une bande de copains sillonnant la douce France des années cinquante, des amoureux romantiques, un romancier idéaliste, un journaliste épris de justice.

Et puis, beaucoup d'autres de l'inquiétant au pervers en passant par toutes les nuances de la folie.

Ce sont ceux-là qui me tiennent éveillé la nuit quand la

pleine lune jette un éclat maléfique sur le meuble en citronnier et que les 7 Mandarins se mettent à danser la gigue en caquetant dans la brume argentée.

J'entends Roland, l'égorgeur d'Argenteuil qui affûte son couteau à désosser sur la pierre à aiguiser dérobée, jadis, à son Maître d'apprentissage, boucher de son état, mort sur son étal.

Il y a aussi, Brphuz, le faussaire, exilé sur une planète lointaine pour avoir contrefait le visage d'un ministre dans le but d'échapper à la justice et qui fomenté, en secret, un complot qui devrait déstabiliser le Monde civilisé et ramener tous les Peuples vers le chaos.

Que dire de la ravissante Lydia qui attire les hommes dans sa toile pour les dévorer pendant qu'ils lui font l'amour, cruelle insatisfaite qui n'atteint jamais la jouissance tant son appétit est grand.

Et Matt, le cow-boy solitaire égaré dans les limbes d'un Arizona frelaté, posé en travers des mondes, à cheval entre le réel et un autre univers où les fleurs et les arbres sont au pouvoir.

Il y a aussi Looly-Drum, mi-homme, mi-femme, mi-animal, mi-végétal, vénéneux et mortel, cherchant sa pitance dans les bas-fonds d'une Métropole plus angoissante que celle de Fritz Lang, plus glauque que toutes les banlieues délirantes de l'univers cyberpunk, une ville peuplée de déchets purulents, de débris de la société de consommation et de fragments fatigués d'un vingt-unième siècle déjanté.

Mais celui que je redoute par-dessus tout est le Dieu psychopathe capable d'inventer le Monde et d'influer sur le destin des hommes au gré de ses caprices, faire de votre vie une croisière idyllique sur une mer enchantée ou les rivages printaniers sont peuplés de naïades peu farouches aux bras

chargés de fruits délicieux ; ou, d'un trait de plume, vous plonger au cœur du pire des univers cauchemardeux où règnent la corruption, les hommes politiques pervers, les jugements arbitraires, la pollution industrielle, l'amour tarifé, l'argent et le pouvoir illimité d'oligarques aliénés.

C'est pour ça que j'ai fixé deux gros pitons dans l'âme du bois de part et d'autre du tiroir et que je l'ai condamné à l'aide d'une chaîne d'acier et d'un cadenas de bronze dont j'ai détruit les clés.

J'ai moins peur, maintenant, les nuits où la lune inonde mon bureau et les soirs d'orage quand les éclairs semblent allumer l'écran de mon ordinateur.

J'ai moins peur, mais je sais qu'ils toujours là incrustés au cœur des fragiles feuilles de vélin 80 grammes, soigneusement rangés dans leurs chemises de couleurs vives.

Un jour de grand soleil, où le ciel sera bien dégagé, sans aucun nuage, même au-delà de l'horizon, que de nombreux amis seront réunis dans la maison, la cour et le jardin, que les oiseaux investiront le sapin bleu pour une de leurs chorales luxuriantes, que je me sentirai l'esprit libre et le corps détendu, je couperai la chaîne, j'ouvrirai le tiroir, je ferai basculer son contenu dans une grande caisse et j'allumerai le barbecue familial avec tous ces monstres innommables, en un autodafé jubilatoire. Mais je ne mangerai pas une bouchée de la viande cuite sur ce feu et je mettrai tous les mangeurs de cette viande impure dehors au moindre prétexte et je ne les réinviterai jamais plus.

Le bois a craqué dans la nuit sombre et il y a eu un bruit argentin, comme celui d'une chaîne d'acier tombant sur le parquet ciré. Je n'ose pas allumer la lampe de chevet.

J'ai peur de ce que je pourrais voir dans le couloir qui sépare

ma chambre de mon bureau.

Objets inanimés, avez-vous une âme ? demandait Monsieur de Lamartine. Moi je suis sûr qu'ils en ont une... une âme noire et des dents aussi... des dents ensanglantées qui luisent dans l'obscurité.

J'ai peur ! Les gens du tiroir marchent vers moi de leur pas soyeux. Où est mon briquet ?

QUATRE-VINGTS GRAMMES

PAR PATRICK GODARD

80 grammes... Quatre vingts putains de grammes au mètre carré ! 500 salopes, blanches comme le cul de cette lune anormalement grosse par ramette, ce qui fait approximativement 2,5 kg de papelard vicelard, soit le poids d'un bébé chétif. Une trentaine de ramettes et vous avez le poids d'un homme et toute une vie d'écrivain repeuplerait un village ! Confondant non !?

Je ne savais pas comment commencer cette lettre alors, pourquoi pas un peu d'arithmétique ? Il n'y a plus que l'humour noir qui me fasse tenir, je ne me donne plus le droit d'écrire autre chose... J'ai peur.

J'ai peur du pouvoir que m'ont donné ces chiens, j'ai peur d'inventer des personnages. J'ai tout simplement peur d'être ce que je suis : un écrivain. J'ai la trouille de ce que je suis devenu par leur volonté, je m'abhorre dans ce costume de passeur, je me conchie dans celui du gardien et je m'exècre dans cette peau de pétochard car, j'ai peur de devoir mettre

fin à mes jours parce que je n'ai plus d'issues.

Celui qui me précéda dans cette magnifique demeure en avait lui des couilles ! Lorsqu'il comprit dans quel pétrin il s'était fourré, il eut au moins le courage de s'immoler, en bas dans le potager.

Demyre Orbes eut peur de ce qu'il y avait derrière la porte de son bureau, mais s'il avait su qu'ils ne lui auraient pas fait de mal, qu'ils voulaient simplement un peu de chaleur paternelle, se serait-il suicidé ?

Certains d'entre vous qui me liront se diront, avec justesse d'ailleurs, que je n'avais qu'à me tirer, prendre mes jambes à mon cou et tchao les gros, bien le bonjour à votre dame nécrosée ! Ballots va ! Et vous pensez que je n'y avais pas pensé avant ? Ces fumiers de foies blancs m'ont déjà rattrapé une bonne quinzaine de fois, j'ai utilisé tous les subterfuges possibles et imaginables et de l'imagination, j'en ai, vous pouvez me croire.

*

Le feu, l'ennemi de toute vie et de toute mort, grand purificateur de l'univers, seigneur des apocalypses, est et restera le seul remède à mes maux. Il le fut pour Demyre Orbes, Paix à son âme.

Demyre Orbes, le King ! Le plus grand écrivain d'épouvante et de science-fiction français d'après guerre. 80 romans et autant de succès, certes, tous n'ont pas été écrits ici entre ces murs, mais ceux qui le furent...

Ah bon Dieu, j'en frémis encore... Quand j'ai vu s'avancer le plus dangereux des psychopathes dans mon jardin, Mr Brorjniak, j'ai crû défaillir. Je l'ai reconnu au premier coup d'œil. Lui mon héros préféré qui berça mon adolescence entre rêves et mains fiévreuses. Lui qui dort des nuits

entières dans son long trench-coat couleur de nuit sans lune sur ma table de chevet. Alors, lorsque ses deux mètres et trois centimètres, très exactement, se sont avancés en claudiquant, je fus partagé entre le désir de m'enfuir le plus loin possible et de me jeter à son cou et lui demander un autographe. À ma grande honte, je n'ai pas choisi la bonne option et me voilà aujourd'hui enchaîné à cette maudite fonction, obligé d'écrire, de créer... D'autoriser la vie à ces monstres sans foi ni loi. Qui Demyre Orbes, le père de Mr Brorjniak, avait-il vu le jour de son aménagement ? Vlad Tépés ? Frankenstein ? Sauron ?

Il voulait les cramer, eux et son bureau, mais ce sont eux qui ont eu sa peau, eux, ceux du village voisin. Eux, les autres, ces êtres abjectes nés de la plume d'un, ou de plusieurs écrivains géniaux. Eux qui n'eurent besoin que d'un peu de matière grise et d'un océan de cellulose pour apparaître à la vie, eux qui chaque nuit de pleine lune jouent une musique impie venue du fond des mémoires. Je le sais, ces nuits-là, je suis leur invité... Attaché à un poteau au milieu d'un lac de sang à dégoiser des sons ignominieux entre théurgie et goétie. Je le sais, je suis devenu le passeur, le grand Maître. Qui viendra me chercher ce soir, Lydia la noire, la religieuse cannibale ou Kraal Nigurath, le jongleur de monde, le seul être capable de foutre une branlée magistrale à Mr Brorjniak. Qui viendra m'humilier une nouvelle fois ?

J'entends déjà les tambourins et les flûteaux, c'est le rythme préféré de Lydia. Ce soir, c'est décidé, je me laisse draguer...

Au revoir
Piotr Goradd

VOUS AVEZ AIMÉ (OU DÉTESTÉ) :

LA MAISON DE CAMPAGNE (RÉMY DE BORES)	13
LES MOTS SE MEURENT DANS L'ÉCOUTEUR (NATHALIE ROUYER)	29
BON APPÉTIT (BERNARD COLIN)	35
Y'A QU'UNE LAME DANS TES YEUX (PATRICK GODARD)	41
TROIS HISTOIRES EN UNE (NATHALIE ROUYER)	61
ANGOISSES (NATHALIE ROUYER)	67
BELLE FAMILLE (NATHALIE ROUYER)	77
LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE POUBELLE (RÉMY DE BORES)	83
ESPRIT ET « TUE-LA » (PATRICK GODARD)	107
AU CLAIR DE LA LUNE... (NATHALIE ROUYER)	121
LA VIEILLE QUI FLEURISSAIT SA TOMBE (NATHALIE ROUYER)	125
CONFIDENCES (NATHALIE ROUYER)	133
UGLY, HASSLICH & FEIO (RÉMY DE BORES)	137
MIDAS IS BACK (PATRICK GODARD)	155
LE ROUGE BONNET (BERNARD COLIN)	179
LES VALSEUSES (NATHALIE ROUYER)	183
OSTERITÉ (NATHALIE ROUYER)	187
LES YEUX DE L'AMOUR (NATHALIE ROUYER)	191
LE NOMBRIL ET LES DEUX OREILLES (RÉMY DE BORES)	197
FOLIE (NATHALIE ROUYER)	211
LE COUP DE L'ELLIPSE (PATRICK GODARD)	221
MOTEURS (BERNARD COLIN)	237
FABLE LOUFOQUE (NATHALIE ROUYER)	245
PREMIÈRE RENCONTRE DÉMESURÉE (NATHALIE ROUYER)	249
DESTIN (NATHALIE ROUYER)	253
LES GENS DU TIROIR (RÉMY DE BORES)	259
QUATRE-VINGTS GRAMMES (PATRICK GODARD)	263

DÉGUSTEZ ÉGALEMENT :

JEUX DE DAMES (RÉMY DE BORES - 2004)

ROMANE ET BASTIEN (BERNARD COLIN - 2004)

DALKRON PRINCE DES DARYTHS (A.M. VALDER - 2005)

47, L'ANNÉE DES ANGES (RÉMY DE BORES - 2005)

LUXERRATUM (PATRICK GODARD - 2005)

LE PARFUM DES ANGES (PATRICK GODARD - 2006)

UN CENTAURE MÉCANIQUE (BERNARD COLIN - 2006)

LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC - 2006)

ENZO, C'EST MOI (JOSEPH G. CICCOTELLI - 2006)

Suivez l'actualité des Éditions Rebelyne sur :
www.rebelyne.com

Les Éditions Rebelyne - 54740 Haroué

www.rebelyne.com

Imprimé en France par
Apache Color
9, rue des Michottes
54000 Nancy

Dépôt légal :
3^e trimestre 2006

*Quatre auteurs, vingt-sept nouvelles.
Quatre sensibilités, vingt-sept histoires.
Une femme, trois hommes,
quatre personnalités, vingt-sept univers.*

De Pongo, le chien des rues, à Francisque, la milliardaire laide, de l'innocent représentant affamé à l'orphelin psychopathe, de la jeune mariée à la prostituée philosophe, de la campagne française au Maroc colonial, rencontrez ces anti-héros, ces âmes perdues et laissez-vous emporter par ces histoires aux parfums variés, entre cauchemar et bluette, entre sourires et frayeurs.

C'est à un voyage étrange et merveilleux, pavé de bonnes intentions et bordé d'écueils, que vous convie ce recueil de nouvelles inédites.

ISBN-10 2-9523100-7-6
ISBN-13 978-2-9523100-7-9



9 782952 310079

Prix 20,00 € TTC

